

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

HOMICIDES-SUICIDES AU QUÉBEC : ANALYSE DE GÉNOGRAMMES D'AUTEURS
D'HOMICIDE-SUICIDE DANS LE CONTEXTE CONJUGAL

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE

PAR
PIERRE BERNARD

AOÛT 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

Remerciements

Je tiens à remercier ici des gens qui ont été très importants à travers le parcours de cette thèse de doctorat.

En tout premier lieu, Madame Marie Hazan, professeure au Département de Psychologie de l'Université du Québec à Montréal, qui a cru en moi et en mes capacités de mener à terme un tel projet.

Il m'importe de témoigner de toute ma gratitude envers Madame Monique Séguin, professeure à l'Université du Québec en Outaouais, sans qui ce travail n'aurait jamais vu le jour. Les mots et l'espace me manquent, mais je ne peux que souhaiter à tout étudiant d'être si bien accompagné.

Merci aux membres du jury d'avoir accepté de s'aventurer sur ce terrain; sur cette part de l'être humain. J'ai une pensée particulière pour Madame Véronique Lussier, qui m'a fait l'honneur d'accepter la présidence de ce jury et qui s'est toujours montrée disponible malgré ses horaires chargés. Je remercie également Monsieur Marc-Simon Drouin d'avoir accepté de se joindre à ce jury. Enfin, merci à Madame Annik Houel pour son intérêt et sa générosité.

Il serait impossible de ne pas mentionner la présence bienveillante d'Hélène Lévesque du département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal.

Ma reconnaissance va également aux employés du Bureau du Coroner du Québec et du Laboratoire de Médecine Légale qui ont alimenté mes réflexions à travers leur étroite collaboration. Je remercie chaleureusement les participants qui acceptent de donner de leur histoire pour faire avancer les connaissances sur un domaine aussi chargé.

Je pense avec beaucoup d'affection à deux collègues et amies, Madame Nadia Chawky et Madame Mimi Dumont qui, avec Monique Séguin, par leur présence m'ont rendu supportable bien des souffrances.

J'exprime ma sollicitude à Madame Sandra Hotte pour son soutien à l'écriture.

Merci à mes proches de m'avoir toléré... À ma famille d'avoir été une grande source d'inspiration. À mes amis qui sont là depuis longtemps. Je pense particulièrement à Valérie Paradis qui a reçu mes débordements avec beaucoup de contenance! À Herminie Bracq-Leca, ma précieuse amie et collègue de Lyon, merci pour ton unicité dans la spontanéité, pour ta fraîcheur et pour ton intériorité. Merci aussi évidemment à Dennis Voltan de m'avoir soutenu à sa façon bien à lui malgré l'étrangeté que j'ai pu représenter. Un merci particulier au Lieutenant Francis Côté de la Sûreté du Québec qui m'a donné le souffle qui me manquait pour terminer.

Enfin, mes remerciements vont à Doris-Louise Haineault pour son accompagnement au fil des années.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES	x
RÉSUMÉ	xi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
PROBLÉMATIQUE, CADRE CONCEPTUEL ET OBJECTIFS	4
1.1 Problématique	4
1.2 Données cliniques	7
1.3 Typologie	10
1.3.1 L'homicide-suicide dans un contexte conjugal.....	11
1.4 Théories explicatives	13
1.4.1 Lien d'emprise	14
1.4.1.1 Évolution du concept d'emprise	14
1.4.1.1.1 Notion d'emprise chez Freud	15
1.4.2 Lien entre séduction et emprise dès les relations préoedipiennes.....	17
1.4.2.1 L'appareil d'emprise.....	18
1.4.2.2 La poussée de l'emprise.....	19
1.4.2.3 Emprise et deuil	20
1.4.3 Transmission intergénérationnelle	23
1.4.4 Résumé.....	27
1.5 Questions de recherche	27
CHAPITRE II	
MÉTHODOLOGIE.....	29
2.1 Participants et procédure de recueil de données	30
2.2 Plan d'analyse de données	34
2.2.1 La structure familiale	36
2.2.2 Le parcours du cycle de vie	38
2.2.3 Les modèles répétitifs à travers les générations.....	39
2.2.4 Les événements de la vie et le fonctionnement familial	39

2.2.5	Les modèles relationnels et les triangles.....	40
2.2.6	L'équilibre et déséquilibre familial.....	42
2.3	Validité interne et validité externe.....	42
CHAPITRE III		
PRÉSENTATION DES RÉSULTATS.....		
3.1	Famille 03.....	45
3.1.1	Histoire de Ralph.....	45
3.1.1.1	Résumé du drame présenté par Ralph.....	45
3.1.1.2	Résumé de l'histoire de vie de Ralph.....	45
3.2	Famille 04.....	49
3.2.1	Histoire de Manon.....	49
3.2.1.1	Résumé du drame présenté par Manon.....	49
3.2.1.2	Résumé de l'histoire de vie de Manon.....	49
3.2.2	Histoire de David.....	54
3.2.2.1	Résumé du drame présenté par David.....	54
3.2.2.2	Résumé de l'histoire de vie de David.....	54
3.2.3	Histoire de France.....	57
3.2.3.1	Résumé du drame présenté par France.....	57
3.2.3.2	Résumé de l'histoire de vie de France.....	58
3.2.4	Histoire d'Yves.....	60
3.2.4.1	Résumé du drame présenté par Yves.....	60
3.2.4.2	Résumé de l'histoire de vie d'Yves.....	60
3.3	Famille 05.....	64
3.3.1	Histoire de Robert.....	64
3.3.1.1	Résumé du drame présenté par Robert.....	64
3.3.1.2	Résumé de l'histoire de vie de Robert.....	64
3.3.2	Histoire de Régina.....	67
3.3.2.1	Résumé du drame présenté par Régina.....	67
3.3.2.2	Résumé de l'histoire de vie de Régina.....	67

3.4	Famille 07	72
3.4.1	Histoire de Fanny.....	72
3.4.1.1	Résumé du drame présenté par Fanny	72
3.4.1.2	Résumé de l'histoire de vie de Fanny	72
3.4.2	Histoire de Stéphane	76
3.4.2.1	Résumé du drame présenté par Stéphane.....	76
3.4.2.2	Résumé de l'histoire de vie de Stéphane	77
3.5	Famille 09	81
3.5.1	Histoire de Sara.....	81
3.5.1.1	Résumé du drame présenté par Sara	81
3.5.1.2	Résumé de l'histoire de vie de Sara.....	82
3.6	Famille 11	87
3.6.1	Histoire de Lisette.....	87
3.6.1.1	Résumé du drame présenté par Lisette	87
3.6.1.2	Résumé de l'histoire de vie de Lisette	87
3.6.2	Histoire de France-Lucie.....	92
3.6.2.1	Résumé du drame présenté par France-Lucie.....	92
3.6.2.2	Résumé de l'histoire de vie de France-Lucie.....	92
CHAPITRE IV		
PRÉSENTATION DES ANALYSES		97
4.1	Famille 03	98
4.1.1	Résumé de l'histoire familiale.....	98
4.1.1.1	Présentation des données	98
4.1.1.2	Description du drame.....	98
4.1.1.3	Histoire familiale chronologique par génération	98
4.1.1.4	Après le drame	100
4.1.2	Résumé de l'analyse et discussion.....	103
4.1.2.1	La structure familiale	103
4.1.2.2	Le parcours du cycle de vie	104

4.1.2.3	Modèle répétitif à travers les générations	105
4.1.2.4	Les événements de vie et le fonctionnement familial	106
4.1.2.5	Les modèles relationnels et les triangles.....	107
4.1.2.6	Équilibre familial et déséquilibre.....	107
4.2	Famille 04	108
4.2.1	Résumé de l'histoire familiale.....	108
4.2.1.1	Présentation des données	108
4.2.1.2	Description du drame.....	108
4.2.1.3	Histoire familiale chronologique par génération	109
4.2.1.4	Après le drame	111
4.2.2	Résumé de l'analyse et discussion.....	112
4.2.2.1	La structure familiale	112
4.2.2.2	Le parcours du cycle de vie	115
4.2.2.3	Modèle répétitif à travers les générations	117
4.2.2.4	Les événements de vie et le fonctionnement familial	118
4.2.2.5	Les modèles relationnels et les triangles.....	120
4.2.2.6	Équilibre familial et déséquilibre.....	122
4.3	Famille 05	124
4.3.1	Résumé de l'histoire familiale.....	124
4.3.1.1	Présentation des données	124
4.3.1.2	Description du drame.....	124
4.3.1.3	Histoire familiale chronologique par génération	125
4.3.1.4	Après le drame	126
4.3.2	Résumé de l'analyse et discussion.....	128
4.3.2.1	La structure familiale	128
4.3.2.2	Le parcours du cycle de vie	129
4.3.2.3	Modèle répétitif à travers les générations	130
4.3.2.4	Les événements de vie et le fonctionnement familial	134
4.3.2.5	Les modèles relationnels et les triangles.....	136

	4.3.2.6	Équilibre familial et déséquilibre.....	137
4.4		Famille 07	139
	4.4.1	Résumé de l'histoire familiale.....	139
		4.4.1.1 Présentation des données	139
		4.4.1.2 Description du drame.....	139
		4.4.1.3 Histoire familiale chronologique par génération	140
		4.4.1.4 Après le drame	142
	4.4.2	Résumé de l'analyse et discussion.....	142
		4.4.2.1 La structure familiale	142
		4.4.2.2 Le parcours du cycle de vie	146
		4.4.2.3 Modèle répétitif à travers les générations	148
		4.4.2.4 Les événements de vie et le fonctionnement familial	150
		4.4.2.5 Les modèles relationnels et les triangles.....	152
		4.4.2.6 Équilibre familial et déséquilibre.....	154
4.5		Famille 09	155
	4.5.1	Résumé de l'histoire familiale.....	155
		4.5.1.1 Présentation des données	155
		4.5.1.2 Description du drame.....	155
		4.5.1.3 Histoire familiale chronologique par génération	156
		4.5.1.4 Après le drame	157
	4.5.2	Résumé de l'analyse et discussion.....	158
		4.5.2.1 La structure familiale	158
		4.5.2.2 Le parcours du cycle de vie	162
		4.5.2.3 Modèle répétitif à travers les générations	163
		4.5.2.4 Les événements de vie et le fonctionnement familial	164
		4.5.2.5 Les modèles relationnels et les triangles.....	165
		4.5.2.6 Équilibre familial et déséquilibre.....	166
4.6		Famille 11	167
	4.6.1	Résumé de l'histoire familiale.....	167

4.6.1.1	Présentation des données	167
4.6.1.2	Description du drame	167
4.6.1.3	Histoire familiale chronologique par génération	168
4.6.1.4	Après le drame	171
4.6.2	Résumé de l'analyse et discussion.....	173
4.6.2.1	La structure familiale	173
4.6.2.2	Le parcours du cycle de vie	174
4.6.2.3	Modèle répétitif à travers les générations	176
4.6.2.4	Les événements de vie et le fonctionnement familial.....	178
4.6.2.5	Les modèles relationnels et les triangles.....	179
4.6.2.6	Équilibre familial et déséquilibre.....	180
CHAPITRE .V		
CONCLUSION.....		182
5.1	Éléments communs aux familles étudiées	182
5.1.1	Le rapport aux règles et les éléments du cycle de vie.....	183
5.1.2	Absence de soutien et d'encadrement à l'identité.....	184
5.1.3	Transmission et mode relationnel: Relation encapsulée	185
5.1.4	Trauma transgénérationnel.....	186
5.1.5	Le rapport d'emprise en lien l'homicide-suicide	187
5.1.6	Immaturité affective.....	189
5.2	En résumé	191
5.3	Éléments de surprise et de nouveauté amenés par cette thèse	192
BIBLIOGRAPHIE.....		194

LISTE DES FIGURES

Figure		Page
1	Génogramme famille 03	101
2	Génogramme famille 04	113
3	Génogramme famille 05	127
4	Génogramme famille 07	143
5	Génogramme famille 09	159
6	Génogramme famille 11	172

RÉSUMÉ

La présente recherche qualitative explore l'histoire des familles dans lesquelles s'est produit un homicide-suicide de type conjugal. Les familles étudiées sont celles de la personne ayant tué(e) son ou sa conjoint(e) pour ensuite se suicider. C'est devant le constat de la représentation sociale que nous renvoient les médias de ces drames que nous avons été amené à nous intéresser au phénomène. En effet, devant l'aspect spectaculaire du geste, des images médiatiques se dégagent souvent en lien avec une monstruosité où le geste et la personne ayant commis le geste peuvent se confondre et devenir associés dans la représentation sociale. Mais qu'en est-il du contexte en réalité? Le milieu dans lequel ont évolué ces hommes et ses femmes nous a semblé un lieu à étudier.

Sur une année consécutive, les familles ayant vécu des drames d'homicides-suicides de type conjugal ont été rencontrées. Lorsque cela était possible, plusieurs membres de générations différentes d'une même famille ont participé aux rencontres. Celles-ci ont donné lieu à des entrevues de style « trajectoire de vie » qui nous ont permis d'avoir accès à l'histoire familiale et de construire leurs génogrammes.

À partir des instruments de recherche utilisés, l'analyse des génogrammes a été faite selon la méthode proposée par McGoldrick et Gerson (1990). Par égard pour le lecteur et dans un souci éthique face aux familles rencontrées, il a été choisi de ne donner que très peu de détails sur les lieux et événements de vie. Ainsi, la discussion sur les données engendre certaines omissions afin de protéger les familles qui ont accepté de participer à cette étude.

De l'analyse et de la discussion ont émergé certains points communs à l'ensemble de ces familles, en lien avec les notions d'emprise et de transmission entre les générations. De cela a surgi un élément de surprise permettant de comprendre ces familles moins en terme de violence que selon une dynamique relationnelle particulière.

Mots clés : génogramme, homicide, suicide, relation familiale, relation conjugale, emprise, transmission intergénérationnelle, transgénérationnel.

INTRODUCTION

La constatation d'un homicide laisse rarement indifférent. Toutefois, l'omniprésence de ces drames auxquels nous sommes constamment exposés par la représentation que nous en donnent les médias peut être la source d'une certaine banalisation. En revanche, nous pouvons imaginer que la résonance d'un événement de ce type peut revêtir une charge différente et sortir de la banalisation lorsqu'il nous touche directement.

Un contexte particulier dans lequel se produit un homicide semble toutefois interpeller d'une façon vive. Nous pensons aux drames conjugaux appelés aussi homicides-suicides. Certains écrits ont d'ailleurs fort bien décrit le rapport qu'entretient la société avec le crime passionnel raconté par le type journalistique « fait divers » (Houel, 2003). Au Québec, ces situations sont rares, mais notamment à travers la représentation que nous en donnent les médias, elles génèrent un impact important sur la population lorsqu'elles se produisent. La question qui devient alors omniprésente est : aurions-nous pu intervenir et empêcher qu'un tel drame se produise? Ces situations provoquent des craintes de même que des difficultés d'évaluation auprès des intervenants tant son existence nous semble incroyablement grave. Le retentissement que génèrent ces drames nous paraît considérable.

Nous avons été amené à nous intéresser aux homicides-suicides conjugaux dans un contexte particulier. En effet, ce projet a pris naissance d'un désir de conceptualisation d'intuitions cliniques présentes chez l'auteur principal. Celles-ci sont nées lors de contacts directs et indirects avec des familles endeuillées à la suite d'un homicide-suicide conjugal. Lors de présences quotidiennes au Bureau du Coroner dans le cadre d'études sur le suicide réalisées par le Groupe McGill d'Études sur le Suicide, des membres de l'équipe du Bureau du Coroner nous demandaient, lorsqu'un homicide-suicide conjugal se produisait, d'accompagner la famille lors de l'identification des cadavres à la morgue. C'est dans ce contexte fort particulier que nous avons été interpellé par certains points.

Plus précisément, le contraste entre les échanges avec les endeuillés et les informations retrouvées dans les dossiers du coroner et les rapports policiers ainsi que celles véhiculées dans les médias (journaux et bulletins télévisés) nous a fortement impressionné. De fait, derrière l'éclat de la violence « violemment » mise de l'avant par les médias se retrouve une famille brutalement amputée. Les membres du couple directement visé par le drame étant décédés, la famille devient pour nous le seul « témoin » disponible pour nous donner de l'information. Il nous semble intéressant également de porter à l'attention du lecteur un fait relevé par Séguin et al. (1995) au sein de ces familles soit, pour les endeuillés, un sentiment d'être coupables du drame par extension.

De notre côté, nous avons été surtout frappé par la dissemblance entre la représentation médiatique éclatante et l'apparence que nous offrait ces familles endeuillées. L'apparent soutien constaté lors de nos rencontres au Bureau du Coroner combiné avec une curieuse impression d'être rejeté dans nos tentatives de support nous ont interrogé. En fait, les familles nous manifestaient que cela devait se régler « entre eux ». Ce point ainsi que celui de l'appropriation de la culpabilité du meurtre par les survivants nous a questionné quant au mode relationnel existant à l'intérieur de ces familles. En effet, c'est à partir d'une impression de « front commun » des endeuillés face à nous, voire contre nous, que nous avons souhaité conceptualiser nos intuitions cliniques.

En outre, le paradoxe particulier lié aux homicides-suicides conjugaux, nous entendons ici le fait de tuer et de faire disparaître une personne aimée, incluant parfois des descendants, nous a conduit à un questionnement sur les origines de la vie, tant celle de l'individu que celle de la famille comme institution. Dans ce contexte, en tenant compte de nos intuitions cliniques certains thèmes nous sont apparus être des concepts incontournables dans nos efforts de conceptualisation. Nous pensons au rapport d'emprise qui se laisse percevoir dans l'appropriation de l'autre par le conjoint de même que par l'appropriation de son geste par la famille. La question de la transmission intergénérationnelle se présente aussi devant le constat d'une attaque perpétrée contre soi et contre des membres de sa famille; famille dans laquelle les survivants rencontrés nous ont manifesté un désir de régler la situation en vase clos.

Compte tenu du fait que ce type de drame est plutôt rare au Québec (Séguin et al. 2005) et qu'une étude sur ce sujet présente des difficultés de recrutement considérables (Séguin et al. 1995), notre entreprise se serait avérée périlleuse et coûteuse en termes de temps pour constituer un corpus d'une certaine ampleur. C'est pourquoi nous avons opté pour l'utilisation de données recueillies lors d'une étude pilote menée par Monique Séguin et ses collaborateurs (1995) qui nous offraient l'occasion de travailler sur ce corpus considérable. Cette recherche portait alors sur les mécanismes du deuil suite à un homicide-suicide. La méthodologie utilisée sera exposée ultérieurement.

Tenant compte des données à notre disposition, nous avons choisi de faire l'étude des génogrammes familiaux des auteurs d'un homicide-suicide afin de mieux comprendre certaines dynamiques de transmission. En effet, des travaux récents sur les génogrammes ont permis de montrer que la famille est un archétype puissant de toutes les relations sociales d'un individu (Ollié-Dressayre et Mérigot, 2001). Nous nous attarderons sur ces familles afin de mieux les décrire et mieux les comprendre, pour ainsi tenter de cerner des éléments d'évaluation de même que certains facteurs de risque. Notre réflexion sur le sujet sera explicitée plus en profondeur dans les pages qui suivront.

CHAPITRE I

PROBLÉMATIQUE, CADRE CONCEPTUEL ET OBJECTIFS

1.1 Problématique

Bien qu'au cours des dernières années les statistiques soient plus clémentes, le Québec est malheureusement reconnu pour le taux élevé de suicide que l'on retrouve au sein de sa population. Les individus de sexe masculin ressortent comme groupe à risque. Parmi tous ces suicides, une quinzaine survenus dans un contexte d'homicides-suicides sont répertoriés en moyenne par année (Buteau, Lesage et Kiely, 1993). Bien qu'il s'agisse de phénomènes relativement rares au Québec, la pertinence de mener une étude sur les homicides-suicides devient évidente lorsque l'on considère le nombre de victimes indirectes et de gens touchés par ces drames. Pour définir l'homicide-suicide, la littérature se réfère généralement à Marzuk et al. (1992) qui précisent qu'un homicide-suicide se produit lorsqu'une personne commet un homicide et se donne la mort par suicide moins d'une semaine après avoir commis l'homicide. Ils excluent ici les situations où une personne tente de commettre un homicide sans que la mort de la victime soit constatée médicalement ou encore une situation où une personne en tue une autre et ne compléterait pas son suicide.

Une observation subjective, de même que des recherches plus attentives (Houel et al. 2003), montrent clairement que l'attention publique sur les drames de type homicide-suicide ne date pas d'hier. De fait, le retentissement et l'impact dans la communauté à la suite d'un événement de type homicide-suicide est majeur, malgré une faible occurrence de ceux-ci. Au Québec, l'étude des données issues du Bureau du Coroner pour la période couvrant les années 1988 à 2002 montre qu'il y aurait eu 172 de ces drames au cours de ces 14 années. De ces chiffres, nous pouvons tirer une moyenne de 11 homicides-suicides annuellement; le nombre variant entre 6 et 17 événements. Comme pour le phénomène du suicide, il semblerait que dans un contexte d'homicide-suicide, le meurtrier/suicidé serait

majoritairement de sexe masculin. Dans une étude précédente, Séguin, Bernard, Lesage et al. (2005), ont indiqué que l'agresseur serait un homme dans 85% des cas d'homicides-suicides s'étant produits au Québec entre 1988 et 2002.

Au Canada, les données touchant l'homicide-suicide changent très peu et ce, depuis plusieurs années. Ils compteraient pour environ 1% des cas de suicide et 10% des cas d'homicide (Buteau et al. 1993). La littérature montre que le pourcentage constitué par les homicides-suicides sur l'ensemble des homicides et des suicides pris séparément est très variable selon la société étudiée. En effet, certains États connaissent un taux de criminalité plus ou moins élevé par rapport à d'autres. Cela aura une incidence sur le pourcentage que représentent les homicides-suicides face aux homicides ou aux suicides. Toutefois, Nock et Marzuk (1999) relèvent que le taux d'homicides-suicides, par 100 000 habitants, reste sensiblement constant d'une société à l'autre. La variation se manifesterait plutôt, en fonction de données socio-culturelles, sur le type d'homicides-suicides. Par exemple, aux USA, nous retrouvons beaucoup plus fréquemment des homicides-suicides de type conjugal alors qu'au Japon le pourcentage d'homicides-suicides le plus élevé serait au niveau des mères infanticides. Ces résultats semblent confirmés par des études plus récentes. En effet, bien que peu d'études comparatives des profils d'homicides et d'homicides-suicides aient été menées, ces quelques études montrent que le taux d'homicides-suicides ne varient que très peu d'un pays à l'autre (Yip et al., 2009). Il semblerait donc que l'homicide-suicide soit un phénomène qui traverse les cultures en représentant un taux constant d'une société à l'autre.

Plusieurs études ont mis en relief le fait que, dans la plupart des cas d'homicides-suicides, la personne homicide était de sexe masculin (Buteau et al. 1993; Barraclough et al. 2002; Séguin et al. 2005). Plus précisément quant à notre sujet, les homicides-suicides dans un contexte conjugal seraient commis dans environ 90% des cas par des hommes (Buteau et al. 1993; Nock et Marzuk 1999). Ces hommes tuent la plupart du temps quelqu'un de leur entourage, principalement leur conjointe ou ex-conjointe (Yip et al., 2009). Aussi, ils le font majoritairement par arme à feu (VanWormer 2008 ; Banks et al., 2008).

Une étude plus approfondie des statistiques permet de mieux distinguer l'homicide-suicide de l'homicide conjugal simple. En effet, lorsque l'on regarde les homicides

conjugaux aux Etats-Unis sans tenir compte de la variable suicide de l'auteur, Mercy & Saltzman (in Nock & Marzuk 1999) révèlent que dans 57% des cas, un homme a tué sa conjointe par rapport à 43% de femmes qui ont tué leur conjoint. Ainsi, lorsque l'on considère uniquement l'homicide conjugal, le rapport homme-femme est pratiquement égalitaire.

Si toutefois nous considérons ces cas d'homicides dans un contexte conjugal pour ne tenir compte cette fois-ci que des homicides conjugaux suivis par le suicide de l'auteur; 19 à 26% de ces hommes vont se suicider après avoir tué leur conjointe alors qu'entre 0 à 3% des femmes vont se donner la mort après avoir provoqué celle de leur conjoint (Nock & Marzuk, 1999). Le ratio entre les sexes devient beaucoup plus marqué. Ces statistiques indiquent que l'homicide-suicide devient un fait plus typiquement masculin compte tenu de la composante du suicide.

D'autre part, la littérature offre d'autres références qui révèlent un portrait beaucoup plus conservateur au sujet de la prédominance du sexe masculin dans les cas d'homicides conjugaux (Frigon 1996, 2003 ; Frigon et Viau 2000). Dans ces cas, le rôle de victime est traditionnellement dévolu à la conjointe. Dans la littérature, ces situations sont principalement répertoriées sous le terme « uxoricide ». En contre partie, selon ces auteurs (Frigon et Viau 2000), les cas d'homicides conjugaux perpétrés contre des hommes et par des femmes se font principalement dans un contexte de violence conjugale répétée amenant, lors de procès, une argumentation liés à la légitime défense. En revanche, comme le mentionnent Martin Borges et Léveillé (2005) ainsi que Kwong et al. (in Martin Borges et Léveillé), « considérer l'homicide conjugal féminin comme toujours en réaction à la violence subie pourrait avoir pour effet de négliger un autre type de problématique – à savoir la violence et la souffrance sous-jacente à cette violence – présente chez un certain nombre de femmes »¹.

Cette discussion autour du sexe de l'auteur vise à distinguer les différences quant au ratio hommes-femmes entre l'homicide conjugal et l'homicide-suicide au sens où ce dernier est nettement plus un fait masculin à cause du comportement suicidaire qu'il implique (Yip et al., 2009). De fait, le comportement suicidaire semble venir influencer le ratio hommes-

¹ Martin Borges, L., Léveillé, S., (2005) p. 53

femmes et ce dans différents types d'homicides-suicides. En effet, Shackelford et al. (2008) indiquent que le sexe masculin devient un facteur de prédiction du suicide après un filicide, ce qui n'est pas le cas lorsque le filicide est commis par la mère.

Mis à part le sexe, l'âge des victimes et de leur meurtrier paraît également être un facteur qui vient distinguer l'homicide-suicide de l'homicide conjugal simple. En effet, dans les cas d'homicides-suicides, les deux partenaires tendent à être plus âgés (40 ans et plus) que dans les cas d'homicides qui ne sont pas suivis du suicide du meurtrier. Toutefois, il n'y aurait pas de différence d'âge majeure entre les deux partenaires du couple (Banks et al. 2008). Aussi, les victimes d'homicides-suicides sont deux fois plus susceptibles d'être en relation de couple officielle comparativement aux victimes d'homicides conjugaux (Banks et al. 2008). En résumé, le profil de la victime de l'homicide suicide serait une femme au milieu de l'âge adulte ou plus âgée, mariée, ou en union civile, avec un homme qui a accès à une arme à feu (Banks et al. 2008).

1.2 Données cliniques

Les données cliniques sur la psychopathologie des auteurs d'homicides-suicides reposent sur de nombreuses recherches réalisées avec la méthodologie de l'autopsie psychologique. Cette technique permet de recueillir des informations sur la personne décédée dans le but d'en établir un profil psychologique en incluant des détails sur les circonstances, les comportements et les événements ayant précédé la mort de l'individu (Shneidman, Farberow in : Séguin et al. 1995).

Dans les cas de suicides complétés, les études basées sur la méthodologie des autopsies psychologiques indiquent un taux constant de troubles mentaux variant entre 70 à 95% chez les suicidés (Séguin et al. 1995). De plus, la co-morbidité est un phénomène fréquemment observé. De fait, dans 69% des cas il est observé une coexistence de plusieurs troubles psychologique (Lesage et al. 1991). La dépression demeure la psychopathologie la plus souvent identifiée, soit dans 60% des cas. Aussi, les abus de substance (41%) et les différents troubles de la personnalité (41%) sont fréquents (Lesage et al. 1991).

Les données disponibles au Québec sur les homicides-suicides démontrent que 67% des homicidants souffraient d'une maladie mentale au moment du drame; c'est-à-dire que dans la plupart des cas il existerait une dépression (46%) et de l'abus de substances (23%) ce qui nous montre un profil psychopathologique semblable à celui identifié chez les hommes suicidés (Lesage et al. 1991). La consommation d'alcool au moment du drame semble se répartir de façon différente lorsque sont comparés homicides simples et homicide-suicide conjugal. Des analyses post-mortem ont permis d'identifier un taux d'alcoolémie supérieur à 0.02 mg/dl chez 43% des victimes d'homicides simples par rapport à uniquement 22% chez les victimes d'homicides-suicides (Banks et al. 2008). Du côté des auteurs d'homicide simple, les données ne sont pas disponibles. En revanche, Banks et al. (2008) ont observé un taux d'alcoolémie toujours supérieur à 0.02 mg/dl chez 46% des agresseurs dans les cas d'homicides-suicides. Il n'y aurait toutefois pas de différence significative dans la concentration d'alcool entre les groupes de victimes ou d'agresseur. Banks et al. (2008) donnent des pistes pour expliquer la plus grande consommation chez les victimes d'homicides simples en regard des victimes d'homicides-suicides. Ils expliquent qu'une consommation régulière d'alcool chez les deux partenaires favoriserait l'impulsivité aboutissant au meurtre simple dans des couples où existait déjà de la violence. Cela s'observerait moins dans la consommation au moment du drame chez les victimes d'homicides-suicides car le geste serait plus souvent prémédité par l'auteur.

Les hommes qui font un homicide-suicide auraient aussi tendance à être suicidaires, à avoir des antécédents légaux et des problèmes financiers. Ils ont généralement accès à une arme à feu qui sera souvent utilisée pour commettre à la fois l'homicide et le suicide (VanWormer, 2008). Ce profil diffère de l'homme qui commet un uxoricide. En effet, l'uxoricide est souvent compris comme une domination de la femme par l'homme. La présence de psychopathologies chez l'auteur du meurtre n'est pas significativement relevée (Adinkrah, 2008). En effet, le profil du meurtrier dans les cas d'uxoricide se limite à de la possessivité et de la jalousie (Adinkrah, 2008).

Ainsi, la pensée de celui qui commet un uxoricide pourrait être : « Si je ne peux pas l'avoir, personne ne l'aura » (Daly et Wilson in : Adinkrah, 2008). D'autre part, celui qui commet un homicide-suicide serait plutôt guidé par une réflexion qui porte une teinte

dépressive telle : « Si je ne peux vivre avec elle ; je peux vivre dans la mort avec elle » (VanWormer, 2008). Ces distinctions dans le profil psychopathologique auront une incidence sur le type de méthode qui sera employé pour commettre le meurtre et/ou le suicide. En effet, dans les cas d'homicide-suicide, l'auteur a principalement recours à la même méthode pour se suicider et pour tuer ses victimes : l'arme à feu (Banks et al. 2008). Cette méthode est hautement létale et provoque une mort rapide. Les agresseurs ont souvent le désir de conserver la relation dans la mort et de mettre fin à leur souffrance tout en voulant paradoxalement préserver la relation. La méthode utilisée est donc reliée à une mort instantanée pour la victime et aussi à un moindre risque de suicide non complété (Banks et al. 2008). En revanche, dans les cas d'uxoricides où, rappelons-le, le profil dépressif est généralement absent, la méthode utilisée est davantage associée à un désir de punir, de blesser ou d'humilier la partenaire. Nous retrouvons par exemple des situations où la victime est battue à mort ou blessée à plusieurs reprises par arme blanche (Banks et al. 2008).

Malgré que l'étiologie des psychopathologies soit entre autre envisagée en terme de vulnérabilité génétique, plusieurs auteurs identifient également une interaction avec des facteurs à la fois développementaux (Rutter, 1985) et psychosociaux (Brown et Harris, 1986). Certains auteurs (Brown et al. 1986, Harris et al. 1986) suggèrent d'ailleurs que les conditions d'établissement du lien relationnel dès la toute petite enfance peut-être en cause dans ce processus ouvrant sur une plus grande vulnérabilité à la psychopathologie.

Toutefois, malgré le fait que des auteurs établissent un profil psychologique semblable en terme de psychopathologie entre le suicidé et celui qui commet un homicide-suicide (Lesage et al. 1991), nous ne pouvons ici suggérer une étiologie similaire puisqu'une très faible proportion de suicidés vont d'abord perpétrer un homicide avant de se donner la mort (Buteau et al. 1993).

En effet, les cliniciens savent bien qu'idéations suicidaires et homicidaires vont souvent de pair. À ce sujet, Nock et Marzuk (1999) soulignent que la dépression tire son origine de la colère envers l'objet d'amour; colère que l'individu retourne ensuite contre lui-même. Le suicide serait alors la solution à l'extrême de tout un processus qui a pour base le désir refoulé de tuer quelqu'un d'autre. Cependant, dans les cas d'homicide-suicide, ce désir

n'est pas refoulé mais plutôt concrétisé, ce qui, malgré un profil psychopathologique semblable, constitue une différence majeure entre le suicidaire et celui qui fait un homicide-suicide. En revanche, la question des conditions de l'établissement du lien interpersonnel dès la toute petite enfance, au sein de la famille, en relation avec la vulnérabilité à la psychopathologie (Brown et al. 1986, Harris et al. 1986) semble demeurer d'actualité dans les cas d'homicides-suicides dans la mesure où le drame est principalement déclenché suite à une perte relationnelle significative réelle ou perçue (Dawson 2005, Séguin et al. 2005).

1.3 Typologie

Pour clarifier sur quel type d'homicide-suicide notre investigation porte, nous faisons référence à la typologie décrite par Marzuk, Tardiff et Hirsh (1992). Ces auteurs ont identifié trois principales catégories d'homicide-suicide. Le premier type est celui se produisant dans la dynamique du couple où un conjoint tue l'autre et se suicide par la suite. Ces drames sont les plus fréquents puisqu'ils comptent entre la moitié et les deux tiers des homicides-suicides. Tel que nous l'avons vu, l'homme est plus typiquement celui qui commettrait le meurtre. Celui-ci est déclenché par la menace d'une séparation imminente ou encore par le doute fondé ou infondé de l'infidélité de sa ou son partenaire. Il existe également une autre présentation de ce type d'homicide-suicide, c'est-à-dire des situations où un des partenaires est atteint d'une maladie grave ou d'une limitation physique. Dans ces cas, pour abrégé la souffrance de son ou sa conjoint(e), l'autre membre du couple donnerait la mort à celui qui souffre pour se suicider par la suite.

Le deuxième type fait référence aux infanticides suivis par le suicide du parent. Ces cas sont souvent liés au meurtre d'enfants en bas âge par une mère dépressive qui présente des caractéristiques psychotiques. Elles seraient généralement consommatrices de substances (drogue ou alcool), auraient un passé suicidaire, seraient sans emploi et, contrairement aux femmes qui se suicident sans avoir tué leur(s) enfant(s) au préalable, elles seraient mariées (Hatters Friedman et al, 2008). Leur geste serait prémédité (Bourget et Gagné in : Hatters Friedman et al., 2008) et motivé par une tendance chez la mère à se percevoir comme la seule personne apte à prendre soin de ses enfants. C'est dans son mouvement suicidaire qu'elle emporterait ceux-ci avec elle. Selon Yip et al. (2009), ces mères agissent avec des motifs

« altruistes ». Plus précisément, elles présentent un désir de ne pas laisser leurs jeunes enfants dans un monde perçu comme cruel sans la présence de leur mère (Yip et al., 2009; Shackelford et al., 2008). Ce type d'infanticide-suicide commis principalement par des femmes s'observe davantage lorsque les enfants sont âgés de moins d'un an (Shackelford et al., 2008). Ces femmes utilisent un moyen plus létal pour se suicider en comparaison des femmes qui font une tentative de suicide sans avoir tué leur(s) enfant(s) (Hatters Friedman et al., 2008). D'autre part, il existe généralement peu d'informations sur les pères infanticides. Marzuk et al. (1992) relèvent toutefois que ces drames se font souvent en réaction au rejet de leur ex-conjointe. Dans ce cas-ci, l'homicide-suicide se produirait habituellement dans un moment où le père aurait la garde de l'enfant.

Cependant, selon des études récentes, ces cas d'infanticides-suicides ne seraient pas les plus nombreux (Shackelford et al., 2008). En fait, de façon générale, le risque qu'un parent tue son enfant (filicide) diminue avec l'âge de l'enfant. En revanche, le risque d'un filicide-suicide, augmente plutôt avec la montée en âge tant du parent que de l'enfant (Shackelford et al., 2008). De même, ces parents sont plus souvent de sexe masculin et présentent davantage de troubles dépressifs en comparaison des parents qui ne font qu'un filicide (Shackelford et al., 2008).

Enfin, la dernière catégorie identifiée par Marzuk est l'homicide-suicide familial. Généralement, le meurtrier serait le père de famille. Il s'en prendrait alors à sa femme et à ses enfants avant de se donner la mort par suicide. Quelque temps avant la majorité de ces drames, ces hommes auraient souvent vécu une série d'événements stressants et ce dans plusieurs sphères de leur vie (professionnelle, conjugale, financière, etc.). Dans d'autres cas, la famille serait tuée impulsivement suite à une rage déclenchée par la dynamique conjugale, par exemple, une menace de séparation.

1.3.1 L'homicide-suicide dans un contexte conjugal

Nous avons précédemment relevé le fait qu'autant les hommes que les femmes peuvent commettre un homicide dans le contexte conjugal mais que la variable suicide après l'homicide vient rendre le phénomène plus typiquement masculin.

À titre d'exemple, Lund & Smorodinsky (2001) ont étudié 186 cas d'homicides dans le couple. Contrairement à ce qu'ils constatent pour les hommes, ils ne relèvent aucun cas de femme s'étant donné la mort après avoir tué leur conjoint. Cette constatation émise par différents auteurs nous amène à vouloir investiguer plus en profondeur les motivations qui poussent un homme à tuer sa conjointe et à se suicider par la suite. Dawson (2005) met en relief deux types d'homicide-suicide conjugal commis par les hommes. Premièrement, West (In : Dawson 2005) démontre le fait que les hommes avec des tendances paranoïdes et très jaloux pourraient perpétrer des « suicides étendus ». Ils commettraient un suicide après avoir tué ce qu'ils considèrent, dans le sens d'une possession, comme une partie d'eux-mêmes; celle qui leur appartient. Le sens est donc à distinguer d'une fusion que l'on peut retrouver dans les cas identifiés par Marzuk (1992) de mères commettant un infanticide-suicide tel que mentionné précédemment. En effet, chez les sujets étudiés par Dawson, il se dégage clairement le sens de possession et moins d'un prolongement de soi comme retrouvé dans la dynamique mère-enfant. Ainsi, dans les cas mis en lumière par Dawson, l'élément déclencheur comme la rupture ou l'infidélité de la conjointe serait perçue comme une trahison et déclencherait des symptômes dépressifs amenant le « suicide étendu ». Dawson établit un lien entre ce type d'homicide-suicide conjugal et une plus grande préméditation de l'auteur.

Le second type mentionné par Dawson fait allusion au suicide par remords. Dans ce cas-ci, il s'agit encore une fois d'un déclenchement d'une jalousie extrême de l'homme qui le pousserait à tuer sa conjointe suite à un élément déclencheur. Le suicide se produirait dans l'après coup lorsque l'auteur serait saisi de remords devant la prise de conscience du caractère létal et irréversible de son geste. Ce deuxième type serait moins lié à la préméditation et se rapprocherait plus de ce que nous entendons comme « crime passionnel ». Marzuk (1992) avait déjà relevé le rôle majeur de la jalousie du partenaire homicide dans ces drames. Dawson (2005) vient ajouter que la jalousie aurait deux avenues : soit elle déclenche une rage meurtrière et ensuite un sentiment de culpabilité amenant le suicide; soit elle déclenche des tendances suicidaires et la destruction de la partenaire par extension.

Enfin, Yip et al. (2009) identifient un troisième type de drame. L'agresseur est toujours de sexe masculin mais ses motivations se révèlent différentes. Dans ces cas, il s'agit

d'un homme qui est généralement le pourvoyeur de la famille. Celui-ci a tendance à être le protecteur et le responsable de la famille. Dans ces situations, le drame a souvent comme élément déclencheur la prise de décision par cet homme de se suicider. Toutefois, à partir de sa perception d'être le seul protecteur possible de la famille, c'est dans un désir de protection, pour ne pas laisser sa famille sans lui, qu'il amènerait femme et/ou enfant(s) dans la mort en les tuant avant de se suicider. Ces hommes éprouveraient généralement une difficulté d'intégration sociale ainsi que des difficultés économiques qui viendraient précipiter le suicide (Yip et al., 2009).

Comme Dawson (2005) et Séguin et al. (2005) le mettent en lumière, les homicides-suicides dans un contexte conjugal sont principalement déclenchés soit par une rupture réelle ou encore une menace de rupture que celle-ci soit réelle ou perçue. Yip et al. (2009) ajoutent les cas de pères de familles qui tuent leur famille dans ce qu'ils perçoivent comme un geste de protection. Dans tous les cas se manifeste un lien de proximité et d'intimité entre l'agresseur et ses victimes. Étant donné cette constatation du lien interpersonnel entre victime(s) et meurtrier, nous prenons conscience du peu d'informations disponibles à propos du contexte entourant l'établissement des relations d'attachement ou des alliances particulières développées entre certains membres au sein des familles des meurtriers impliqués dans les homicides-suicides.

1.4 Théories explicatives

L'étude de la littérature portant sur les homicides-suicides permet de constater que les recherches conduites jusqu'à ce jour sont principalement soit épidémiologiques soit liées aux psychopathologies présentes chez le meurtrier. Ceci nous amène à constater une zone inexplorée de ce phénomène, c'est à dire tout ce qui touche directement le milieu familial dans lequel ont évolué les auteurs d'un homicide-suicide. Ceci est étonnant puisque, encore plus fortement qu'un suicide ou qu'un homicide simple, ce type de tragédie porte cette particularité de faire d'un même coup plusieurs endeuillés au sein de la famille. De plus, la vulnérabilité à la pathologie associée aux conditions du développement du lien interpersonnel dès le plus jeune âge a été souligné (Brown et al. 1986, Harris et al. 1986). Pour nous, l'importance du problème n'est donc pas à envisager ici en terme de données

épidémiologique mais plutôt sous l'angle de l'impact majeur qu'ont ces drames au sein d'une dynamique familiale.

Ainsi, tel que relevé plus tôt, l'épidémiologie et les facteurs de risque liés à la psychopathologie nous permettent de constater un profil semblable entre la personne qui commet un suicide et celui qui commet un homicide-suicide (sexe masculin, dépression, abus de substance). En revanche, nous avons également souligné d'autres éléments qui viennent témoigner d'une différence entre les auteurs d'un suicide et d'un homicide-suicide. Toutefois, aucun cadre théorique à ce jour ne vient expliquer l'étiologie de l'homicide-suicide. C'est à ce point que nous souhaitons nous intéresser par le biais de référents des approches psychanalytique et systémique autour des questions du développement du lien d'emprise et de la transmission intergénérationnelle.

En effet, dans la littérature présentée jusqu'à maintenant nous avons mis en relief la question de l'appropriation de l'autre. Nous avons retrouvé ce point par exemple à travers la représentation d'un homicide-suicide comme un suicide étendu (West In : Dawson 2005) ainsi que dans l'appropriation du geste meurtrier par la famille dans la culpabilité (Séguin et la. 1995).

Ainsi, bien que cela nous amène à avoir recours à des référents théoriques multiples, il nous paraît pertinent d'étudier les notions d'emprise et de transmission intergénérationnelle.

1.4.1 Le lien d'emprise

Nous décrivons dans cette section le fonctionnement de l'emprise, l'évolution de ce concept chez certains auteurs, le fonctionnement « normal » de l'appareil d'emprise ainsi que des situations où une dérive devient possible.

1.4.1.1 Évolution du concept de l'emprise

Puisque la plupart des auteurs contemporains consultés sur le sujet se réfèrent à lui, nous aborderons la notion d'emprise telle qu'elle évolue chez Freud pour ensuite voir les liens entre l'inévitable séduction maternelle et l'emprise dès les relations préoedipiennes.

1.4.1.1.1 La notion d'emprise chez Freud

La notion d'emprise a pris différents sens selon les auteurs. Par exemple, certains l'ont abordée d'une manière physique, psychologique, ou liée au sexe. Ainsi, cette notion a d'abord évolué chez Freud où elle reste toujours un peu floue, selon Françoise Couchard (1991), en partie à cause des erreurs ou imprécisions dans les traductions des textes allemands (Couchard 1991). Freud utilisait le terme « Bemächtigungstrieb ». Il a été traduit principalement par les termes « instinct de possession » ou « pulsion de maîtrise ». Laplanche et Pontalis ont introduit le terme « pulsion d'emprise », une traduction plus juste du terme utilisé par Freud. Par cette traduction, le terme comprend les sens d'avoir un pouvoir, une domination à la fois morale, intellectuelle et physique.

Couchard (1991) cite Freud ainsi : « C'est parce qu'il serait indifférent à la souffrance de l'autre (son semblable, un humain ou un animal), que l'enfant tend à dominer, à l'écraser, à témoigner de son emprise sur lui. »² La tentative d'emprise est ainsi située du côté de l'enfant. Selon Devereux (Essai d'ethnopsychiatrie générale, 1977 citée par Couchard 1991) cette manière d'appréhender les choses ne fait que jeter un voile sur la violence des parents envers l'enfant en la situant toujours du côté de l'enfant. Pour Devereux, l'histoire, l'anthropologie et toutes les sciences étudiant l'humain démontrent que les parents sont souvent les auteurs de bien plus de comportements violents envers leurs enfants que les enfants envers leurs parents. Cette confrontation des points de vue nous rappelle la mise en garde que nous avons relevée chez Martin Borges et Léveillé (2005) au sujet d'une prudence devant une inclinaison à envisager l'homicide conjugal de la femme toujours en réaction à la violence de l'homme. En effet, nous souhaitons faire ressortir des propos de Couchard et Devereux que l'emprise se joue dans le cadre d'une dynamique relationnelle qui implique donc au moins deux parties. À nos yeux, cela se retrouve également dans les cas d'homicides-suicides conjugaux généralement déclenchés par un achoppement dans la relation conjugale où se rencontrent deux parties en la personne de chaque conjoint.

Selon Freud lorsque la pulsion d'emprise est aux ordres de la pulsion sexuelle, elle devient l'expression du sadisme. Pour lui, la pulsion d'emprise atteint son apogée au stade

² Couchard. F. Emprise et Violence maternelles, Dunod, Paris, 1991 p.6

sadique-anal avec le contrôle et la recherche d'emprise sur les sphincters et les matières fécales; sur ce qui entre et sort du corps. Il faut savoir que cette recherche d'emprise est une façon de vaincre l'angoisse liée à la crainte de perdre une partie de soi par la séparation d'avec les excréments vécus comme une partie du corps de l'enfant; perte qui répète elle-même celle vécue lors de la séparation d'avec la mère. Cette notion est très importante pour pouvoir comprendre le recours à l'emprise dont certaines mères font preuve afin de se défendre d'une impression de perte de contrôle sur leur enfant, ressenti comme une partie d'elles-mêmes. La perte étant intimement liée aux homicides-suicides, elle paraît un concept important à comprendre dans le rapport qu'elle entretient avec l'emprise.

Dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920) Freud articule plutôt la pulsion d'emprise avec la pulsion de mort dans le sadisme. Dans le genre de comportements qui sont liés à cela, amour et haine sont confondus, ce qui peut pousser à rechercher un objet à dominer et ce, jusqu'à le détruire pour pouvoir le posséder par la fusion. Couchard (1991) rapporte que ce genre de fusion se retrouve particulièrement dans les relations mère-fille. La mère peut, par exemple, faire violemment infraction dans le psychisme de la fille en ne tolérant pas le moindre petit secret. Plus récemment, la psychanalyste montréalaise Doris-Louise Haineault (2006) a brillamment illustré les « pactes faustiens » entre mères et filles. Ainsi, la mère s'approprie tous les secrets, fantasmes, pensées, etc. et guette le plus petit signe pouvant laisser croire que sa fille lui cache quelque chose afin d'en prendre possession. De cette manière, la barrière entre la fille et sa mère est abolie. L'enfant ne peut plus avoir l'impression de posséder quoi que ce soit à elle et a plutôt l'impression que tout ce qu'elle est appartient à cette mère qui a accès à tout.

Dans cet exemple, nous voyons l'emprise du côté maternel. Selon l'interprétation de Couchard à propos des textes freudiens, il en va autrement pour Freud. Pour lui, la violence vient du côté de l'enfant qui projette sur la mère son angoisse d'être assassiné par elle. Cette violence tirerait son origine d'abord du stade oral-cannibalique. Nous verrons qu'en nous référant à des auteurs contemporains, dont Couchard(1991) et Ferrant (2001), nous pouvons concevoir la pulsion d'emprise entre l'emprise de l'enfant sur le corps de la mère et l'emprise de celle-ci dans sa capacité à se laisser prendre et à se dérober partiellement. Cet état posant à la fois la réussite et l'échec de la pulsion d'emprise ouvrira, pour l'enfant l'accès à la

fantasmatisation et l'autoérotisme qui permettront la poursuite de son développement psychique. Nous reviendrons sur ce point pour l'associer aux cas d'homicides-suicides dans la sous-section 1.4.2.2. Retenons pour le moment la confusion amour-haine qui se laisse aussi deviner dans les cas d'homicides-suicides où l'objet assassiné est également dit objet d'amour.

1.4.2 Lien entre séduction et emprise, dès les relations préoedipiennes

Dans ses *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Freud dit que la séduction est inévitable puisqu'elle est fondée sur la nécessité des premiers soins à fournir au nourrisson. Tous les gestes de la mère sur son enfant seraient empreints d'abord du désir de le posséder et de le séduire.

Dans une perspective historique, Couchard (1991), à la suite de Philippe Ariès, montre que la pudeur des adultes face aux enfants est assez récente. Elle cite le journal de Herorard, médecin de Louis XIII, que les enfants de la France du 17^e siècle avaient l'habitude de se faire toucher, caresser les organes génitaux. Ces comportements étaient faits soit pour amuser, pour calmer les enfants ou pour les menacer (castration). Ces pratiques se faisaient également sur le futur roi par sa propre mère, et non par une nourrice. Cela avait pour but de lui signifier que même un roi appartient d'abord à sa mère et qu'elle conserve le droit de toucher le plus intime de lui. Selon Couchard (1991), ces touchers maternels sont un mélange de fierté, de possession et peut-être même d'un désir de destruction refoulé du sexe de son fils. Cet exemple nous permet de voir une première emprise de la mère sur le sexe de l'enfant. Avec le portrait qui est fait ici du pouvoir d'une mère sur son enfant surpassant le pouvoir politique d'un roi, nous pouvons mieux saisir à quel point la notion d'emprise est importante lorsqu'il est question de l'institutionnel, que nous songions à l'institution politique plus tard ou la toute première, l'institution que constitue la famille au sein de laquelle peut se produire un homicide-suicide. Nous reviendrons sur ce point lors de la présentation de nos questions de recherche. Dans l'exemple donné ici, avant d'incarner l'institution de la royauté, le roi passe d'abord par un lien d'emprise à sa mère, pour pouvoir dans un deuxième temps se soumettre à son rôle au sein de l'institution de la monarchie répétant ainsi la soumission au père oedipien.

1.4.2.1 L'appareil d'emprise

La notion d'emprise n'a généralement pas très bonne réputation. On l'associe souvent à la violence, la mainmise ou la perversion. Toutefois, dans son sens premier, l'emprise a une tout autre fonction. Selon Ferrant (2001) c'est en 1905 dans *Trois essais sur la théorie sexuelle* que Freud introduit le concept d'appareil d'emprise

Alain Ferrant (2001) présente ce concept comme une série. Celle-ci serait composée de trois parties : le toucher, la vue et le cannibalisme. Donc, l'appareil d'emprise, selon cette hypothèse, serait constitué de trois éléments principaux : la main (qui touche), l'œil (qui voit) et la bouche (qui mange). Selon lui, la source ou la matrice de l'emprise serait la douleur originelle c'est-à-dire celle liée à la perte. En d'autres mots, la douleur originelle de la perte serait ce qui donnerait naissance à l'emprise. Une conséquence de cela est de nous faire concevoir l'appareil d'emprise au service de l'autoconservation, du narcissisme et de manière plus générale, au service des intérêts du moi.

Toujours dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Freud introduit la pulsion d'emprise à propos des manifestations sexuelles masturbatoires (Ex : Frottement-prise avec les mains chez le garçon, resserrement des cuisses chez la fille). Nous pouvons également retrouver l'appareil d'emprise (main-œil-bouche) lors de l'allaitement en référence à l'agrippement du nourrisson au sein de sa mère par ses mains, à son regard par ses yeux et au cannibalisme par la tétée. Le bon fonctionnement de l'appareil d'emprise permet que la satisfaction passe par l'autoérotisme lors de l'absence de l'objet. L'autoérotisme apparaît quand survient la perte de l'objet extérieur qui apportait originellement la satisfaction. Selon Ferrant (2001), la pulsion d'emprise prend naissance dans le mouvement de perte douloureuse qui accompagne la naissance des autoérotismes et de l'altérité³. L'emprise vient pallier le manque et répondre activement à la sensation de perte subie. Ainsi, l'enfant se rend actif dans une situation qu'il subissait passivement jusqu'alors. Ce point nous pose question quant à notre sujet. De fait, à première vue, il semble que la perte n'entraînerait pas un mécanisme compensatoire qui permettrait aux auteurs d'homicides-suicides de pallier le manque suscité par l'élément déclencheur que constitue la séparation conjugale.

³ Souligné par nous

Ferrant (2001) nous dit que la pulsion d'emprise proviendrait d'une source indépendante du sexuel, mais qu'elle rejoindrait précocement ce courant. Elles seraient en communication étroite presque dès l'origine. Il reprend Freud, citant *L'Introduction à la psychanalyse (1916)*, et souligne que les pulsions sexuelles sont présentées comme ayant un destin autoérotique. De son côté, la pulsion d'emprise ferait plutôt partie du groupe de pulsions qui exigent d'emblée un objet. Précisons toutefois que l'emprise telle que nous la concevons souvent, c'est-à-dire lorsqu'elle est liée au sadisme, serait une emprise secondairement sexualisée, car ce type de sadisme suppose une identification à la souffrance du masochiste, donc il faut qu'*a priori* l'identification à l'autre soit possible.

Pour résumer cette première partie, retenons qu'une des premières fonctions du travail de l'emprise est la fonction transformatrice, c'est-à-dire qu'elle est contemporaine de la satisfaction hallucinatoire chez l'enfant lors de l'autoérotisme. Il s'agit de s'approprier l'autre en l'introjectant sur un mode oral-cannibalique. L'emprise désigne la trace d'une première rencontre avec l'objet et renvoie au moment fondateur de l'altérité ainsi qu'à la douleur de la perte originelle. Elle relève du principe de réalité, mais elle se place au service du principe de plaisir.

1.4.2.2 La poussée de l'emprise

Selon Ferrant (2001), l'emprise connaîtrait une poussée au stade sadique-anal; stade préliminaire à l'amour. À cette époque, le comportement ne peut pas vraiment différencier l'amour et la haine. Nous voyons ici deux émotions éclatantes que nous retrouvons dans l'acte de tuer l'être « aimé » suite à la possible séparation. Tant chez l'enfant (Ferrant 2001) que chez l'homme qui commet l'homicide-suicide (West in : Dawson 2005) l'endommagement ou l'anéantissement de l'objet n'a pas encore d'importance, ce qui compte, c'est l'appropriation que l'on peut en faire. Ferrant (2001) mentionne que pour l'enfant, c'est lorsque la mère redevient l'amante du père qu'il y a perte de l'objet. C'est à ce moment qu'il y a jonction du principe de plaisir et du principe de réalité et que l'instinct de cramponnement se transforme en poussée d'emprise. C'est un moment que nous pouvons questionner au sein de la dynamique familiale dans les cas d'homicide-suicide.

Plus précisément, l'objet visé par la pulsion d'emprise est toujours, dans un premier temps, le corps maternel (Ferrant, 2001). Il devrait y avoir un double mouvement de l'objet face à la pulsion d'emprise. Lorsque tout se déroule bien, d'un côté, la mère se laisse saisir et de l'autre, elle est amante du père, donc elle s'échappe également en partie. Dans ce cas, l'objet se transforme par la perte partielle et alimente l'autoérotisme où l'emprise peut alors s'exercer sur le corps propre de l'enfant. Le travail de l'emprise doit transformer le dehors, c'est-à-dire assurer les conditions de satisfaction de la pulsion. De cette manière, l'enfant saisit suffisamment l'objet. En même temps, le travail d'emprise doit transformer le dedans en outillant le moi par un travail d'un premier deuil lié à la perte de l'objet. Ce travail ne peut se faire que si la condition d'avoir perdu partiellement l'objet a été remplie, donc, si la mère est effectivement redevenue l'amante du père. Ce point semble important compte tenu de l'apparente difficulté à élaborer la perte relationnelle (par exemple : une séparation conjugale) qui constitue majoritairement l'élément déclencheur rapporté dans les cas d'homicides-suicides.

En résumé, dans un déroulement « normal », la pulsion d'emprise vise l'objet (le corps maternel) et le saisit par l'appareil d'emprise (toucher-vue-cannibalisme). Toutefois, la saisie manque toujours en partie son objectif, car l'objet se dérobe partiellement. L'objet peut fournir une satisfaction relative, mais jamais absolue. Ce sont les degrés de satisfaction, donc les excès ou les défauts, qui vont baliser un équilibre ou un déséquilibre que l'emprise va apporter ultérieurement aux autoérotismes. Il est donc essentiel que l'objet soit inachevé, qu'il soit marqué d'un manque pour que l'emprise puisse être tempérée. Sinon, Ferrant (2001) relève qu'elle risque plutôt de devenir passionnelle.

1.4.2.3 Emprise et deuil

Notre étude du travail de l'emprise nous renvoie au moment de la perte de l'objet. Cela revêt un caractère central puisque la perte d'une relation conjugale est fréquemment l'élément déclencheur rapporté lors d'un homicide-suicide. Ainsi, il nous apparaît pertinent d'exposer le rapport qu'entretient le deuil avec le travail de l'appareil d'emprise au moment de la première perte. En effet dans *Deuil et mélancolie* (1917), Freud souligne que le travail de deuil se fait en spirale, c'est-à-dire qu'un deuil se produisant à un moment quelconque

d'une vie vient réactiver et reprendre à son compte les deuils vécus précédemment. Puisque le tout premier deuil est contemporain à la poussée d'emprise, nous ne pouvons contourner cet aspect.

Freud souligne le fait que tant le mélancolique que l'endeuillé subissent tous deux la perte d'un objet. Une différence se fait toutefois dans la réaction à cette perte. En effet, chez le mélancolique, nous pouvons constater une dépréciation du moi et de l'estime de soi suite à la disparition de l'objet. C'est comme si le mélancolique ne réagissait pas à ce qu'il avait perdu dans la réalité externe, mais vivait plutôt la perte comme un trou à l'intérieur du moi. À l'opposé de cela, face à cette perte dans la réalité, le travail de deuil permet un retrait de la libido qui était rattachée à l'objet externe, et ce, même si temporairement l'objet continue d'exister psychiquement. Avec le temps, lors de la résolution du deuil, le moi se trouve à être enrichi, libre et non inhibé amenant la possibilité d'investir un autre objet. Pour qu'un tel travail soit possible, il faut toutefois que le chemin ait été tracé vers une issue positive du deuil.

Puisqu'une perte actuelle nous renvoie au tout premier deuil, par la réactivation des deuils passés, cela nous ramène à la douleur de la perte originelle, celle qui est à l'origine du travail d'emprise. Il est important de souligner que cette douleur n'est pas associée à la perte d'un objet en particulier qui serait ainsi repérable dans le temps. Elle est plutôt liée directement à l'investissement d'objet.

C'est à ce point que se rejoint la notion de deuil avec ce deuil précoce de l'objet visé par la pulsion d'emprise. L'emprise vise à saisir l'objet, incluant sa part d'ombre, la partie marquée par le manque. L'objet se retrouve donc à être perdu avant même d'être trouvé. La douleur ressentie renvoie à l'impossible de l'emprise, un impossible qui permet paradoxalement son bon dénouement, car il permet d'éviter de tomber dans une emprise folle, passionnelle. À première vue, si l'on se réfère à la littérature liée aux homicide-suicides, l'emprise semble avoir gardé ici un caractère passionnel.

Cela nous amène à penser que le travail de deuil reprendrait à son compte le travail de l'emprise. Ainsi, dans les deux situations, un objet s'échappe et disparaît. Le travail de deuil n'est possible que si celui de l'appareil d'emprise a pu se faire correctement. Sur ce

point, nous avons relevé plus tôt notre interrogation sur le dénouement normal ou pathologique de l'appareil d'emprise dans les familles touchées par un homicide-suicide.

Ainsi, le destin de la saisie par l'emprise et le destin de l'investissement peuvent varier. Lors de l'élaboration d'un deuil « normal » le travail se fera en spirale, tel que décrit par Freud et va finir par un enrichissement du moi.

À l'autre bout du continuum se retrouve la mélancolie. Le mélancolique va plutôt aboutir à une organisation sur le modèle d'une auto-emprise folle, démontrant à quel point le tout petit enfant n'a pu se défaire du lien d'emprise à son tout premier objet d'identification : le sein maternel. Selon Ferrant (2001), dans ce cas, le lien d'emprise et l'identification du moi à la mère sont passionnels ce qui écrasera le moi véritable de l'enfant. Il ajoute que la prédisposition à devenir mélancolique résiderait dans l'échec du travail d'emprise, c'est-à-dire, *si l'objet (la mère) ne se laisse pas saisir ou ne se dérobe pas au moins partiellement pour redevenir l'amante du père*⁴. Il appuie son raisonnement sur le texte *La confusion des langues* de Ferenczi (1932) en faisant référence au débordement pulsionnel lié à l'effraction qu'entraîne un non dérobement partiel de l'objet. Ainsi, il y aurait introjection de la représentation de l'agresseur et ce sur un mode oral-cannibalique au moment du développement du narcissisme primaire. Si la relation d'emprise passionnelle se poursuit, le deuil de cet objet, auquel l'enfant s'est identifié, ne pourra pas se résoudre. En effet, pour qu'un deuil soit possible, il aurait fallu à la base que l'objet possède ce que Ferrant nomme la propriété de « détachabilité » qui permet un détachement progressif face à l'objet perdu. Rappelons que nous ne faisons toujours pas référence ici à un deuil repérable dans le temps mais plutôt au moment de l'investissement de l'objet. Ainsi, cette propriété de « détachabilité » n'aura pu être développée puisque l'enfant aura été maintenu dans un rapport passionnel avec la mère-sein qui ne se sera pas dérobée en partie. L'enfant demeure alors prisonnier de cette « peau maternelle » de laquelle il n'arrive pas à se défaire. Ce point nous semble encore une fois lié avec notre problématique. En effet, il rejoint ce que la littérature scientifique sur le domaine rapporte comme élément déclencheur des homicides-suicides conjugaux, soit l'élément de perte réel ou imaginé de la conjointe, comme si une « détachabilité » ne pouvait être envisagée.

⁴ Souligné par nous

1.4.3 La transmission intergénérationnelle⁵

Pour étudier la dimension familiale qui, tel que nous l'avons mis en lumière, constitue une zone inexplorée dans la littérature sur les homicides-suicides, nous avons opté pour la question de la transmission intergénérationnelle puisque ces drames touchent plus d'une génération au niveau des victimes directes et indirectes. René Kaës est reconnu pour ses travaux sur les dynamiques de transmission dans les groupes et les institutions ainsi que sur la transmission psychique entre les générations. Nous avons choisi de nous référer à sa compréhension du groupe en appliquant celle-ci au groupe et à l'institution que constitue la famille dans le développement d'un individu. Kaës (2007) nous dit que l'institution ou le groupe à proprement parler ne souffre pas. En effet, le groupe au sens institutionnel fait référence à un objet psychique commun. L'attention, selon lui, se situe plutôt face au « Je » et au « nous » qui souffre dans son rapport à l'institution.

Cette souffrance à laquelle il fait référence se définit ainsi :

«la souffrance associée au fait institutionnel lui-même, en raison des contrats, pactes et accords, inconscients ou non, qui nous lient réciproquement dans une relation asymétrique, inégale. (...) Dans ces alliances, où s'exerce nécessairement la violence, un écart variable s'éprouve nécessairement entre d'un côté les contraintes et les exigences de travail psychique requis par l'institution, par exemple les renoncements pulsionnels directs, les sacrifices ou les abandons des intérêts du moi pour participer à l'institution, et d'un autre les bénéfices escomptés en échange. Nous souffrons de ces écarts, mais aussi de ne pas comprendre la cause, l'objet, le sens et le sujet même de la souffrance que nous éprouvons dans l'institution. Ces traits spécifiques de la souffrance institutionnelle correspondent à l'indifférenciation foncière des espaces psychiques.»⁶

Les mécanismes de transmission, tout comme ceux de l'emprise, font inévitablement référence à la question de la perte puisqu'il s'agit, dans une famille, de la transmission psychique entre les générations. L'idée de mort ou de perte y est donc intimement liée. La

⁵ Nous souhaitons préciser une question de vocabulaire autour des termes « intergénérationnel » et « transgénérationnel ». Tel que relevé par Puskas (2002) l'intergénérationnel fait référence à ce qui se passe entre les générations alors que le transgénérationnel se réfère plutôt à ce qui les traverse. Ainsi, comme Puskas (2002) nous concevons l'intergénérationnel comme une manifestation du transgénérationnel. Ainsi, nous croyons que l'étude de ce qui se passe entre les générations nous permet d'approcher d'une compréhension de ce qui les traverse.

⁶ Nicolle, O., Kaes, R. (dir), (2007), p. 46

perte, outre son rapport à l'emprise soulevé précédemment, renvoie dans l'institution au travail de l'originare (Kaës 2007). L'auteur mentionne à ce propos : « J'appelle travail de l'originare une élaboration qui traverse les rapports d'union-rejet à l'objet perdu jusqu'aux remaniements des mythes fondateurs de l'institution. (...) Le travail de l'originare est aussi un travail de représentation de l'origine. »⁷ Selon Kaës (2007) c'est uniquement par ce travail que peuvent s'opérer dans le deuil les mécanismes de transmission. Rappelons au lecteur la mise en lumière d'un questionnement, en lien avec les cas d'homicides-suicides, soulevé dans la section précédente quant à la possibilité d'avoir connu un « objet perdu » lors du moment de l'investissement d'objet (Ferrant 2001). Les notions d'emprise et de transmission paraissent s'articuler de nouveau sur ce point.

Lors d'une perte, disparition ou deuil d'un pilier de l'institution ou de la famille et que le travail de l'origine se produit, il y a remise en question de ce qui sert de garants au groupe. Ces garants font référence à ce qui fonde et tient la famille ensemble par exemple. Il s'agit des lois familiales qui sont souvent implicites, d'alliances conscientes ou inconscientes ou encore de secrets de famille. Lors de la crise provoquée par la perte, le rapport à ces garants, de même qu'aux garants extérieurs ou métasociaux est ébranlé (Kaës 2007).

Toujours selon Kaës (2007) une définition de la transmission pourrait être donnée ainsi :

Ce qui se transmet (de l'espace psychique d'un sujet à l'espace psychique d'un autre sujet et dans l'espace intersubjectif qui se construit de leur lien), ce sont essentiellement des configurations d'objets psychiques, c'est-à-dire des objets munis de leurs liens à ceux qui précèdent chaque sujet. Ce qui se transmet et constitue la préhistoire du sujet, ce n'est pas seulement ce qui soutient et assure, en positif, les continuités narcissiques et objectales, le maintien des liens intersubjectifs, les formes et les processus de conservation et de complexification de la vie : idéaux, mécanismes de défenses névrotiques, identifications, pensées de certitudes. *Un caractère remarquable de ces configurations d'objets de transmission est qu'ils sont marqués par le négatif. Ce qui se transmet, c'est ce qui n'a pas pu être contenu, ce qui ne se retient pas, ce qui ne se souvient pas, ce qui ne trouve pas inscription dans la psyché des parents et vient se déposer ou s'enkyster dans la psyché d'un enfant : la faute, la maladie, le crime, les objets disparus sans trace ni*

⁷ Nicolle, O., Kaes, R. (dir), (2007), p. 46

*mémoire et pour lesquels un travail de deuil n'a pas pu être accompli*⁸. Il en résulte que la problématique de la transmission ne s'organise plus seulement comme celle des signifiants et des désirs préformés et déformés qui nous précèdent, mais comme celle des signifiants gelés, énigmatiques, bruts sur lesquels n'a pas été opéré un travail de symbolisation. »⁹

C'est à ces mécanismes de transmissions, dans leurs dimensions positives et négatives, que nous nous intéresserons. En tenant compte des connaissances sur l'emprise, nous savons qu'une identification massive à l'objet dans un rapport que nous avons décrit comme dirigé par une « emprise folle » entraîne une identification massive au moi du parent (Ferrant, 2001) ce qui inclut les « signifiants gelés » qui deviennent ceux du descendant par ces mécanismes de transmission décrit par Kaës.

L'amputation que subit la famille par la disparition soudaine de plusieurs membres évoque pour nous ce que Kaës (2007) soulevait au niveau de la perte d'un pilier de l'institution que constitue ici la famille. Les travaux de McGoldrick et Gerson (1990) à propos de l'étude des cycles de vie en lien avec la réorganisation de la famille vont dans le même sens que ceux de Kaës (2007) sur ce point. Ils indiquent que des processus de transmission s'opèrent dans les moments clés de l'histoire de ces familles.

Notre conceptualisation des mécanismes de transmission au sein de l'institution familiale s'inscrit dans le cadre d'une compréhension systémique. McGoldrick et Gerson (1990) ont démontré l'importance de comprendre la famille comme un système ayant une économie interne propre. Celle-ci se manifeste par exemple par des alliances, souvent implicites, entre certains membres ou par des renversements de rôle, ou encore, par des modifications dans les rôles fonctionnels des individus, c'est à dire des rôles imposés qui ne tiennent pas compte de l'ordre chronologique des générations. En bref, il se dégage de ces travaux que chaque membre de la famille a une fonction spécifique à jouer pour préserver l'économie du système familial.

Phymaekers (1989) précise que l'institution, comme la famille, est vue comme un système gouverné par des règles rigides et stabilisée dans un état homéostatique, état qu'elle

⁸ Souligné par nous.

⁹ Nicolle, O., Kaes, R. (dir), (2007), p. 58

a tendance à conserver par la neutralisation de toute déviation. Le maintien se fonde sur ce que Pluymaekers décrit comme un renforcement circulaire à partir de deux points : les niveaux mythique et phénoménologique. Le niveau mythique renvoie à la représentation que l'institution se donne d'elle-même. Le niveau phénoménologique est constitué par les relations quotidiennes qui composent la famille. Pour reprendre la question du rôle fonctionnel de chacun dans la dynamique familiale, Pluymaekers (1989) mentionne que le fonctionnement du renforcement circulaire implique le recours à des garants de l'image ou encore à des dépositaires de l'idéologie, à des relations qui viennent confirmer le fonctionnement et à des individus qui ont une demande qui vient se positionner face à l'idéologie familiale et ses valeurs. Sur ce point, rappelons que Ferrant (2001) précisait que lors d'un rapport d'emprise passionnel, l'identification du moi de l'enfant à la mère, sans possibilité de distinction ou d'accès au tiers, vient écraser le véritable moi de l'enfant. Inévitablement, cela affectera le rapport précédemment décrit par Kaës (2007) entre le « Je » porteur de ce qui est transmis par les ascendants et l'institution familiale. Cela soulève pour nous des enjeux de réflexion sur le rôle de chacun des membres de la famille touchée par un homicide-suicide. En effet, il paraît pertinent de s'interroger sur la présence ou l'absence de dépositaires de ces mythes familiaux. De plus, il semble légitime de se questionner sur les caractéristiques positives et négatives décrites par Kaës (2007) qui seront transmises à ce dépositaire et avec quelle intensité elles seront transmises. De cela découlera la présence ou l'absence de la liberté à construire un moi différencié ou contraint à être « écrasé » comme Ferrant (2001) l'a décrit.

Dans le cas d'une impossibilité pour un individu d'être à l'externe du système mais plutôt d'être compris-fusionné dans lui, Onnis¹⁰ nous dit qu'il se trouvera alors face à sa propre crise née du paradoxe où il se trouve. Ainsi, l'individu est placé d'un côté entre l'image de l'institution et la représentation plus ou moins rigide qu'il s'en donne. De l'autre côté il trouve les effets de ses pratiques quotidiennes comme individu qui viennent souligner une dissonance née de la distinction entre le « Je » et l'institution. Dans la mesure donc où l'individu est compris dans le système et non externe à lui, deux avenues s'ouvrent. S'il en a les capacités, il peut adopter une attitude autoréflexive face à la crise et développe un sens

¹⁰ Onnis, L., (1989) L'institution comme système : une perspective autoréférentielle à partir de la crise de l'intervenant. In : Familles, institutions et approche systémique, Les éditions ESF, Paris, pp 40-45

évolutif, c'est-à-dire vers une recherche de nouvelles modalités de fonctionnement ouvertes sur des perspectives de changements. Sinon, l'autoritarisme et le fonctionnement idéologique fusionnel viennent entraver cette possibilité d'ouverture sur le changement; voie interdite puisqu'elle implique la différenciation. Dans ce cas, selon Onnis (In Pluymaekers 1989), cela ouvrira plutôt la voie au maintien de l'homéostasie à travers une déclaration d'impuissance qui peut prendre notamment la forme de la dépression. Notons ici que cette pathologie a maintes fois été rapportée dans la littérature sur les homicides-suicides.

1.4.4 Résumé

L'étude de la littérature sur l'épidémiologie et sur la psychopathologie nous a permis de constater à la fois des ressemblances et des distinctions entre l'homicide conjugal, le suicide et l'homicide-suicide. L'absence de cadre explicatif des distinctions entre ces différents drames et sur l'étiologie de l'homicide-suicide nous a amené à nous intéresser aux questions de l'emprise et de la transmission intergénérationnelle.

Ainsi, en regard des éléments présentés, il semble que ce qui différencie les cas d'homicides et les cas de suicides des cas d'homicide-suicide soit lié à la question entourant l'établissement des liens familiaux.

1.5 Questions de recherche

Certaines questions guideront cette recherche. Premièrement, en prenant appui sur les travaux de Kaës (2007) et de McGoldrick et Gerson (1990), nous avons constaté que chaque membre de la famille a une fonction pour préserver l'économie familiale.

A ce propos, nous interrogerons le rapport d'emprise et les mécanismes de transmissions impliqués dans l'évolution du mode relationnel des membres de la famille. Plus précisément, que se dégage-t-il de l'observation du mode relationnel et des mécanismes de transmission à travers les générations? Pouvons-nous retrouver dans ces familles le développement d'une relation d'emprise appuyé sur des figures parentales qui se laissent saisir tout en acceptant d'être marquées par le manque? En conséquence, observons-nous une

reconnaissance de la différence et de l'altérité dans les dynamiques relationnelles des membres de ces familles?

CHAPITRE II

MÉTHODOLOGIE

Cette section porte sur la méthodologie utilisée pour la cueillette et pour l'analyse des données de cette thèse. Elle est divisée en deux principales sections. La première partie rend compte de la méthodologie utilisée pour la collecte de données réalisée par Monique Séguin et ses collaborateurs (Séguin, Tousignant et al. 1995) et se réfère au rapport de recherche produit par Séguin et al (1995). En effet, notre recherche est faite à partir de l'analyse de données déjà recueillies lors d'une étude pilote sur le deuil par homicide-suicide. Cette étude a été subventionnée par le CQRS. Elle fut menée par Monique Séguin et ses collaborateurs (Lesage, Tousignant, Kiely, Habimana et Labelle) en 1995. Dans une deuxième partie, nous décrivons la procédure d'analyse spécifique à notre thèse et qui découle de nos questions de recherche. Étant donnée la procédure de collecte de données de même que les aspects à la fois sociaux et individuels, cette étude se en réfère à des approches théoriques multiples.

Il paraît pertinent à cette étape de préciser que bien que ces données aient été recueillies il y a quelques années, ce laps de temps écoulé ne nous semble pas être un obstacle concernant nos questions de recherche. En effet, tant la revue de littérature que l'étude des données issues du bureau du coroner suggèrent que le phénomène des homicides-suicides dans le contexte conjugal ne semble pas changer à travers les années. Également, bien que les nouvelles structures familiales engendrées par les changements légaux dans notre société puissent avoir un impact sur l'individu, cette recherche ne porte pas sur ces changements. En fait, la méthode d'analyse des génogrammes dépasse l'étude de la structure factuelle des familles pour investiguer de quelle manière une famille est construite à travers les liens tels que perçus par les membres de cette famille. De ce point de vue, la construction de sens s'appuie sur les propos des protagonistes tout en tenant compte de la structure familiale.

2.1 Participants et procédure de recueil de données¹¹

Particularité de la population à l'étude

Il s'agit d'une série de cas d'homicides-suicides consécutifs s'étant produits dans la grande région de Montréal. Lors de la réalisation de leur étude pilote, Séguin et al. (1995) mettent en relief le contexte intergénérationnel. En effet, compte tenu du drame, certaines générations peuvent avoir été anéanties. Si bien que le nombre de sujets pouvant être recrutés par famille touchée par le drame s'en trouve directement affecté. Toutefois, compte tenu des répercussions sur les survivants des différentes générations, l'étude pilote a mis l'accent sur le processus de deuil et son éventuelle résolution, notamment en regard des différentes générations touchées par l'homicide-suicide. Notre thèse se distingue de l'étude pilote en ne faisant pas du deuil son objet principal mais en étudiant plutôt la dynamique familiale et son fonctionnement antérieur à l'homicide-suicide.

Tenant compte de l'importance que constituent les répercussions de ce drame sur les différentes générations, les auteurs de l'étude pilote ont dans un premier temps pensé recruter un maximum de trois à cinq sujets par famille. La stratégie utilisée alors fut de procéder à un recrutement sur trois générations à l'intérieur de ces familles et à la stratification de ces générations. Ainsi, dans ce contexte, les strates typiques d'un homicide-suicide de type conjugal seraient :

Première strate :

- Parents du sujet ayant commis l'Homicide-suicide (si toujours vivants)

Deuxième strate :

- Conjoint survivant éventuel
- Fratrie

¹¹ Cette étude a reçu l'approbation du comité d'éthique du Centre de Recherche Fernand Seguin de L'Hôpital Louis-H. Lafontaine et de l'Université du Québec en Outaouais.

Troisième strate : • Enfants de plus de cinq ans

Étant donné la nature des drames ayant touché cette population, il est facile de comprendre que le recrutement est très délicat et qu'il demande beaucoup de temps. En effet, il est particulièrement difficile de retracer les sujets. Également, la stratégie liée à la stratification inclut le fait que plusieurs des sujets de la première strate sont déjà âgés ou décédés. Quant à la deuxième strate, peu de conjoints sont disponibles puisque plusieurs sont décédés lors du drame. En revanche, dans cette strate, la fratrie comporte le taux de refus le plus faible. En comparaison, le taux de refus pour les parents s'élève à 55% alors que celui de la fratrie est de 35%. Enfin, la troisième strate, celle des enfants, s'avère fort difficile à rejoindre. Force est de constater que les enfants ont été placés dans plusieurs de ces cas, et ce, avant ou après le drame. De plus, les autres membres de la famille qui ont été rejoints déclarent avoir peu de contacts avec ces enfants et ils disent ne pas être en mesure de les référer à l'équipe de recherche.

Procédure de recueil des données :

La procédure utilisée pour le recueil de données comporte, en première étape, l'établissement du contact avec les personnes endeuillées. La méthode utilisée est, dans un premier temps, de poster une lettre aux sujets sollicités. Cette lettre, signée par le coroner en chef adjoint, à l'époque le Dr Paul Dionne, avise les participants potentiels qu'ils seront contactés quelques semaines plus tard par un des membres de l'équipe de recherche. Ainsi, dans un deuxième temps, un agent de recherche prend contact avec chacune des personnes à laquelle une lettre est envoyée. Ce deuxième contact a pour but de prendre rendez-vous au domicile du sujet afin d'amorcer le processus de recherche.

Ainsi, au départ, 14 familles de la grande région de Montréal, dans lesquelles a eu lieu un homicide-suicide, ont été identifiées à partir des listes du coroner. Au total, il existe une possibilité de rejoindre 49 personnes dont les coordonnées sont disponibles dans les dossiers auxquels le coroner a ouvert l'accès. Les événements s'étaient alors produits entre 1989 et 1993. Sur le nombre total des familles, trois n'ont pu être contactées puisque leurs

coordonnées n'étaient plus valides. La stratégie de recrutement de l'étude pilote a permis de rejoindre 43 personnes de onze familles différentes.

Sur ce nombre total de personnes, entre un à cinq individus par famille a accepté de participer à l'étude pilote. Ainsi, sur les 43 personnes du départ, 17 personnes ont refusé de participer à l'étude et trois personnes ont été exclues. Donc, 23 sujets de 10 familles différentes ont été rencontrés en entrevues. Le taux de refus à l'étude pilote fut ainsi de 46,5%, ce qui d'après Séguin et al. (1995) se situe dans la norme pour une étude sur le deuil traumatique.

En considérant le nombre restreint de ces événements se produisant annuellement, ainsi que la qualité des données recueillies lors de l'étude pilote, nous avons choisi, pour cette thèse, de nous limiter aux homicides-suicides de type conjugal ayant comme élément déclencheur une rupture ou une menace de rupture. Ce choix s'est fait dans un souci d'homogénéité de la population et par désir de rendre compte d'une situation reflétant une année type dans laquelle se sont produits ces drames. La prise en considération de l'élément déclencheur plutôt que le classement typique des homicides-suicides défini par Marzuk et al. (1992) vise également à exclure les homicides-suicides dans un contexte conjugal mais où l'un des deux conjoints aurait souffert de problèmes de santé graves. En effet, ce sous-type défini par Marzuk (1992) risquerait de comporter des cas de pactes de suicide ou de suicide assisté. Toujours dans un souci d'homogénéité, nous avons préféré les exclure. Ces restrictions réduisent le nombre de familles analysées dans cette thèse à un total de six familles. Les membres ayant participé aux entrevues varient de un à cinq par famille pour un total de treize sujets. Ce nombre de participants, bien que réduit, demeure toutefois représentatif des cas d'homicide-suicide répertoriés au Québec (Séguin et al. 1995, Buteau et al. 1993).

Instrument de mesure

Pour les besoins de cette recherche, un instrument a été conçu selon la tradition du Bedford College de Londres (Harris et Brown 1986). Cet instrument est une entrevue semi-dirigée qui permet d'ancrer toutes les étapes du développement individuel et qui tient compte du fait que les participants se répartissent sur trois générations. Au moment du recueil de

données, aucun instrument traditionnel ne permettait d'atteindre cet objectif. La base de cet instrument a pour toile de fond les questionnaires de Tennant et al. (1988) qui investigate les histoires de pertes précoces; l'entrevue de Harris et Brown (1986) sur les caractéristiques parentales et finalement, le questionnaire de privation d'affection parentale utilisé par Tousignant et al. (1993a).

L'instrument permet à la personne endeuillée de décrire le parcours de sa vie, mettant l'emphase sur des thèmes comme les relations d'attachement; les pertes et les séparations qu'elle a vécues avant, pendant et après le décès. Au cours de l'entrevue des points précis sont interrogés. Parmi ceux-ci, citons les suivants : les causes des pertes et des séparations; les conséquences des séparations en terme de manque de soins; les situations d'abus sexuels ou physiques; la négligence émotive; le contrôle excessif ou la sur-protection; le sens que l'endeuillé donne à cette perte; la forme concrète prise par l'adversité; les liens significatifs avec une ou des figures importantes (parentales, amicales ou amoureuses); les succès importants. Cette investigation est faite sur les sphères familiale, conjugale, sociale, professionnelle et ce, en fonction des étapes de vie suivantes : l'enfance, l'adolescence, la vie du jeune adulte, la vie adulte et la retraite.

Ainsi, cet instrument permet d'obtenir de l'information à deux niveaux. Le premier niveau est la perception rapportée spontanément par l'endeuillé. Ensuite, par l'élaboration et le développement, par des exemples concrets et représentatifs des situations évoquées, l'instrument permet d'aller au-delà de la perception première du sujet. En effet, les entretiens identifient les événements contextuels dans lesquels se produisent les événement de vie en favorisant l'élaboration anecdotique. De plus, la description anecdotique donne la possibilité d'apprécier la sévérité des événements.

Ces entrevues ont été menées par une équipe de psychologues engagés comme agents de recherche pour cette étude pilote. Par la suite, une fois l'instrument complété, une vignette clinique a été composée par l'agent de recherche afin de rendre compte de l'entrevue. De plus, afin d'illustrer des schémas familiaux parfois compliqués, un génogramme a également été produit selon les barèmes de McGoldrick et Gerson (1990). Ceux-ci viennent ajouter à la richesse du corpus de données en permettant d'illustrer plus clairement les dynamiques

relationnelles et leur évolution sur trois générations. En effet, McGoldrick et Gerson définissent le génogramme comme une façon de dresser l'arbre généalogique d'une famille. Il contient des informations sur les membres de cette famille et leurs relations pendant au moins trois générations. Les génogrammes fournissent des informations sous une forme graphique de la famille, et permettent d'obtenir une image rapide de modèles familiaux complexes. Ils constituent une riche source d'hypothèses sur la manière dont un problème clinique peut être relié au contexte familial ainsi que sur l'évolution à la fois du problème et de son contexte. Lors de l'analyse de ceux-ci, il devient possible de voir l'évolution du système familial dans une perspective historique. Cela permet d'en isoler les changements prévisibles du cycle de vie et d'en dégager un sens au niveau de l'équilibre fonctionnel ou encore prenant place au sein d'une dysfonction familiale.

2.2 Plan d'analyse de données

Cette recherche se veut exploratoire. Nous faisons le choix de nous positionner dans un paradigme constructiviste ainsi que de nous inscrire dans une approche du spécimen tel que décrit par Pertti Alasuutari (1995). Dans l'approche du spécimen, le matériau étudié constitue une réalité en lui-même. L'attention du chercheur va au-delà du contenu pour analyser le contenant et repérer le système conceptuel des sujets à l'étude.

L'analyse des génogrammes va s'appuyer sur les vignettes cliniques rédigées par l'agent de recherche qui a fait les entrevues avec les familles. Ces analyses de génogrammes sont une nouveauté par rapport à l'étude pilote. Précisons toutefois que, au moment de l'étude pilote, chacune des vignettes avait été révisée en panel afin de s'assurer que tous les éléments des instruments de mesure avaient été couverts en respectant la méthodologie.

En cohérence avec notre paradigme de recherche, la méthode d'analyse des données choisie est la méthode d'analyse des génogrammes proposée par McGoldrick et Gerson (1990). Le choix de cette méthode relève directement de nos questions de recherche. Cette conception de la famille nous semble particulièrement pertinente car elle a pour avantage de dépasser la simple schématisation de la structure familiale biologique. En effet, McGoldrick et Gerson (1990) ont démontré combien la construction et l'analyse des génogrammes permettent une mise en relief d'un réseau complexe et souvent implicite de relations intra-

familiales. Leurs travaux, ont permis de mettre en place des techniques faisant ressortir le sens que ces relations portent et ce en tenant compte des aspects tels les modes relationnels (ex : emprise) et les mécanismes de transmission dans une perspective transgénérationnelle.

Aussi, en plus d'avoir le mérite de s'adapter au type de données composant notre corpus, elle possède également la solidité liée au fait qu'elle repose sur un travail de recherches et de références reconnues au sein de la théorie des systèmes familiaux (Bowen 1978 cité par McGoldrick et Gerson, 1990). Également, cette procédure demeure la référence pour l'étude des génogrammes dans les recherches et travaux cliniques récents (Ollié-Dressayre & Mérigot, 2001; Puskas, 2002; Alfoldi, 2005). Tout en permettant de donner des balises à l'analyse via une grille repère, cette méthode se révèle être également en perpétuelle progression (McGoldrick et Gerson, 1990), ce qui laisse place ici à l'ouverture nécessaire dans le cadre d'une recherche qualitative.

Ainsi, chaque rubrique de la grille d'analyse proposée par McGoldrick et Gerson (1990) vient apporter un éclairage particulier sur la situation de la famille (Alfoldi, 2005). De manière concrète, à l'aide des histoires familiales racontées par les sujets de recherche, il s'agit pour nous de faire ressortir de l'histoire des participants, et de mettre en relief sur le génogramme, des données historiques selon la classification repère de McGoldrick et Gerson (1990). Cette mise en relief est basée sur les principes de l'approche systémique tels que décrit par Pluymaekers (1989).

Le principe de base vise à replacer l'événement dans un champ d'interactions en partant de l'hypothèse que l'événement est, à ce moment-là, la réponse implacable à une situation dont il s'agit de trouver les particularités. Deuxièmement, à partir de cette conception, nous devons tenter de trouver un schéma fonctionnel qui se dégage des actes en eux-mêmes pour extraire la règle du jeu. Ainsi, tous les événements de vie ont été reportés sur les génogrammes pour faire ressortir par exemple les contradictions, les redondances et les effets de simultanéités.

Le troisième principe est la « loi du détour et du recadrage ». Ainsi, nous avons tenté d'éviter de faire l'interprétation de séquences logiques qui auraient été développées à partir d'une grille explicative pré fournie, par exemple en nous référant systématiquement à une

idéologie issue d'une théorie explicative choisie à l'avance. C'est dans un second temps que le fruit de nos analyses pourra être associé à des théories explicatives lors de l'interprétation des résultats. Ainsi, comme le demande cette approche, au moment de l'analyse, plutôt que d'avoir recours à une guide explicative, nous avons procédé par le rapprochement systématique de faits simultanés même s'ils ne semblaient pas avoir d'autres liens apparents.

Un quatrième principe est de privilégier l'effet figure-fond. Concrètement, pour chaque catégorie d'analyse, l'utilisation d'un feuille sur laquelle est dessinée le génogramme et la comparaison de chacune d'elles est la méthode que nous utilisons pour faciliter l'effet figure-fond. Ce principe vise à rechercher à travers l'analyse du matériau donné par les sujets, une compatibilité de dynamiques apparemment contradictoires. Globalement, il faut traiter les faits comme ayant des fonctions que l'on doit retrouver.

En résumé, nous respectons dans notre analyse les différents temps qu'exige une démarche systémique. D'abord il faut établir des rapprochements et des liens en dehors d'une logique pré fournie, mais plutôt à partir de la redondance ou de la simultanéité. Dans un deuxième temps, il faut progresser vers des fonctions plus complexes, des règles ou des lois en utilisant la progression suivante : un fait donné, pris comme un symptôme qui permet de dégager des fonctions; celle-ci, prises elles-mêmes comme de nouveaux faits symptomatiques qui donneront lieu à de nouvelles recherches sur leurs propres fonctions (Pluymaekers, 1989). On progressera ainsi du particulier au plus général.

Dans cette démarche, six catégories principales viennent structurer l'analyse (McGoldrick et Gerson, 1990). Ces catégories sont : la structure familiale, le parcours du cycle de vie, les modèles répétitifs à travers les générations, les événements de vie et le fonctionnement familiale, les modèles relationnels et les triangles et enfin, l'équilibre et le déséquilibre familial. La prochaine portion de cette section portera sur la définition de chacune d'entre-elles.

2.2.1 La structure familiale

L'analyse de la structure familiale porte sur deux sous parties : la notion de composition du foyer et la notion de constellation fraternelle.

La composition du foyer se réfère à la prise en compte des histoires de vie ainsi que de ce qui est tracé sur le génogramme à partir des données brutes, d'illustrer de qui est composée chaque cellule familiale. De cette mise en relief se dégageront différents types de noyau familial. Les plus classiques sont : foyer nucléaire intact; foyer avec parent célibataire, foyer reconstruit; foyer tri-générationnel; foyer incluant des membres de la famille non-nucléaire. De fait, il est important ici de distinguer les données brutes qui seraient par exemple la composition de la famille « génétique » pour tenir compte également de ce qui est rapporté par les protagonistes familiaux. À titre d'exemple, nous pouvons retrouver sur un génogramme brut une famille nucléaire intacte dans laquelle deux enfants vivent avec leurs deux parents. Toutefois, suite au récit de vie, nous sommes amené à prendre en considération que, bien que la famille vive toujours ensemble, force est de constater qu'un couple de voisins, possédant pourtant leur maison, habitent de manière « fonctionnelle » avec cette famille. Ainsi, la mention de famille nucléaire intacte devient inexacte et nous devons réviser notre codification et ajouter sur le génogramme les nouveaux personnages pour dresser l'image d'un foyer incluant des membres de la famille non-nucléaire.

Une fois mise en lumière la composition du foyer, il incombe au chercheur d'en expliquer la constitution. En effet, il ne suffit pas d'en décrire la constitution mais également d'en expliquer la mise en forme. Pour clarifier, restons au niveau du type le plus simple, le foyer nucléaire intact, pour les besoins de l'illustration. Le chercheur doit donc explorer la survenue de facteurs de stress importants ou d'événements significatifs pour expliquer ce qui maintient la famille ensemble. Ce raisonnement s'applique bien sûr également aux autres types de cellules familiales en fonction des particularités soulevées par chacune d'entre-elle. Cela entraîne, dès ce niveau, une analyse dépassant la simple description factuelle.

La deuxième notion, soit celle de la constellation fraternelle, amène une étude plus approfondie de chaque cellule familiale. Le regard du chercheur se pose ici sur la fratrie de chacune des générations. Encore une fois, le génogramme illustre les données brutes et l'analyse devra intégrer données brutes et données cliniques issues des histoires de vie.

Nous explorons en premier lieu le rang au niveau des naissances. Du discours familial sera mis en relief le rôle donné à chacun des protagonistes au delà de sa position dans

l'ordre des naissances. Ainsi, par exemple, un aîné temporel est distingué d'un aîné fonctionnel. La distribution des rôles, en fonction de l'ordre chronologique ou de manière indépendante à elle, sera une base pour analyser dans un deuxième temps sur quelle(s) autre(s) règle(s) que l'ordre générationnel peuvent reposer l'attribution des rôles et des attentes. Cela dans le but de faire ressortir la dynamique fonctionnelle propre à chacune des familles.

D'autres aspects sont pris en considération dans l'analyse de la fratrie. Notamment, nous portons notre regard sur le rapport entre les sexes dans la fratrie (exploration de l'apprentissage à la relation avec le même et/ou l'autre sexe); la distance en âge entre les enfants d'une même famille (mise en relief de plusieurs générations au sein d'une même famille, de dyade fonctionnelle « gémellaire »); une configuration familiale inhabituelle permettant de faire émerger des thèmes pouvant avoir une valeur économique propre à la famille étudiée.

Enfin, la présence d'autres facteurs influençant la fratrie est prise en compte. Par exemple, le moment de la naissance de chaque enfant dans l'histoire familiale, les caractéristiques personnelles à chaque enfant, le programme familial conçu pour l'enfant, les attitudes parentales et les préjugés sur la différence des sexes, la position de l'enfant dans la fratrie en relation avec la position de ses parents dans leur propre fratrie, etc.

2.2.2 Le parcours du cycle de vie

La théorie des systèmes familiaux (Bowen, 1978 cité par McGoldrick et Gerson, 1990) montre qu'une famille progresse au rythme d'étapes importantes. Celles-ci constituent des changements provoquant l'occasion d'une réorganisation. Cette rubrique de notre grille d'analyse vise à décrire le mouvement à l'intérieur des familles à l'étude à ces moments clés. McGoldrick et Gerson (1990) soulignent l'aspect pénible de ces réorganisations pour les familles dans lesquelles se rigidifient les patterns lors des transitions des cycles de vie. Subséquemment, il paraît primordial de tenir compte des écarts face aux cycles de vie.

2.2.3 Les modèles répétitifs à travers les générations

L'analyse de cette catégorie se fonde sur l'étude de trois sous-catégories : le modèle de fonctionnement, les modèles de relations et les modèles de répétitions structurelles.

Dans l'analyse du modèle de fonctionnement, le travail du chercheur repose sur l'examen du mode de résolution de problèmes dans une perspective transgénérationnelle. La présence de trois générations permet de prendre en considération les styles de résolution indirecte, c'est-à-dire qui ne se retrouvent pas identiques d'une génération à l'autre. Dans ces cas, ils paraissent sauter une génération. L'analyse plus approfondie nous renseigne plutôt sur la tentative d'adaptation transgénérationnelle.

La deuxième sous-section, celle des modèles de relations, met l'accent sur l'investigation de la répétition, à travers les générations, de modèles relationnels particuliers. À titre d'exemple seront analysées des caractéristiques telles que la distance relationnelle, la proximité, la fusion, les relations conflictuelles, etc.

Troisièmement, la recherche des modèles de répétitions structurelles découle directement des connaissances acquises par la théorie des systèmes familiaux. McGoldrick et Gerson (1990) spécifient que les modèles familiaux se renforcent lorsqu'il y a une répétition de structure d'une génération à l'autre. Subséquemment, nous examinerons les répétitions structurelles. Celles-ci, combinées aux histoires de vie nous informeront notamment sur les modes identificatoires. En association avec l'analyse du mode relationnel intra-familial, cela permet d'accéder à la fois aux aspects intra-individuel, familial et social.

2.2.4 Les événements de la vie et le fonctionnement familial

Brièvement, cette rubrique consiste à relier les cycles de vie mis en relief dans la deuxième rubrique (parcours du cycle de vie) avec l'observation de changements dans le fonctionnement familial. L'analyse aura les points d'ancrage qui suivent : L'étude des coïncidences des événements de vie; l'importance des changements, des transitions et traumatismes dans la vie; les réactions aux anniversaires.

Sans avoir la prétention de repérer des mouvements de causes à effets, l'étude des coïncidences des événements de la vie consiste à relier des événements entre-eux pour accéder à une compréhension du contexte général de la vie au sein de la famille étudiée. Cette mise en relief permettra d'apprécier l'influence de ces interactions sur le développement de ses membres, de l'économie familiale et de leur dynamique relationnelle dans une perspective transgénérationnelle. En effet, la grille proposée par McGoldrick et Gerson permet la mise en lien de faits et de répétitions qui autrement risqueraient de passer inaperçus.

Le deuxième point, soit l'importance des changements, des transitions et traumatismes dans la vie, se réfère à l'étude de l'impact des changements majeurs dans la vie des protagonistes. Nous faisons référence autant à des changements dits « heureux » comme un mariage qu'à des transitions ayant potentiellement une charge traumatique comme un viol, l'inceste, un décès, une séparation, etc.

Enfin, la sous-section portant sur les réactions aux anniversaires se réfère à l'analyse des réactions marquées à des moments chargés affectivement. Pour illustrer, un cas frappant pourrait être lié à une réaction apparemment dissociée de l'événement. Par exemple, nous devrions tenir compte de l'histoire trans-générationnelle pour dégager une compréhension de décompensations dépressives au moment d'anniversaires heureux en apparence.

2.2.5 Les modèles relationnels et les triangles

Les relations dyadiques décrites par les participants seront tracées sur les génogrammes. Par la suite nous procéderons à l'analyse de chacune des dyades, de leur mode d'interactions entre-elles et de l'établissement de chaque dyade au niveau des trois générations illustrées. Dans cette analyse, nous utiliserons comme grille repère, celle mise en relief par McGoldrick et Gerson (1990) afin de mettre à jour des patterns identifiés comme significatifs au sein de la théorie des systèmes familiaux (Bowen, 1978 cité par McGoldrick et Gerson, 1990). Les points soumis à notre attention pour l'analyse sont liés aux types de triangles les suivants : les triangles, les triangles parents-enfants, les triangles courant du couple, les triangles dans les familles remariées ou divorcées, les triangles multigénérationnels et enfin, les relations en dehors de la famille.

Bowen (1978 cité par McGoldrick et Gerson, 1990) décrit les triangles ainsi : « un ensemble de trois relations dans lesquelles chaque dyade dépend et influence les deux autres : la collusion des deux, en relation avec la troisième est la caractéristique qui définit un triangle »¹². Dans l'armature conceptuelle de Bowen, un développement sain dans une famille a pour conséquence l'accès à un espace tiers, à ce qu'il nomme la différenciation. Cette position permet par la suite que chacun puisse dans un deuxième temps fonctionner indépendamment de chaque relation et non pas tomber dans un mode relationnel automatique et rigide conditionné en fonction de la relation de cette personne à une autre personne. Ainsi, la différenciation signifie pour Bowen qu'il devient possible de s'unir sur des bases individuelles plutôt que sur la base d'une relation que cette personne a avec une autre personne.

Les triangles parents-enfants font références à une collusion entre un parent et un enfant; celle-ci ayant pour conséquence que le deuxième parent est évacué ou rapproché dans le triangle, en fonction notamment du rapport dans la collusion parent-enfant. La relation de couple s'en trouve, par le fait même, également affectée en conséquence.

Le triangle courant du couple se base sur la mise en lumière d'une relation de couple modulée en fonction d'une autre dyade. Celle-ci peut être constituée avec une troisième personne provenant de divers horizons. Elle peut être autant un enfant qu'un autre membre de la famille ou belle-famille. Cela peut être un triangle adultère autant qu'un triangle avec un « objet » comme la dépendance aux substances.

Les triangles dans les familles remariées ou divorcées font référence à l'analyse du mode relationnel dans le contexte familial de familles reconstituées. Il est observé notamment les relations entre parents, enfants biologiques des parents et l'ensemble de la fratrie; relations avec la belle-mère en fonction du sexe de l'enfant; relation entre parents et beaux-parents, etc.

Les triangles multigénérationnels portent sur l'étude des relations qui impliquent des membres de différentes générations. Bowen (1978 cité par McGoldrick et Gerson, 1990)

¹²

Bowen, 1978 cité par McGoldrick et Gerson, 1990 p. 123

souligne qu'il est fréquent d'observer une association entre un grand-parent et son petit-enfant contre un parent. L'accès à l'aspect trans-générationnel que procure le génogramme devient particulièrement aidant ici pour mettre à jour un triangle tissé avant même la naissance du petit-enfant et dans lequel il doit s'insérer.

Enfin, l'analyse de relations en dehors de la famille se réfère à l'attention portée au mode relationnel qu'entretient la famille avec des gens qui ne sont pas issus du même milieu familial. McGolrick et Gerson (1990) soulignent l'importance de tenir compte de ce point dans l'analyse d'une économie familiale. En effet, ils précisent que : « Plus une famille vit des relations intenses, plus elle peut se fermer aux relations extra-familiales »¹³. Le génogramme permet ici de voir si la famille est constituée ou non de relations intenses et d'en apprécier leur lien avec le monde extérieur.

2.2.6 L'équilibre et déséquilibre familial

Ce point de la grille repère permet une seconde analyse faite à partir de l'intégration des catégories antérieures. Plus précisément, le travail du chercheur vise à tenir compte des analyses précédentes afin d'extraire un fonctionnement général permettant de dégager une compréhension de l'économie de chaque famille étudiée.

2.3 La validité interne et la validité externe

Notre positionnement méthodologique se situe dans une approche du spécimen tel que décrit par Alasuutari (1995). Ainsi, des menaces à la validité interne seraient en lien avec un manque de réflexivité du chercheur de même qu'avec les choix réalisés dans la production des analyses. Pour contourner ces risques, nous avons choisi dans un premier temps de rester près de la littérature au niveau de la méthodologie proposée par McGoldrick et Gerson (1990). De même, pour éviter de rester dans des prénotions du chercheur principal, nous avons basé nos concepts sur les définitions généralement admises dans la littérature. Dans un deuxième temps, un processus de triangulation a été opéré, tant au niveau de la collecte de données par le recours à différents agents de recherche, ainsi que lors de l'analyse des données. En effet, l'auteur principal a procédé à une confrontation de ses points de vue en

¹³ McGolrick et Gerson (1990) p. 138

soumettant le fruit de ses analyses à Madame Marie Hazan psychologue, psychanalyste et professeure au département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal ainsi que, Madame Monique Séguin psychologue, professeure à l'Université du Québec en Outaouais et chercheure au Groupe McGill d'Études sur le Suicide du Centre de recherche de l'Institut Douglas.

En ce qui a trait à la validité externe, tel que soulevé par Paillé et Mucchielli (2003), le raisonnement prévalent au niveau de l'analyse qualitative ne se situe pas au sein d'une optique visant une parfaite reproduction par un chercheur externe des catégories mises en reliefs. En effet, le travail d'analyse dans un contexte comme le nôtre vise plutôt « l'articulation d'une conceptualisation où se rencontre un analyste-en-action, des référents théoriques et existentiels, et un matériau empirique »¹⁴. Ces auteurs relèvent, à juste titre, que ces trois aspects peuvent difficilement aboutir à un même résultat d'un chercheur à l'autre puisque leur jonction dépend tant de l'expérience que de la subjectivité propre à chaque chercheur. Toutefois, dans un souci de validité externe, rappelons que nous avons basé nos analyses sur un échantillon qui représente une série consécutive d'homicides-suicides conjugaux au Québec pour une année type.

¹⁴

Paillé et Mucchielli (2003) p. 173

CHAPITRE III

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

Cette partie rend compte des histoires de vie rédigées par les agents de recherche à la suite des entrevues auprès des membres des familles à l'étude.

Dans un souci éthique, nous choisissons de ne présenter qu'un résumé des histoires de vie. Inévitablement, cette position a pour conséquence d'entraîner certaines limites quant à l'information disponible pour le lecteur. En effet, étant donné le nombre limité de cas d'homicides-suicides dans le contexte québécois, donner trop de détails risquerait de compromettre l'anonymat des sujets de recherche. En effet, tant la médiatisation de ces drames qu'une petite densité de population comme on le retrouve au Québec risquent de faciliter l'identification des participants, et ce, malgré nos efforts pour changer des éléments factuels de leur histoire tels les noms et les lieux. Aussi, selon le type de méthodologie utilisé pour l'analyse, changer des éléments factuels pour protéger l'anonymat aurait pour effet de laisser croire à des incohérences dans nos analyses. Ainsi, il nous paraît de notre responsabilité de devoir protéger l'anonymat des familles qui ont généreusement acceptés de participer à cette recherche tel qu'entendu dans le consentement éthique signé par les participants à l'étude.

3.1 Famille 03

Ralph est le seul membre de cette famille qui a accepté de participer à cette recherche. L'homicide-suicide a été fait par le père de Ralph qui a tué son épouse avec une arme à feu. Pour faciliter la compréhension de l'histoire de cette famille, le lecteur peut se référer au génogramme de la famille 03 à la page 101.

3.1.1 Histoire de Ralph

3.1.1.1 Résumé du drame présenté par Ralph :

Ralph est un homme de 34 ans. Il a vécu la perte tragique de ses parents qui venaient de se séparer. Son père, après avoir soupé au restaurant avec son épouse, emmena celle-ci en voiture pour une promenade. Il sortit une carabine de chasse, tua son épouse et se tua par la suite avec la même arme. Ralph dit que son père était déprimé et qu'il n'acceptait pas du tout la séparation. Il dit également que la famille n'a jamais soupçonné qu'un tel drame puisse se produire. Cependant, il dira également que, peu de temps avant le drame, un de ses frères est allé chez son père et il lui aurait enlevé une ou deux de ses carabines de chasse. Après le drame, Ralph apprend que son père pouvait être violent et que, à plusieurs reprises, la police est intervenue pour calmer son père lors de bagarres. Ralph n'en sait pas davantage et il dit qu'il ne veut pas en savoir plus.

3.1.1.2 Résumé de l'histoire de vie de Ralph

Ralph a vécu avec ses deux parents jusqu'à l'âge de 28 ans. Il décrit un milieu familial peu communicatif et peu démonstratif. Par exemple, les parents sont décrits comme plutôt neutres. Ils ne félicitaient pas leur enfant et ne leur faisaient pas particulièrement de reproches non plus.

Dans l'ordre des naissances, Ralph est l'aîné d'une famille de cinq enfants. Ralph dit n'avoir jamais manqué de rien dans sa vie, mais avoir eu de l'attention de ses parents de manière indirecte. Par exemple, il recevait de l'attention lorsqu'il était malade. Il décrit ses

parents comme des gens stricts particulièrement avec lui, et ce, jusqu'à ses 16 ans. D'un côté, Ralph fait part d'une perception de règles claires et strictes. Toutefois, il mentionne également à différentes reprises que ses parents n'étaient pas trop sévères et qu'il pouvait donc faire ce qu'il voulait sans que ses parents disent rien et sans qu'ils sachent où il se trouvait. Cependant, Ralph maintient sa position affirmant que ses parents étaient plus stricts avec lui. Il mentionne une préférence marquée envers son plus jeune frère. Cette préférence des parents, selon Ralph, était reconnue et acceptée de tous.

À partir de l'âge de 13 ans, Ralph est devenu pratiquement autonome. Il s'est mis à travailler et devait payer une pension à ses parents. Il décrit toujours un bon climat dans sa famille à cette époque. Il décrit ce climat en disant : « on ne se parlait pas plutôt que de créer de la chicane ». En revanche, à cette époque (12 ans) Ralph mentionne avoir reçu une fois un coup de bâton dans le dos de la part de son père. Il n'arrive pas à se rappeler pourquoi alors, en entrevue, il en déduit qu'il avait dû faire un très mauvais coup. C'est le seul événement de ce genre qu'il rapporte.

Au niveau de la perception de ses parents, Ralph en parle peu de manière émotive. Il décrit son milieu familial ainsi : « On s'aimait, mais on se le disait pas » ou encore « familial, mais pas démonstratif ». Ralph parle très peu de sa mère. Quant à son père, il dira qu'il avait des contacts avec lui jusqu'au drame. Ils allaient à la chasse et à la pêche. Il le décrit de façon générale comme quelqu'un de ferme et de plutôt menteur. Après la séparation de ses parents, Ralph mentionne que son père s'est mis à dénigrer sa mère.

Sur la sphère amoureuse, Ralph a commencé à fréquenter les filles à l'âge de 16 ans. Lorsqu'il parle de ses relations affectives, Ralph présente d'abord un aspect de neutralité. Par exemple, il mentionne une rupture avec sa première conjointe qui lui semble sans conséquence ni pour lui ni pour elle. Avec sa deuxième conjointe, qui est toujours celle qu'il fréquente au moment des entrevues de recherche, il présente leur décision de vivre ensemble en disant que cela était plus pratique et plus économique. Il décrit avoir vécu une période orageuse avec sa conjointe. La relation est décrite comme plus harmonieuse après l'homicide-suicide de ses parents. Toutefois, lorsqu'il parle de sa conjointe, il en parle avec neutralité. Il n'en dit rien de positif et rien de négatif. Il décrit leur vie ainsi : « On a une vie

familiale... une vie à trois ». Toutefois, il se dit assez proche de sa femme avec qui il mentionne qu'il peut échanger des confidences.

La fille de Ralph est présentée comme le centre de l'attention du couple. Selon Ralph, tant lui que sa conjointe souhaitent donner à leur fille le maximum : « On se donne beaucoup... tout ce qu'elle (sa femme) ou moi on a pas eu, on lui donne... on l'encourage... donne de l'affection. On veut toujours savoir où elle est... il arrive tellement de choses. »

Sur la sphère sociale, Ralph parle de deux amis. Un homme qu'il connaît depuis 24 ans et qu'il décrit comme son frère. Cet homme est son principal confident. Un autre ami significatif pour Ralph et rapporté. Cette relation d'amitié s'est commencée il y a 13 ans. Cette relation a apporté à Ralph une nouvelle philosophie de vie axée sur la relaxation. Enfin, Ralph parle de son employeur. Cet homme qu'il connaît depuis quatre ans est présenté comme une figure paternelle. Ralph mentionne que le fils de son patron est décédé et qu'ainsi, son patron l'aurait pris sous son aile, car il lui aurait rappelé ce fils. Il décrit cette relation comme lui ayant apporté la possibilité d'être moins conservateur et de devenir un moteur de changement au travail plutôt que de tenter d'éviter les situations nouvelles. La seule relation négative dont parle Ralph est avec un de ses frères. Le conflit persiste depuis 14 ans. Il présente ce frère comme un menteur.

Au niveau professionnel, Ralph a rapporté avoir perdu la motivation dans ses études. Il aurait désiré étudier en coiffure. Toutefois, devant les préjugés qu'il entendait à l'époque sur la place des hommes dans ce domaine, il a commencé à perdre de la motivation. Il a définitivement mis de côté ce choix de carrière lorsqu'un professeur lui a signifié de laisser sa place à d'autres s'il n'était pas prêt à s'y investir. Sinon, Ralph travaille pour une chaîne alimentaire depuis l'âge de 16 ans.

Ralph fait part de deux éléments d'adversités qui lui paraissent significatives. Premièrement, il parle de l'homicide-suicide. Plusieurs conflits en lien avec la succession ont éclaté entre les frères et sœur. Aussi, des secrets ont été révélés. Il serait notamment question de la violence de son père qui aurait été impliqué dans des bagarres motivant l'intervention de la police. Une histoire d'avances sexuelles du père sur une belle-sœur serait également remontée à la surface. Toutefois, Ralph mentionne ne pas avoir voulu chercher à vérifier la

véracité de ces événements. Il dit qu'il avait de la rancœur pour son père après le drame et qu'il ne souhaitait pas empirer ces sentiments. Il conclut : « C'est un peu une chance qu'il soit mort, car autrement, je lui en voudrais encore. Maintenant, on passe à autre chose. On pardonne, mais on n'oublie pas. »

Le deuxième élément d'adversité est en lien avec la maison paternelle qui est présentée comme un lieu de rassemblement pour les oncles et tantes de Ralph. Depuis le drame, il dit que chacun reste chez eux.

3.2 Famille 04

Quatre membres de cette famille ont accepté de nous rencontrer. Manon, la première participante, est de la première génération. Manon a eu cinq enfants : Antoine, Yves, David, Jonathan et Aaron. Antoine s'est suicidé après avoir tué Richard, le nouveau conjoint de son ex-amie de cœur Micheline. Il a utilisé une arme à feu pour commettre son geste. Il est à noter que Richard était également l'ex-conjoint de Manon, la mère d'Antoine. Yves et David ont également accepté de nous rencontrer. Enfin, France, la fille d'Antoine est la quatrième personne qui nous a rencontré. Pour faciliter la compréhension de l'histoire de la famille, le lecteur est invité à se référer au génogramme de cette famille à la page 113.

3.2.1 Histoire de Manon

3.2.1.1 Résumé du drame présenté par Manon :

Manon a perdu son fils Antoine qui s'est suicidé après avoir tué Richard. Richard fut d'abord le conjoint de Manon quelques années auparavant. Avant le drame, Antoine vivait une relation amoureuse avec sa conjointe Micheline. Lorsqu'ils se sont quittés, Richard est devenu le nouvel amant de Micheline. En fait, Manon raconte qu'Antoine a tué Richard après avoir appris que Micheline l'avait trompé avec lui. Antoine s'est rendu chez Richard avec un fusil. Il a tué Richard qui est décédé sur le coup. Il avait également l'intention de tuer Micheline. Toutefois, celle-ci a réussi à s'enfuir. Après le meurtre de Richard, Antoine s'est rendu sur un terrain près du drame et il a retourné l'arme contre lui. Manon mentionne ne pas avoir été surprise par la tournure de ces événements. En effet, elle dit l'avoir vu lorsqu'elle s'est tirée aux cartes. Également, elle fait part d'antécédents de comportements suicidaires et de consommation de drogue chez son fils. Manon mentionne percevoir le geste de son fils comme un geste cruel, car il a abandonné ses fils et privé Manon de contacts avec Richard.

3.2.1.2 Résumé de l'histoire de vie de Manon :

Manon est la quatrième d'une famille de treize enfants. Quelques-uns de ces enfants son décédés, donc celui mort-né un an avant Manon. Un frère de Manon est également décédé par suicide à l'âge de 42 ans. Ce décès est rapporté par Manon comme un

soulagement associé à une perception que son frère devait être enfin heureux. En tout, Manon a donc eu huit frères et quatre sœurs.

Manon a été élevée par ses parents naturels dans un environnement rempli de conflits et de violences. Elle rapporte que tous les enfants étaient victimes de mauvais traitements physiques et psychologiques, et ce, de l'enfance jusqu'à l'âge adulte. Ces violences sont associées particulièrement à la mère de Manon. Par exemple, elle dit avoir été battue à la limite de la perte de conscience avec une cuillère parce que Manon avait oublié de mettre les cuillères sur la table pour le repas. Des insultes sont aussi rapportées de façon régulière (chienne, charogne, etc.). Manon dit qu'elle n'aimait pas sa mère et qu'elle en avait peur. Pour cette raison, elle dit qu'elle lui parlait le moins possible pour éviter de se faire battre. Le père de son côté est présenté comme un homme qui était la plupart du temps absent et qui ne se préoccupait pas de l'éducation des enfants. Malgré cela, Manon dit s'être sentie aimée par lui. Manon parle des absences de son père et leur donne pour conséquence d'avoir entraîné une augmentation de la colère de la mère qui se manifestait ensuite par de la violence sur les enfants.

À l'âge de sept ans, Manon a été placée dans un couvent. Cette période concorde avec le départ de son père pour la guerre. Manon rapporte ces années comme les plus belles de sa vie. Elle y reste pendant trois années au cours desquelles elle dit avoir reçu beaucoup d'attentions de la part des religieuses. Celles-ci lui ont appris des tâches ménagères et l'encourageaient beaucoup. Cependant, à dix ans, Manon est retournée vivre chez ses parents. Elle doit alors commencer à travailler et gagner de l'argent pour tout remettre à sa mère. À la maison, Manon et ses sœurs doivent alors s'occuper de l'entretien de la maison et de l'éducation des enfants plus jeunes. Son père était alors plus absent qu'avant. Elle mentionne donc la conséquence d'une plus grande violence de la part de sa mère. En comparaison avant son départ au couvent, elle évalue à deux fois plus élevée la fréquence des occasions où elle était battue. À l'âge de treize ans, la mère de Manon l'attrape par le cou et tente de l'étrangler. Suite à cet événement, Manon part vivre chez son parrain pendant un mois.

Manon se souvient de beaucoup de conflits et de violences entre ses parents. Sa mère était agressive verbalement envers son père qui avait tendance à parier. Celui-ci en retour

battait souvent sa femme. Son père quitte définitivement le foyer familial lorsque Manon a treize ans.

Sur la sphère amoureuse, Manon épouse Gérard alors qu'elle devient enceinte de lui à dix-sept ans. Elle le connaît depuis qu'elle a treize ans. Elle dit ne pas l'avoir épousé par amour, mais pour avoir un père pour son enfant. Toutefois, à peine deux mois après la naissance de sa fille première-née, celle-ci décède des suites d'une maladie. Manon dit avoir trouvé difficile la perte de sa fille étant donné le peu de soutien de son mari. Manon a ensuite quatre garçons avec Gérard soit dans l'ordre des naissances : Antoine, Yves, David, Jonathan et Aaron. Manon s'est cependant fait avorter un an avant la naissance de Jonathan, car elle trouvait cette nouvelle grossesse trop proche de la grossesse de David. L'union de Manon et de Gérard a duré pendant dix ans; dix années au cours desquelles Manon dit avoir été battue régulièrement, soit au moins une fois par semaine. Elle décrit son mari comme un homme jaloux, possessif et peu affectueux. Elle mentionne également qu'elle ne l'aurait pas épousé si elle avait su qu'elle aurait perdu sa fille. Pendant leur vie conjugale, Manon était celle qui faisait vivre financièrement la famille, car son mari ne travaillait que très occasionnellement. Il quittait souvent la maison et dépensait l'argent qu'il avait. Gérard avait également des aventures sexuelles. Toutefois, Manon dit que cela ne l'affectait pas, car elle était indifférente à lui. Pendant ces dix années, le couple s'est séparé à quelques reprises. Toutefois, Gérard revenait à la maison, sans argent, et Manon acceptait de le reprendre. De plus, lors de leur vie commune, Manon s'était éloignée de sa famille qui n'aimait pas Gérard. Elle raconte d'ailleurs que ses frères se mettaient parfois ensemble pour battre Gérard à quelques occasions pour qu'il cesse d'être violent avec Manon. Malgré l'éloignement, Manon recevait parfois de l'aide financière de sa mère. Au bout de dix ans, Manon décide de quitter définitivement Gérard. Elle en parle comme le plus beau jour de sa vie.

Toutefois, au moment de la séparation, elle doit placer ses enfants, car elle n'est pas en mesure de les faire vivre. Au bout de quatre ans, Manon a pu récupérer tous ses enfants. Au cours de ces quatre années, Manon a rencontré *José*¹⁵ qu'elle décrit comme l'amour de sa vie.

¹⁵ Note : le choix du nom de José (conjoint de Manon) et doit être distingué de Josée (ex-conjointe d'Antoine). En effet, dans la réalité le nom des véritables personnes sont du même type (masculin et féminin). Cela est pris en considération lors de nos analyses.

De cette union est né Aaron, son cinquième fils. José n'a jamais voulu reconnaître son fils. Manon dit ne pas avoir été affectée par cela, car José était trop jeune, selon ses propos, pour prendre une telle responsabilité. Au bout de quatre ans de vie commune, José s'est mis à consommer et à être infidèle. Un an plus tard, Manon décide de le quitter. Elle dit avoir alors fait une dépression et ne jamais vraiment s'être remise de cette rupture.

Plusieurs années plus tard, elle rencontre Richard qui est de sept ans son cadet. Manon dit ne jamais avoir été vraiment amoureuse de lui, mais être restée avec lui, car il était bon pour elle, l'amenait faire des sorties et lui donnait des cadeaux. Deux années plus tard, elle a décidé de rompre, car il s'était mis à boire et qu'elle l'avait surprise avec une prostituée à la maison. Manon mentionne que Richard faisait tout pour reprendre une vie commune avec elle. Elle dit l'avoir trouvé accaparant. Elle précise toutefois que s'il n'avait pas tant bu, il aurait été un homme idéal pour elle. Cependant, elle rapporte tout de même un événement ayant motivé l'intervention de la police. En effet, à une occasion où Richard avait bu et qu'il refusait de laisser Manon sortir de la maison, celle-ci avait pris un couteau et avait donné quelques coups dans le ventre de Richard. Manon raconte avoir ensuite quitté les lieux laissant Richard par terre croyant qu'il blaguait et qu'elle ne l'avait pas atteint, car il portait un veston de chasse. C'est par la suite qu'elle a appris par les policiers qu'elle lui avait perforé les intestins. Enfin, Manon mentionne, que, dans l'homicide-suicide, ce qui l'attriste le plus est la perte de Richard, plus que celle d'Antoine dira-t-elle.

Au niveau de sa relation avec ses enfants, Manon a dû reprendre ses enfants progressivement. Elle a commencé par Antoine et Yves. David a été le dernier. Manon dit avoir toujours été inquiète du destin de ses enfants lorsqu'ils étaient placés, sauf pour Jonathan puisque celui-ci était chez la mère de Manon. Après la rupture avec José, Manon mentionne qu'elle avait très peu de temps pour s'occuper de ses enfants qui devaient alors se débrouiller seuls. Elle mentionne que la discipline et le respect étaient deux choses très importantes pour elle. Notamment, ses enfants devaient la vouvoyer. Elle mentionne avoir eu surtout de la difficulté avec Yves qu'elle décrit comme moins obéissant. Manon pense avoir traité ses enfants tous de la même façon. Les problèmes avec eux se seraient présentés à l'adolescence. Elle dit avoir appris plus tard qu'ils avaient alors des problèmes de drogue. Comme elle était peu présente à la maison, ils avaient le loisir d'y faire à peu près ce qu'ils

voulaient. Toutefois, ils devaient respecter les lois de Manon lorsqu'elle était présente. Elle mentionne que ses enfants pouvaient avoir peur de ce qu'elle était capable de faire. Elle mentionne une occasion où elle aurait humilié Antoine en allant le chercher dans un bar devant tous ses amis. À d'autres occasions, elle l'aurait battu à coup de poing. Manon raconte un autre incident qu'elle présente comme une fugue d'Antoine et Yves alors qu'ils avaient 14-15 ans. Les deux garçons ont fait « du pouce » et sont rentrés pour souper puisque c'était une des règles de Manon. À leur retour, Manon les a obligés à se mettre nus et elle les « a fessés à grands coups de poing ».

À l'âge de 16 ans, Antoine est parti vivre en appartement et Manon décide de l'aider à emménager ailleurs. Elle dit par la suite qu'il se serait fait arrêter à différentes occasions, dont à 21 ans pour un vol de banque. Antoine se marie lorsqu'il a 27 ans avec une femme que nous appellerons Josée. Manon rapporte s'être souvent mêlée de leur vie conjugale, parfois pour s'occuper de son fils et parfois pour ramener Josée lors de disputes.

Cependant, lors d'une hospitalisation d'Antoine, un jour Josée en a profité pour se sauver. Elle a laissé leurs enfants, France et Nathalie, derrière elle. À compter de ce jour, Manon en a pris la garde. Manon avait dit à Antoine qu'elle lui donnerait la garde de ses filles le jour où il serait plus stable. Ainsi, Manon a redonné la garde à Antoine deux ans et demi plus tard. Manon dit avoir fait cela, car elle avait alors reçu un diagnostic de cancer. Elle dit avoir donné la garde à contrecœur pour des raisons de santé. Manon raconte qu'elle croyait que ses petites filles étaient malheureuses et que leur père ne prenait pas bien soin d'elles. À ce sujet, elle blâme Micheline, la nouvelle conjointe d'Antoine, d'avoir incité Antoine à recommencer à boire.

Dans le même ordre d'idée, Manon rapporte un autre événement auquel elle dit avoir eu de la difficulté à s'adapter. En fait, Manon avait obtenu la garde de Stéphan, le fils de Josée issu d'un précédent mariage. Cela s'était fait dans le contexte où Antoine et Josée travaillaient beaucoup. Manon l'a ainsi pris en charge lorsque Stéphan avait un an. Elle l'a gardé avec elle pendant quatre années. Lorsqu'il est retourné vivre avec Josée et Antoine, Manon dit avoir eu l'impression qu'on lui enlevait son enfant.

Au moment des entrevues, Manon demeure seule. Elle dit s'inquiéter beaucoup de ses petites-filles qui sont retournées vivre chez Josée. Manon passe beaucoup de temps auprès de sa mère et de son fils Jonathan qui est dépressif et atteint d'une maladie physique importante. En fait, Jonathan a fait une tentative de suicide après le décès d'Antoine.

3.2.2 Histoire de David

3.2.2.1 Résumé du drame présenté par David

David, le frère d'Antoine, raconte que celui-ci était déprimé et désespéré car il était en maison de transition en attendant un jugement pour une accusation de tentative de meurtre et qu'il ne voulait pas faire du temps en prison. Il mentionne percevoir son frère comme un homme alcoolique et violent avec des tendances suicidaire. Il fait part ne pas avoir été surpris par l'homicide-suicide. Ce jour-là, Antoine a pris une arme à feu et s'est rendu dans la maison de son ex-conjointe et du nouveau conjoint de celle-ci. L'ex-conjointe a réussi à s'enfuir mais le nouveau conjoint a été tué de deux balles. Antoine a pris la fuite par la suite. Peu après il s'est suicidé par arme à feu.

3.2.2.2 Résumé de l'histoire de vie de David

David a été rencontré chez lui. En entrevue, il parle rapidement et va fumer beaucoup. Il n'hésite pas à parler de ses expériences de vies, même celles litigieuses. Cependant, il ne manifeste aucune tristesse par rapport aux éléments plus difficile de sa vie ou par rapport aux pertes vécues. Il manifeste par moment des difficulté à se souvenir d'événements ce qui rend l'obtention de dates précises difficile.

David mentionne qu'il a vécu avec ses deux parents de la naissance jusqu'à l'âge de six ans. Le climat entre ses parents est décrit comme orageux. Par exemple, il se souvient de conflits amenant ses parents à se lancer des objets. Il ne se souvient pas beaucoup de son père qui est la plupart du temps absent. Lorsqu'il veut voir son père, David mentionne qu'il doit aller le chercher dans les bars où il consomme. Avec sa mère, David parle d'un climat difficile. Il dit avoir l'impression qu'elle ne s'intéressait pas à eux et qu'elle ne démontrait aucune affection. David dit avoir eu l'impression d'être une corvée ou un poids pour elle. Il

la décrit comme une femme très exigeante qui criait souvent après les enfants en les appelant « chien sale » ou « enfant de chienne ». À l'adolescence, elle aurait souvent tenus des propos comme : « Qu'est-ce que t'attends pour t'en aller et pour travailler ». Selon lui, Manon, sa mère, voulait qu'ils se tiennent tranquille à ne pas bouger et ne pas se salir. Quant au père, Gérard, il n'était pas au courant des agissements de Manon. David mentionne que pour Manon, tout était prétexte pour punir et battre les enfants. Il donne en exemple se salir, rire à table, amener des amis à la maison. Les coups pouvaient laisser des ecchymoses pour plusieurs jours. Il raconte aussi un incident où, lorsqu'il avait 11 ans, sa mère, sous l'effet de médicaments, les a poursuivis avec une hache.

De l'âge de six à dix ans, David a connu plusieurs familles d'accueil. La plus longue a été pour une durée d'un an et demi. Dans le premier foyer, David a été victime de sévices physiques. Ainsi, il a été changé de foyer. Il se souvient d'un en particulier dans lequel il se sentait bien. Il décrit des gens bons pour lui, une mère nourricière qui s'intéressait à lui et un père présent. Les règles étaient claires et les punitions cohérentes et non excessives (ex : aller dans la chambre réfléchir, privé de sorties). David mentionne qu'il était heureux dans ce foyer et qu'il aurait resté là longtemps si sa mère ne l'avait pas repris. Il dit à ce sujet : « Pour une fois que j'ai une place que j'aime, ma mère vient me chercher, commence à me battre etc... pas chanceux ». Une fois qu'il a quitté cette famille, David n'a jamais revu les parents de ce foyer. Il en dit : « Après, j'étais révolté, je voulais plus y retourner... Je voulais rien savoir des autres ».

À l'âge de dix ans, sa mère le reprend avec elle. C'est à partir de cet âge que ses souvenirs sont plus précis. David mentionne que sa mère n'était pas très chaleureuse mais qu'elle l'était plus avec Antoine et Jonathan. Ils avaient souvent des privilèges que David et Yves n'avaient pas. Il rapporte également que sa mère était venue récupérer Antoine et Jonathan en premier. David croit que lui et Yves étaient tous deux les boucs-émissaires. Les sévices physiques commis par la Manon sont rapportés comme plus intenses entre 11 et 14 ans. Toutefois, dès 11 ans, David quitte régulièrement le foyer familial. Il va notamment dans une « école de réforme » à cause de son comportement délinquant (drogue, bagarre). Il fréquente aussi de nombreux foyers pour délinquants. À partir de 14 ans, il alterne entre les foyers et chez la mère de Manon. De façon générale, des foyers qu'il a connus, à l'exception

de celui où lequel il était lorsque sa mère est revenue le chercher, David dit ne pas s'être senti désiré. Les parents sont décrits comme froids et peu affectueux. Lorsqu'il est chez sa grand-mère, David mentionne avoir peu de contact avec elle. Sans qu'il sache pourquoi, il se souvient que celle-ci mentait à l'occasion aux policiers afin d'éviter qu'il retourne dans des foyers pour délinquants. Ainsi, elle pouvait dire qu'il avait passé la nuit chez elle alors que ce n'était pas le cas.

Au niveau amoureux, David a vécu beaucoup de relations basées sur la sexualité entre 11 et 18 ans. À 18 ans, il rencontre une jeune fille de 17 ans qui tombe enceinte de lui. Ils décident alors de vivre ensemble. Le climat s'est vite détérioré entre eux. La naissance de l'enfant est rapportée comme un élément ayant empiré la situation et causé une distance dans le couple. D'après David, sa conjointe voulait toujours le changer. Il la décrit comme une femme intolérante et très exigeante, une « malade du ménage ». Il dira d'ailleurs : « Elle me fait penser à ma mère ». Leur vie sexuelle est rapportée comme inexistante. David s'est mis à la tromper et à devenir violent envers elle. En lien avec sa mère et sa première conjointe, David décrit une image plutôt négative de la femme. En revanche, il présente ses deux filles issues de ce couple comme sa raison d'être. Pendant leur cinq années de vie commune, David partait régulièrement plusieurs mois sans donner de nouvelles. Il décidait toujours de revenir auprès de ses enfants pour ne pas qu'elles connaissent ce qu'il a connu lui. Cependant, il a finalement décidé de quitter définitivement sa conjointe après que celle-ci ait porté plainte à la police. Selon sa perception, il n'aurait rien fait pour mériter cela mais aurait tout de même plaidé coupable en signe de bonne foi. Combiné à cela, il raconte un événement dans lequel il est entré dans la salle de bain alors que ses filles étaient nues. Il dit avoir voulu leur dire bonjour après une période d'absence de quelques mois. Sa conjointe lui aurait reproché son manque de considération devant l'intimité de leurs filles préadolescentes. David mentionne avoir choisi de quitter le foyer familial pour ne pas que ses filles gardent l'image d'un homme violent. Il a cessé tout contact avec elles pendant six ans. Il a par la suite eu des fréquentations mais aucune relation sérieuse. Durant cette période, David s'est lancé complètement dans la drogue, l'alcool et il a commis plusieurs vols par effraction. Six ans plus tard, il a souhaité reprendre contact avec ses filles. Il décrit un retour progressif amenant éventuellement sa plus jeune fille à vouloir venir vivre avec lui. Elle y est restée pendant

deux jours puis est repartie chez sa mère. David explique qu'il a des règles et une discipline à suivre chez lui.

Au niveau relationnel, David parle d'une seule relation significative avec un ami, Claude, qu'il connaît depuis 25 ans. Il en parle comme d'un frère sur qui il peut compter. Cet homme l'aurait aidé à se trouver des emplois et à prendre conscience de son problème de consommation. David dit ne jamais avoir vécu de conflits majeurs dans sa vie avec personne. Il explique cela en disant qu'il garde toujours une distance affective avec les gens. Ainsi, lorsqu'il parle d'amis qu'il a connus pendant de longues périodes et qu'il a perdus dans des circonstances tragiques (ex : une amitié de 25 ans avec un homme tué par balle lors d'une descente policière), David ne manifeste aucune émotion et précise que ces décès n'ont rien changé à sa vie. Il dit, par exemple : « Cela ne m'a fait ni chaud ni froid et cela n'a rien changé dans ma vie ». Plusieurs pertes dramatiques (surdose, meurtre, suicide) sont arrivées dans la vie de David et il parle de chacune d'elle avec le même détachement.

Au niveau scolaire et professionnel, David a connu plusieurs moments d'arrêts de ses études ou de son travail, notamment à cause de comportements antisociaux. Il a passé une grande partie de sa vie adulte sur l'assurance sociale ou sur le chômage. L'emploi qu'il a gardé pendant le plus longtemps a été pendant une période de huit mois au cours de laquelle il travaillait dans une usine. Il a été mis à pied au moment de la fermeture de l'usine. David a toutefois connu des périodes lors desquelles il pouvait gagner jusqu'à 300 000\$ par année dans des activités illicites. Toutefois, il dépensait tout dès que l'argent était gagné. Ainsi, aujourd'hui David vit avec de faibles revenus. Malgré des tentatives de cesser sa consommation de cocaïne, David continue d'avoir des rechutes au moment des entrevues.

3.2.3 Histoire de France

3.2.3.1 Résumé du drame présenté par France

France, une des filles d'Antoine, raconte avoir appris rapidement que son père avait tué l'ami de son ex-copine et qu'il s'était tiré une balle dans la tête par la suite. À ce moment, France était chez sa mère avec sa sœur puisque son père était en maison de transition en attente d'un procès. France raconte qu'on lui a montré où son père s'était tué. Elle est allée

examiner les lieux car c'était à proximité de la résidence de sa grand-mère paternelle Manon. Elle se souvient d'avoir vu du sang et des morceaux de cerveau. Elle dit ne pas avoir fait de cauchemars et ne pas avoir été affecté par cela. Elle raconte l'événement avec détachement.

3.2.3.2 Résumé de l'histoire de vie de France

Il est à noter que lors de l'entrevue avec France, sa mère Josée, ainsi que sa sœur Nathalie, étaient présentes. Une fois que France s'est retrouvée seule avec l'agente de recherche, elle a perdu la timidité dont elle faisait preuve devant sa mère et sa sœur pour parler sans réserve de son histoire. France ne mentionne toutefois que très peu de souvenirs de son père. Ainsi, l'histoire de vie comporte des ajouts que Josée, sa mère, fait en entretien. Pour faciliter la compréhension, les propos qui appartiennent à la mère seront mis en italique.

France n'a exprimé que peu d'émotion au sujet de la perte de son père. Elle a toutefois mentionné sa tristesse notamment à travers une question à l'agente de recherche : « N'est-ce pas que c'est normal d'être triste lorsqu'on perd un parent? » Elle a ajouté que parfois elle se sent triste et que de plus en plus, il lui arrive de ne plus penser du tout à son père. Elle mentionne penser que son père est maintenant bien où il est.

France mentionne avoir vécu des réprimandes physiques de la part des gens qui ont pris soin d'elle. Lorsque les punitions de sa grand-mère sont abordées, France dit : « elle le faisait parce qu'elle nous aimait ». Malgré les événements difficiles et les sévices que France a vécu de la part de son père, elle décrit celui-ci comme « un bon père » et un « papa gâteau ».

France a été élevé en présence de ses deux parents de la naissance jusqu'à quatre ans. Elle dit n'avoir aucun souvenir de cette période. Lorsqu'elle avait quatre ans, sa mère a quitté le foyer familial. France et sa sœur Nathalie sont restées avec leur père Antoine et leur grand-mère Manon. À cette époque France se souvient que son père lui disait régulièrement qu'il l'aimait et qu'il s'occupait d'elle. En revanche, lorsqu'il se faisait une copine, il ne s'occupait plus d'elle ni de sa sœur. *Josée mentionne à ce sujet qu'une fois Antoine voulait passer du temps avec sa copine. Ainsi, il a laissé ses filles à l'extérieur de la maison, l'hiver, au point où Antoine a accepté de les faire entrer lorsqu'elles eurent des engelures aux pieds.*

Également, Josée dit avoir appris, lorsqu'elle a repris la garde de ses filles, que celles-ci avaient l'habitude de demander des médicaments chaque soir pour dormir car leur père leur en donnait tout le temps. De son côté France se souvient que son père achetait souvent des bonbons qu'il gardait pour lui. À propos de la discipline de son père, elle dit qu'elle le trouvait sévère. Elle rapporte des souvenirs, entre six et huit ans, dans lesquels son père exigeait que ses filles fassent le ménage de la chambre, le soir, les lumières fermées. Elle se souvient également d'un moment où son père a tué son chien à coup de bouteille de bière sur la tête car il avait uriné sur le plancher. Elle parle également de coups reçus par son père. Elle a également été témoin des coups que son père donnait à ses conjointes.

À propos de sa grand-mère, France dit qu'elle s'occupait bien d'elle et de sa sœur et qu'elle ne les laissait jamais seules. Elle mentionne également que Manon avait tendance à les gronder souvent. Elle parle également de coups qui « faisaient mal ». Elle explique cela disant : « Elle chicanait parce qu'elle nous aimait ». Cependant, France précise qu'elle la trouvait parfois méchante et sévère et qu'elle en avait peur. Selon elle, Manon préfère sa sœur Nathalie. Elle dit que sa grand-mère lui achetait souvent de belles robes alors qu'elle ne faisait rien pour elle.

Au sujet de sa mère, France raconte qu'elle s'occupe bien d'elle. Elle dit qu'elle fait plus d'activités avec sa mère. Elle mentionne que sa mère a tendance à crier souvent après elle mais qu'elle la félicite aussi lorsqu'elle fait quelque chose de bien. Il arrive également que Josée donne des « tapes qui font mal » et qu'elle envoie France dans sa chambre pour la punir. Elle ne sent toutefois pas de préférence entre sa sœur et elle de la part de sa mère. France dit être très attachée à sa mère. Devant l'éventualité de la perdre, France dit : « je me tuerais ».

Au niveau scolaire, France performe très bien à l'école, elle est une des meilleures de sa classe. Du côté des pertes, mis à part celle liée au décès de son père, France mentionne le départ de son demi-frère Stéphan qui a vécu quelques années avec elle chez sa grand-mère Manon. Elle dit avoir beaucoup pleuré lors de son départ. Elle ne l'a plus revu par la suite. Lorsqu'il est demandé à France ce qui l'a aidé à passer à travers les moments difficiles de sa vie, elle répond que c'est sa mère.

3.2.4 Histoire de Yves

3.2.4.1 Résumé du drame présenté par Yves

Yves décrit son frère Antoine comme un homme violent qui buvait et se droguait régulièrement. Un mois avant le drame, Antoine avait fait une tentative de meurtre sur son ex-copine et son ami de cœur. Il fut placé en maison de transition en attendant son procès. Il disait à son entourage qu'il ne retournerait jamais en prison. Yves dit qu'il ne s'attendait pas à ce qu'un tel drame ne se produise. En revanche, il dit : « Il avait le potentiel pour le faire ». Yves mentionne que le décès de son frère Antoine le laisse indifférent. Il précise : « C'était pas plus facile de le voir vivre que de le voir mort ». Aujourd'hui, après le drame, Yves dit que sa famille est une famille « à l'envers ». Malgré des tentatives de rapprochement, notamment avec sa mère, il dit avoir réalisé après le drame que cela ne donnait rien et que sa famille est trop impliquée dans des réseaux illicites. Il dit aujourd'hui ne plus vouloir investir sa famille.

3.2.4.2 Résumé de l'histoire de vie de Yves

Il est à noter que Yves a accepté de participer à la recherche par le biais de son frère David qui lui en a parlé au préalable. Au moment de la première entrevue, Yves précise à l'agente de recherche qu'il a demandé à sa femme de partir à l'extérieur de la maison pour que l'entrevue ne soit pas dérangée. L'agente de recherche remarque, lors de l'entrevue, que sa conjointe appelle à deux reprises et qu'Yves semble de plus en plus nerveux et pressé de la retrouver. Devant ce constat, il lui est proposé de poursuivre l'entrevue par téléphone, ce que Yves accepte. À travers tout le processus, il s'est montré très coopératif.

Yves a vécu avec ses parents jusqu'à l'âge de sept ans. Suite à la séparation de ses parents, Yves est placé dans une famille d'accueil. Il est alors séparé également de ses frères. Il estime, entre l'âge de sept et dix-huit ans, avoir vécu dans une quinzaine de foyers différents. La durée des placements variait entre quelques mois jusqu'à deux ans. La famille où il est resté le plus longtemps, soit entre 9 et 11 ans, est présentée comme la plus significative. C'est le seul foyer où Yves n'a pas fugué. La mère d'accueil est présentée comme une femme qui « avait un bon visage » et qui prenait soin des enfants. Elle était

affectueuse et maternelle. Cette dame avait déjà quatre filles qu'elle traitait sur le même pied d'égalité que Yves. Il dit toutefois que cette femme était surprotectrice. Par exemple, elle refusait qu'il joue à l'extérieur de la cours par crainte qu'il arrive quelque chose. Yves mentionne que cette femme a voulu l'adopter, ce qu'il a refusé car il disait avoir déjà une mère. Yves dit qu'il a décidé de quitter ce foyer car il se percevait trop turbulent et une source de soucis excessif pour cette femme qui commençait à faire une dépression. Il raconte avoir commencé à l'époque à faire des activités illicites. Yves se souvient que la dame avait décidé de ne pas appeler la police pour lui laisser une chance. Le père de la famille est présenté comme un homme autoritaire et impatient. Il pouvait se fâcher autant avec ses filles qu'avec Yves. Il dit que même s'il était impatient, c'était un homme « correct ». Toutefois, Yves mentionne que c'était plutôt la mère qui s'occupait des enfants. Une fois qu'il a quitté la famille, Yves a tout de même gardé contact avec la mère et les filles jusqu'au décès de la dame quand Yves avait 18 ans. Il associe son décès au fait qu'elle se préoccupait trop des enfants desquels elle prenait soin.

À l'âge de douze ans, la mère de Yves, Manon a repris la garde de ce dernier. Il est resté un an auprès d'elle. Par la suite, il a vécu soit en famille d'accueil ou en centre pour délinquants. Il explique qu'il consommait alors beaucoup d'alcool et de drogue. Il lui arrivait souvent de fuguer et de partir de la maison pour quelques mois. Il se souvient avoir souvent dormi à l'extérieur.

Yves décrit sa mère comme une femme malade et dépressive qui ne lui portait pas d'attention. Il dit qu'il avait toujours l'impression de la déranger. Par exemple, lorsqu'il avait de bonnes notes et qu'il montrait son bulletin à sa mère, elle lui répondait : « Achale-moi pas avec ça ». Il mentionne également, jusqu'à l'âge de 12 ans, avoir voulu retourner vivre chez sa mère. Pour cette raison, il fuguait des foyers d'accueil. Lorsque sa mère le voyait, elle lui disait : « Qu'est-ce que tu fais icitte maudite face? ». Yves mentionne que pourtant, à l'époque, elle avait déjà repris Antoine. Lorsqu'il vivait avec Manon, Yves décrit la discipline de façon ambiguë. Il ne savait pas comment se comporter car il était souvent puni sans comprendre s'il y avait une raison. Selon lui, Manon était très sévère et exigeante. Il dit par exemple, avoir reçu des coups de bâton sur les mains. Cette violence a augmenté à partir

de l'adolescence. À cette époque, Manon pouvait battre Yves à coup de talons hauts sur la tête et ce, jusqu'à l'âge où il est devenu assez fort physiquement pour l'arrêter.

Yves fait part également de violence verbale de la part de sa mère. Il perçoit une différence dans l'affection que sa mère portait pour son fils Jonathan qu'elle « minouchait ». Il se souvient également d'un moment où Manon a fait une tentative de suicide. Yves avait alors décidé d'en prendre soin et de lui apporter tout ce qu'elle demandait. Il dit ensuite : « Je n'ai rien eu en retour ».

À propos de son père, Yves décrit un homme affectueux avec lui mais orgueilleux. Il tenait à ce que ses enfants soient bien vêtus. Il parle également de son père comme un homme qui protégeait les enfants de leur mère. Par exemple, lorsqu'il revenait et qu'il voyait les bâtons avec lesquels Manon battait les enfants, il les cassait tous. Cependant, Yves dit que son père Gérard n'était pas souvent présent. Parfois, lorsqu'il fugait, Yves mentionne qu'il se réfugiait chez son père quelques mois. Toutefois, lorsque ses parents étaient ensemble, Yves se souvient qu'il y avait beaucoup de violence verbale et physique.

Yves dit ne pas avoir de rancune envers ses parents. À propos de sa mère il explique : « Peux-tu en vouloir à quelqu'un de malade psychiatrique? C'est plate, elle m'a brimé et m'a hypothéqué » Du côté de son père il dit : « Il ne raconte que des mensonges, il est vantard. Je ne lui en veux pas... Il était même réconfortant au cours de mon enfance. Il ne m'a jamais dénigré ». Tel que mentionné, depuis le drame, Yves ne voit plus sa famille.

Au niveau des relations amoureuses, Yves a fréquenté plusieurs femmes. Il dit que cela était facile pour lui de rencontrer des femmes. Il pouvait d'ailleurs souvent entretenir des relations avec plusieurs femmes en même temps. À l'âge de 20 ans, il rencontre Christine, la première avec qui il cohabite pour une durée de deux ans. Il dit qu'il était très attaché à elle. Il a décidé de vivre avec elle car c'était plus économique et pratique. Il mentionne avoir aussi souhaité construire un noyau familial. Pendant cette relation, Yves a appris qu'il avait une maladie chronique. Après avoir appris cela, il a fait une dépression et a commencé à tromper Christine. Cette dernière a alors mis fin à leur relation. Yves dit avoir trouvé plate que cela affecte autant Christine. À cette époque, les femmes étaient très importantes pour lui, Yves mentionne qu'il ne pouvait rester seule. Il a donc continué à voir plusieurs femmes en même

temps jusqu'à l'âge de 27 ans. À cette époque il dit avoir réalisé que ses relations se terminaient souvent mal. Il raconte être alors devenu méfiant.

Une année plus tard, Yves rencontre Dorothée. Il n'était pas intéressé par elle mais il a finalement accepté de la fréquenter. Il explique en disant qu'elle s'est montrée patiente. Ils ont décidé de se marier car ils ont les mêmes buts et qu'ils s'entendent bien. Yves dit toutefois ne jamais avoir dit à Dorothée qu'il l'aime. Depuis qu'il est avec elle, Yves n'a jamais été infidèle, et n'a jamais consommé. Il dit s'être beaucoup ouvert et s'être complètement donné à sa famille. À propos de son attachement à sa conjointe, il dit : « On fait son possible avec nos limites et nos faiblesses ».

Yves et Dorothée ont trois enfants. Il dit que tout est centré sur eux. Pour Yves la famille est centrale. Il exprime sa perception de sa famille ainsi : « On est comme blindé ensemble » « On est toujours ensemble ». Toutes leurs activités sont des activités familiales. Yves dit qu'il est rarement seul avec sa femme. À son avis, cela ne pose aucun problème car cette situation est conforme autant à son désir qu'à celui de Dorothée. En fait, Yves se décrit comme un homme froid et pas très émotif.

Au sujet de ses enfants, Yves a une fille de 9 ans, une fille de 8 ans et un garçon de 13 mois. Il se décrit comme un père peu démonstratif qui laisse toutefois ses enfants venir à lui, par exemple, lui monter sur les genoux. Il ne leur dit pas qu'il les aime et ne cherche pas à les prendre dans ses bras. En revanche, il fait des activités avec eux (ex : construire des cabanes). Les punitions qu'il administre sont de demander à ses enfants de se mettre à genou dans leur chambre. Parfois, il les tape sur les mains lorsqu'ils font quelque chose de dangereux.

Au niveau professionnel, Yves a vécu une période d'instabilité lorsqu'il consommait. À l'âge de 30 ans, il a été choisi pour un poste d'auxiliaire familial. Yves est le premier homme à avoir obtenu ce poste. Cependant, avant cette période, Yves a vécu plusieurs éléments d'adversité. Il raconte un moment où des hommes étaient venus pour tuer son frère David, celui-ci s'en serait sauvé car Yves était présent dans son appartement. Il raconte également avoir reçu eu trois ans de probation car il a fait un vol avec son frère Antoine. Enfin, depuis son dernier sevrage, à l'âge de 28 ou 29 ans, Yves est demeuré sobre et stable.

3.3 Famille 05

Robert et Régina les seuls frères et sœurs toujours vivant dans leur famille. Ils ont tous deux acceptés de nous rencontrer. Leur frère, Roland s'est suicidé après avoir tué Carole, la femme avec qui il était en couple depuis quelques mois. Carole avait décidé de le quitter. L'homicide-suicide s'est fait par arme à feu. Pour faciliter la compréhension de l'histoire familiale, le lecteur est invité à se référer au génogramme de cette famille à la page 127.

3.3.1 Histoire de Robert

3.3.1.1 Résumé du drame présenté par Robert

Robert a perdu Roland, son frère aîné qui s'est suicidé après avoir tué Carole, sa copine. Roland était en couple avec cette femme depuis six mois. Ils devaient emménager ensemble sous peu. Toutefois, la conjointe de Roland a décidé de mettre fin à la relation. Suite à la rupture, Roland a pris une arme pour tuer son ex-conjointe et se suicider par la suite. Robert explique le geste de son frère comme un geste de folie qui traduit pour lui une non acceptation de la rupture. Il décrit Roland comme un grand séducteur qui pouvait avoir toutes les femmes qu'il voulait. Il précise qu'habituellement, c'était Roland qui mettait fin aux relations amoureuses, ce qui n'est pas le cas pour la relation qui s'est soldée par l'homicide-suicide.

3.1.1.2 Résumé de l'histoire de vie de Robert

Au moment des entrevues, Robert est un homme dans le début de la quarantaine. Il vient d'une famille de quatre enfants. Il a connu la perte de deux frères, Roland dans les circonstances que l'on connaît, et Jocelyn décédé subitement quelques années plus tôt alors qu'il n'avait pas encore 40 ans. Robert était près de Roland car c'était le seul frère qui lui restait. Il le trouvait enjoué, farceur et un peu bohème. Il ajoute qu'il était aussi insouciant, immature et qu'il n'avait pas de respect pour les femmes. Roland vivait des relations irrégulières depuis sa séparation 18 ans avant le drame. Robert décrit toujours le même comportement chez son frère. Au début, pour séduire une femme il se montrait affectueux et gentil. Cependant, lorsque la relation se poursuivait, il se désintéressait, devenait

irrespectueux et dénigrant. Aujourd'hui Robert dit se sentir coupable du geste de son frère. Il mentionne avoir régulièrement envie d'aller voir les filles de Carole pour s'excuser auprès d'elles.

Robert a vécu avec ses parents toute son enfance. Il mentionne avoir une meilleure relation avec son père par rapport à sa mère. Il décrit sa mère comme une femme qui n'était pas très affectueuse, ni douce et qu'elle était distante et peu communicative. Il mentionne également que sa mère ne faisait pas attention à elle ni à son apparence au point où il en avait honte. Elle était cependant toujours là. Lorsque Robert avait besoin d'affection et qu'il voulait se rapprocher de sa mère, celle-ci lui disait : « laisse-moi tranquille » ; « ôte-toi de là » ou « fais pas le niaiseux ». Elle pouvait aussi dire : « si j'avais su je ne vous aurais jamais eus ». À la maison, c'est sa mère qui s'occupe de la discipline. Les règles sont décrites comme claires. Lorsque les enfants n'obéissaient pas, elle les punissait en leur donnant des coups de « strappe » ou des coups de talons hauts sur la tête. Ce type de corrections pouvaient survenir à raison de deux à trois fois par semaine jusqu'à ce que Robert atteigne l'âge de 16 ans. À ce moment, il a mis fin à ce type de geste en arrêtant sa mère physiquement. À partir de ce moment, elle a continué uniquement la violence psychologique par des remarques dénigrantes.

À propos de son père, Robert dit qu'il pouvait communiquer avec lui. Cependant, il fait mention que son père était souvent absent et que c'était la mère qui s'occupait de la maison et des enfants. Ainsi, le père n'était pas présent lorsque la mère corrigeait les enfants. Robert se rappelle de discussions avec son père qui lui donnait des conseils par rapport à la fréquentation de filles. Même si Robert décrit son père comme un homme plus doux que sa mère, il dit qu'il était très exigeant. Par exemple, lorsqu'il montrait à Robert une nouvelle tâche, il devait le faire parfaitement immédiatement. Sinon, il recevait une tape derrière la tête et son père lui disait : « T'es ben niaiseux ». Cependant, lorsqu'il faisait bien le travail, son père le félicitait.

Robert décrit le climat familial comme un milieu où il y avait beaucoup de conflit et de violence verbales. Par exemple, les parents se dénigraient mutuellement tous les jours.

Souvent, les enfants étaient mêlés à ces conflits. Robert décrit aussi un climat de compétition entre les enfants. Il se place dans un rôle de médiateur car il avait une attitude plus neutre.

Quant à ses frères et sa sœur, Robert mentionne de manière générale que lui et ses frères étaient mieux traités que leur sœur. Cette attitude de favoritisme était commune à son père et à sa mère. Les frères de Robert étaient également plus agressifs envers leur sœur.

Robert a perdu son père à l'âge de 21 ans. À ce moment, il est resté avec sa mère pour prendre soin d'elle. Il avait promis à son père de le faire. Il y est resté jusqu'à l'âge de 26 ans. Le décès de son père est dépeint comme un événement difficile à surmonter, un événement que Robert n'a jamais accepté et qui l'a plongé dans une dépression amenant une longue période d'idéations suicidaires. Il a également commencé à consommer de l'alcool et à être impliqué dans des bagarres de bar. Sa mère est décédée lorsqu'il avait 35 ou 36 ans. À 37 ans, il a perdu son frère Jocelyn décédé d'un malaise cardiaque. Quelques jours avant ce décès, sa belle-sœur l'avait appelé pour demander à Robert d'amener Jocelyn à l'hôpital. Son décès a donc été un choc puisqu'il était inattendu.

Robert a eu peu de relations amoureuses. Il rencontre sa première conjointe à l'âge de 24 ans. Il quitte sa mère pour se marier avec elle à l'âge de 26 ans. Il décrit le début de leur relation en parlant de passion. Toutefois, il dit qu'ils ont décidé ensemble d'être très indépendant. Chacun avait ses activités respectives et ils passaient peu de temps ensemble. Le travail était une dimension qui, pour eux, devait prendre plus de place que la vie de couple. Ainsi, une distance affective s'est établie entre eux. Les relations sexuelles étaient peu nombreuses et Robert avait l'impression de devoir les quémander. Robert décrit sa femme comme quelqu'un de peu communicative et indépendante. De son côté, il se percevait aussi comme indépendant et mentionne être distant sous l'effet de l'alcool. Il consommait régulièrement à l'époque. Il croit que cette consommation faisait l'affaire de sa conjointe, qui ne s'en est jamais plainte, puisque cela conservait une distance entre eux, notamment sur le plan sexuel.

Un peu après l'homicide-suicide, Robert a rencontré une jeune fille avec qui il travaille. Cette jeune femme a 15 ans de plus que lui. Il commence à s'attacher de plus en plus à cette femme. Il décide d'en parler à sa conjointe pour lui proposer une séparation. Il

dit que celle-ci ne s'est pas objectée et qu'ils se sont séparés d'un commun accord « en bon copains ». D'ailleurs quelques mois plus tard, elle même avait un nouveau conjoint. Quelques jours après la rupture, Robert a emménagé avec sa nouvelle copine. D'après lui, leur relation va très bien. Ils ont beaucoup de points communs et échangent beaucoup. Il considère cette relation comme « une deuxième chance » et pour la première fois de sa vie, il songe à avoir des enfants.

Au niveau des relations positives, Robert parle d'un collègue qui l'a soutenu au moment du drame et d'un patron qui l'a aidé à se désintoxiquer. Il parle aussi de son frère Roland. Il mentionne qu'il se sentait privilégié d'avoir une relation proche avec lui. Cela aurait toutefois régulièrement entraîné des conflits avec sa famille car Robert défendait souvent Roland. Robert ne mentionne pas de relations ou d'événements conflictuels. Il explique cela en disant qu'il n'y a pas vraiment de personnes significatives dans sa vie.

3.3.2 Histoire de Régina

3.3.2.1 Résumé du drame présenté par Régina

Régina croit que son frère Roland était schizophrène. Elle le décrit comme un homme qui attachait une importance excessive à son image. Elle ne s'entendait pas bien avec ce frère qu'elle ne voyait environ qu'une fois par année. Elle ne peut donc décrire précisément le drame. Bien qu'elle ne connaissait pas la femme qui a été tuée, elle sait qu'elle et son frère devaient emménager sous peu avec celle-ci. Le geste de Roland l'a surpris. Elle dit : « Ce n'était pas lui... c'était un pacifique ». Régina n'a jamais compris ce geste et soupçonne autre chose qu'un homicide-suicide puisque 15000\$ de biens auraient disparus. Elle rapporte toutefois que ce drame a eu pour conséquence positive de la rapprocher de son frère Robert.

3.3.2.2 Résumé de l'histoire de vie de Régina

Régina vit dans une maison qui lui appartient. Bien qu'elle fait part d'un revenu considérable, la maison est dans un état qui traduit un mauvais entretien (ameublement usé, saleté, besoin de rénovation). Au cours de l'entrevue, nous apprenons que Régina a

longtemps été la seule source de revenu de la famille car son conjoint vivait un problème de jeu. Toutefois, depuis les 6 ou 7 dernières années, ce problème serait moins présent.

Physiquement, Régina est une femme corpulente qui ne semble pas porter beaucoup d'attention à son apparence. Par exemple, elle reçoit l'agente de recherche décoiffée et en survêtement de sport. L'agente de recherche qui a également rencontré son frère Robert ne peut s'empêcher de noter la différence avec celui-ci qui est plutôt bien vêtu et qui vit dans une maison très bien rangée. L'agente de recherche rapporte également le discours de Régina comme étant précis et directe avec un franc parlé et une tendance à se dénigrer.

Régina a vécu avec ses parents jusqu'à ce qu'elle rencontre son mari à l'âge de 21 ans. Elle décrit l'attitude de ses parents envers elle comme étant « terrible ». Elle dit n'avoir eu aucune marque d'affection d'aucun parent. Elle parle de remarque dénigrantes : « criss de folle », « niaiseuse », etc. Elle parle de sévices corporels de la part de ses deux parents sans raison apparente. Elle se souvient avoir presque perdu conscience suite aux coups donnés par sa mère. Elle se souvient également d'avoir été « garrochée sur les murs ». Elle ne se souvient toutefois pas avoir eu de marques visibles.

Régina s'explique le comportement de sa mère en disant qu'elle n'a jamais accepté sa condition de femme, pas plus que d'avoir une fille. Sa mère ne lui a jamais dit qu'elle ne l'aimait pas, mais Régina rapporte un souvenir lors duquel elle avait offert une boîte de chocolat à sa mère pour la St-Valentin, celle-ci lui aurait dit : « criss de folle » et aurait jeté la boîte. À une autre occasion, Régina a reçu une poupée en cadeau. Elle se souvient que sa mère lui a enlevée et l'a jetée à la poubelle. À une autre occasion, alors que Régina s'est plainte à sa mère qu'un élève lui avait tiré les tresses, sa mère a réagi en lui coupant les cheveux.

Le père de Régina était connu pour être un homme qui avait des maîtresses. Il était souvent absent de la maison. Il avait également l'habitude de discriminer Régina par rapport à ses frères. Par exemple, ceux-ci avaient droit à 70\$ d'argent de poche alors qu'elle avait droit à 0,25\$. Elle rapporte également des sévices sexuels de la part de son père lorsqu'elle était adolescente. Régina est persuadée que sa mère n'a jamais été au courant de ces

comportements. Elle a toutefois l'impression que des commentaires « naïfs » de sa mère auraient fini par mettre fin à ces sévices.

Régina a également l'impression que ses parents ne lui ont jamais fait confiance. Il l'accusait parfois de leur voler de l'argent. Également, alors qu'elle était partie chez une tante quand elle avait 8 ans, ses parents ont pensé qu'elle était chez un voisin plutôt âgé avec qui elle aurait pu, selon eux, avoir des relations sexuelles. Suite à cet événement, ses parents et ses frères l'auraient régulièrement harcelée. Régina mentionne qu'à l'adolescence, elle aurait fini par s'en prendre physiquement à son père lorsque celui-ci l'a accusé de nouveau d'avoir volé 0,05\$. Également à l'adolescence, lorsqu'elle a eu ses premières menstruations, sa mère lui a expliqué que maintenant, il ne fallait pas qu'elle voit ou embrasse un garçon. À partir de ce jour, Régina mentionne qu'elle a commencé à avoir peur des garçons.

Au niveau de ses frères, elle mentionne avoir vu clairement la préférence de ses parents pour eux. Elle mentionne que Jocelyn était le préféré de sa mère. Malgré une attitude agressive de ses frères envers elle, Régina se souvient d'un incident où elle a pris soin d'un d'entre eux. En effet, alors que deux de ses frères se battaient, l'un d'eux a pris un couteau pour blesser l'autre au bras. La mère de Régina est partie en leur disant : « Vous pouvez vous tuer, ça ne me dérange pas ». Régina a nettoyé la plaie de son frère avant de partir pour l'école.

Au niveau de la violence familiale, mis à part des insultes, Régina se souvient également d'un moment où un de ses frères a donné un coup de tisonnier à sa mère. Aussi, alors que sa mère était enceinte de Robert, elle se souvient que sa mère dormait avec un couteau et menacer son père en disant : « si tu te couches sur ma bedaine, je te le rentre dedans ». Cela décrit bien le climat familial. En effet, lorsqu'il est demandé à Régina s'il y avait des secrets de famille, elle répond : « Il n'y avait pas de place pour les secrets ». Tout était dit ouvertement. Par exemple, la mère ne se gênait pas de parler devant les enfants des « putains » de leur père. En parlant de son enfance, Régina dit qu'elle haïssait sa mère mais qu'elle devait rester chez ses parents jusqu'au mariage. À propos de son père, elle dit avoir eu peur de lui et l'avoir détesté jusqu'à sa mort. Ensuite, elle lui a pardonné.

Lorsque Régina s'est mariée, la relation avec sa mère a complètement changée. Elles sont devenues très proches. Elles échangent alors des confidences, se téléphonent tous les jours et font des activités ensemble. Elle perçoit aujourd'hui sa mère comme une femme qui n'a jamais accepté sa condition de femme et qui se dévouait beaucoup malgré le fait que son mari et ses fils n'avaient pas de respect pour elle. Après son mariage, Régina est devenue tellement proche de sa mère qu'elle raconte la situation suivante : Un jour qu'elle tentait de la joindre au téléphone et qu'elle n'avait pas de réponse, elle s'est rendue chez sa mère pour lui faire des remontrances car elle était inquiète. Régina a été très présente pour sa mère jusqu'à son décès.

Régina n'a vécu qu'une seule relation amoureuse. Lorsqu'il lui est demandé pourquoi elle a choisi d'épouser cet homme elle répond : « C'était le temps ». Elle décrit une relation de couple marquée par le manque de dialogue. C'est Régina qui prend toutes les initiatives par rapport à la vie familiale. Leur relation de couple a été longtemps difficile, mais depuis le décès de sa mère, la situation va mieux. Elle parle de la dépendance au jeu de son mari comme son pire défaut. Au moment où elle a menacé de le mettre à la porte, la situation s'est améliorée au sens où il partage maintenant le coût des dépenses familiales. Régina parle de son mari en présentant ses qualités : « C'est un homme bon, patient, bon travaillant... jamais je n'aurai ses qualités... je l'aime beaucoup ». Quant à l'affection et la sexualité, elle le décrit comme un homme qui n'est pas trop intéressé par cet aspect. Elle dit en riant : « on peut dire que je le viole depuis 27 ans. »

Régina a trois enfants : une fille aînée et deux jumeaux de sexe masculin. Les enfants vivent avec leur parents. Elle dit avoir de bonnes relations avec ses enfants. Elle décrit sa fille comme une jeune femme bonne à l'école et dans les compétitions. Régina trouve qu'elle est portée à faire attention à ne pas se salir. Avec ses garçons, Régina dit qu'elle a beaucoup participé à leurs jeux. Au niveau de la discipline, elle mentionne leur avoir donné la fessée à l'occasion. Parfois, lorsqu'elle était en colère, elle pouvait leur dire : « j'ai le goût de vous tuer » ou « m'a te tordre le cou ». Elle raconte un incident qui l'a beaucoup marqué. Elle avait l'habitude de réprimander un de ses jumeaux croyant qu'il vidait le bain par malice. Elle s'est rendu compte avec le temps que c'était l'autre fils qui le faisait et qu'il ne l'avait jamais dit malgré qu'il savait que Régina donnait la fessée à son frère. Elle dit alors avoir perdu ses

illusions, avoir réalisé qu'un enfant pouvait être méchant et faire quelque chose comme ça pour qu'un autre soit puni. Régina dit que chacun de ses enfants a été désiré. Elle trouve que sa fille est un peu trop sérieuse pour son âge. Quant à ses fils, elle rapporte un événement particulier. Lorsqu'un d'eux avait 12 ans, il a dit à Régina que c'était aux femmes de faire la cuisine. Depuis, il doit préparer ses repas lui-même.

Enfin, Régina mentionne un type de relation qui lui a permis de mieux vivre et mieux gérer son agressivité. Un couple lui a parlé d'un mouvement religieux dans lequel Régina est impliquée. Ce mouvement lui a donné confiance au gens. Au niveau des relations négatives, Régina mentionne son frère Roland. Elle dit : « on n'était pas sur la même longueur d'ondes, j'étais pas capable de le sentir.

3.4 Famille 07

Fanny et Stéphane sont les deux membres de cette famille qui ont acceptés de nous rencontrer. Ils ont perdu leur sœur, Sue par homicide-suicide. Sue a tué son conjoint, Jonathan, en lui fracturant le crâne avec un bâton de base-ball. Par la suite, elle s'est suicidée par lacérations. Sue avait une autre sœur, Mylène, que nous n'avons pas rencontrée. Pour faciliter la compréhension de l'histoire familiale, le lecteur est invité à se référer au génogramme de cette famille à la page 143.

3.4.1 Histoire de Fanny

3.4.1.1 Résumé du drame présenté par Fanny

Fanny a perdu sa sœur Sue qui est décédée après avoir tué son conjoint Jonathan avec qui elle vivait depuis cinq ans. Sue a assassiné Jonathan d'un coup de bâton de base-ball sur la tête. Elle s'est ensuite lacéré les deux avant-bras et pour terminer, elle s'est tranché la gorge avec un couteau électrique. Fanny s'explique mal le geste de sa sœur, elle lui avait parlé une semaine avant le drame. À ce moment, elle dit que tout allait même mieux que d'habitude.

3.4.1.2 Résumé de l'histoire de vie de Fanny.

L'agente de recherche note que Fanny est une femme très accueillante. Elle a souvent offert à boire et avait également préparé de la nourriture pour l'agente de recherche. Elle parle librement et avec cohérence de son histoire de vie, mais toujours d'un ton détaché avec peu d'implication émotionnelle.

Fanny a vécu avec ses deux parents de la naissance jusqu'à ses 19 ans. Elle est issue d'une famille de quatre enfants. Dans l'ordre des naissances, Fanny a une sœur d'un an son aînée (Mylène). Sue est née quatre ans après Fanny. Quatre autres années plus tard est né Stéphane.

Au niveau de l'atmosphère familiale, Fanny mentionne un climat plutôt orageux. Elle parle de son père comme d'un homme alcoolique et violent qui faisait peur à toute la famille.

Les deux parents avaient l'habitude de mêler les enfants à leur conflit. De plus, lorsque le père était sous l'influence de l'alcool, il pouvait soit être très méchant ou sinon, il faisait ouvertement des avances sexuelles à sa femme devant les enfants au point où ceux-ci décidaient de s'en aller ailleurs, car ils étaient mal à l'aise. Lorsqu'il était plutôt méchant, il pouvait tenir des propos comme : « Vous êtes tous une gang de fous »; « (en parlant de sa femme) La criss de folle est encore couchée »; « Quand je mourrai, je vais revenir, je vais vous suivre, je vais vous faire peur, il va vous arriver des malheurs ». Fanny mentionne que ce genre de propos faisait extrêmement peur à Sue. D'ailleurs, elle se souvient que Sue a vécu un très mauvais moment lorsque son père est décédé. Elle ne voulait plus se coucher seule dans son lit pendant des mois. Leur père est décédé dans la jeune cinquantaine. Une année avant son décès, il avait appris qu'il était malade. Selon Fanny, il a essayé de changer et de devenir plus présent pour sa famille. Fanny dit avoir eu beaucoup de difficulté au décès de son père, car elle perdait la possibilité de réparer leur relation.

Fanny décrit ses deux parents comme étant extrêmement sévères. De manière générale, elle indique qu'elle ne manquait de rien à la maison, mais elle ne se souvient pas d'aucune marque d'affection reçue de la part d'un ou l'autre de ses parents. Au niveau de l'attention accordée par les parents, Fanny dit que son père était pratiquement toujours absent de la maison. Il passait son temps dans les bars. Lorsqu'il rentrait, Fanny se souvient que sa mère disait aux enfants : « Vite, vite courez, allez vous cacher ». Les enfants allaient alors s'enfermer dans les chambres ou encore, ils se sauvaient à l'extérieur de la maison.

Quant à sa mère, elle dit qu'elle n'était pas vraiment disponible à accompagner les enfants que ce soit à l'école ou dans les loisirs. Elle donne l'exemple d'un professeur qu'elle avait à l'école primaire qui lui donnait des coups sur les doigts et la gardait souvent en retenue. Fanny mentionne que sa mère ne s'est jamais inquiétée et qu'elle n'est jamais allée à l'école vérifier ce qui se passait pour motiver ces punitions.

En ce qui a trait à la discipline, tel que mentionné, Fanny décrit ses parents comme extrêmement sévères. Sa mère devait toujours savoir exactement où elle se trouvait. Elle se souvient également d'avoir souvent été punie à coup de « strappe ». Cela était une pratique régulière chez elle. Fanny décrit son père comme un homme qui surveillait beaucoup ses

filles. Par exemple, lorsque, jeunes filles, elles arrivaient à la maison avec leur copain, le père se couchait en haut de l'escalier pour les surveiller. Fanny se souvient d'une occasion où elle était sortie avec celui qui est devenu son mari sans demander la permission. Elle avait alors 17 ans et son père est venu la chercher devant tous ses amis pour l'obliger à rentrer. Fanny se souvient que son père agressait toujours les copains de ses filles pour les mettre au défi et les harceler. Fanny raconte aussi un autre souvenir pour illustrer le comportement de son père : un jour alors que quelqu'un frappait à la porte et que Fanny ne s'était pas levée pour aller ouvrir, son père est passé devant elle et l'a giflé.

Au niveau des relations entre les parents et les frères et sœurs de Fanny, elle décrit une préférence de sa mère pour sa sœur Mylène. Par exemple, la mère s'occupait de Mylène pour lui faire différentes coiffures alors que Fanny devait porter les cheveux comme « un garçon ». Un événement a surpris Fanny au moment du décès de son père. En effet, la famille du père de Fanny lui aurait alors dit qu'elle était la préférée de son père, ce qu'elle dit ne pas avoir réalisé. Après cette remarque, Fanny mentionne s'être souvenue que son père avait déjà battu sévèrement Mylène, mais qu'il n'avait rien fait à Fanny alors qu'elles avaient toutes deux eu le même comportement. Fanny mentionne également qu'à son avis, Stéphane, le seul garçon de la famille était plus choyé des deux parents. Enfin, elle dit que Sue était celle qui était le plus durement traitée par les deux parents. Elle fait part que Sue était traitée par son père comme une servante. Il la traitait de « Criss de folle ». La mère de Fanny lui a même dit un jour son père avait écrasé une cigarette sur la tête de Sue.

Au niveau amoureux, Fanny a rencontré son mari, John, à l'âge de 16 ans. Ils se sont épousés lorsqu'elle avait 19 ans, car cela semblait dans l'ordre des choses. Fanny mentionne qu'elle n'était pas amoureuse de John. Elle aurait voulu tout simplement cohabiter avec lui, mais ses parents ont refusé. Croyant que personne d'autre que John ne voudrait d'elle, elle a accepté le mariage. Fanny raconte que dès que le mariage fut célébré, John est devenu très contrôlant envers elle. À l'âge de 20 ans, elle s'est fait frapper pour la première fois par John. Elle a alors décidé de le quitter. Toutefois, le père de John est intervenu auprès des parents de Fanny pour que le couple revienne ensemble. Elle dit dans un premier temps que c'est la seule fois où John l'a frappé. Toutefois, à un autre moment dans l'entrevue, Fanny mentionne d'autres situations de violence dont, une fois où elle a été à l'urgence, car elle aurait eu une

entorse cervicale à la suite de coups que John lui aurait donnés. Il peut également frapper sur les murs jusqu'à faire des trous dans ceux-ci. À d'autres occasions, Fanny raconte des moments où John a été violent envers elle et voulait ensuite avoir de la sexualité, ce que Fanny n'était pas prête à faire. Elle mentionne que cela contribuait ensuite à augmenter la violence envers elle à cause de son refus.

Fanny décrit son mari comme un homme qui la surveille constamment. Il surveille où elle va, contrôle son apparence physique, qui elle voit, etc. Elle mentionne aussi qu'il est un mari et un père irresponsable. C'est aussi un homme qui a déjà eu des aventures extraconjugales. Il est souvent absent de la maison à cause du travail et reproche à Fanny, devant les enfants, de ne rien faire. Il peut tenir également des propos devant les enfants comme : « Ta mère a le sida » « ta mère n'est pas normale, elle devait aller se faire traiter ». Fanny mentionne que John frappe souvent les enfants.

Le couple a deux enfants : Mathilde l'aînée et John-Malco. Fanny raconte que Mathilde et John ne se sont jamais entendus. John a toujours humiliée et ridiculisée Mathilde. Il dit souvent que Mathilde ressemble de plus en plus à Sue. Il lui a déjà dit qu'il regrettrait de l'avoir mis au monde. Le dernier fils de Fanny, John-Malco, a tendance à imiter son père face à Mathilde et Fanny. Il se montre de plus en plus agressif physiquement et verbalement envers elles. Au niveau du type de discipline qu'elle utilise avec ses enfants, Fanny reconnaît utiliser la violence physique, soit la « strappe » avec John-Malco et des tapes ou des gifles avec Mathilde.

Au niveau des relations significatives pour Fanny, elle parle de sa belle-mère qu'elle a connue à l'âge de 16 ans. C'est une femme qu'elle aime beaucoup et qui est devenue sa confidente. Fanny et sa belle-mère ont vécu un genre de vie semblable. En effet, toutes deux sont dans une famille qui les dénigre beaucoup. Fanny dit que sa mère n'est toutefois pas quelqu'un de significative pour elle. Elle dit avoir eu beaucoup de difficultés avec sa mère depuis le décès de Sue malgré une tentative de rapprochement initiée par Fanny. Elle la voit de moins en moins, notamment à cause de John qui la ridiculise. Il peut lui dire par exemple : « Tu es allé chez ta mère, tu avais du temps à perdre ».

Fanny mentionne sa sœur Mylène comme une relation négative marquante. La relation s'est encore détériorée depuis peu, car Fanny a refusé de lui prêter de l'argent. Depuis, Mylène dit aux gens qu'elle n'a qu'une sœur qui vit au cimetière (en parlant de Sue). Mylène dit également à la famille que si elle revoit Fanny, elle va « lui sauter dans la face ».

En revanche, Fanny dit avoir une excellente relation avec son frère Stéphane. Elle dit qu'ils se voient et s'entraident régulièrement. Cette relation semble très importante et semble être une source de soutien pour Fanny.

3.4.2 Histoire de Stéphane

3.4.2.1 Résumé du drame présenté par Stéphane

Stéphane est le plus jeune enfant de la famille. Il est l'enfant né après Sue. Il raconte l'homicide-suicide de façon plutôt détaillée, car il en a en quelque sorte été un témoin plus proche. Il raconte s'être présenté sur les lieux, à la suite d'un appel de sa mère, qui venait d'apprendre par les médias que le drame était arrivé dans leur petite ville. Stéphane s'est présenté chez sa sœur Sue et il dit avoir été accueilli par les policiers qui lui ont posé des questions. Il est ensuite entré dans l'appartement et a constaté l'ampleur de la scène. Son récit est plutôt riche en détail. Stéphane raconte que Sue a tué son conjoint Jonathan à coups de bâton de base-ball sur la tête. Par la suite, elle s'est lacéré les deux avant-bras profondément avant de se trancher la gorge avec un couteau électrique. Compte tenu de la violence qu'il a constatée, Stéphane dit avoir pensé dans un premier temps qu'un complot avait été fait contre sa sœur et son beau-frère et qu'il s'agissait plutôt de deux homicides. Au moment des entrevues de recherche, Stéphane mentionne que sa sœur a toujours eu des comportements bizarres. Il se réfère à lorsqu'elle était plus jeune pour dire qu'elle agissait comme si elle entendait des voix. Il lui arrivait souvent de parler à quelqu'un d'autre alors qu'elle était seule dans la pièce. Il se souvient également d'avoir vu des scènes de violence entre Sue et son conjoint Jonathan. Il précise que Sue devenait souvent extrêmement agressive lorsqu'elle était sous l'influence de l'alcool.

Stéphane rapporte un effet du drame sur sa vie. Il dit que, dans les semaines qui ont suivi, il avait l'impression d'être observé par tout le monde. Il se sentait inquiet, avait peur

d'être suivi. Cet état l'a amené à en parler directement avec ses collègues et amis. Une fois la situation réglée avec eux, Stéphane a pu retrouver son calme. Il dit ne pas avoir fait de cauchemars après avoir vu la scène du drame. En revanche, il fait part d'un questionnement qui reste présent au niveau des blessures de sa sœur, à savoir comment a-t-elle été capable de se meurtrir à ce point?

3.4.2.2 Résumé de l'histoire de vie de Stéphane

Stéphane est le dernier d'une famille de quatre enfants. Il est le seul garçon. Dix ans se sont écoulés entre la naissance de l'aînée (Mylène) et celle de Stéphane.

Quand il parle du rôle de ses parents, il place sa mère dans un contexte d'une femme qui avait quatre enfants avec un mari violent et alcoolique. Il se souvient que sa mère pouvait être présente pour l'aider dans ses travaux scolaires, toutefois, elle ne lui a jamais manifesté de marques d'affection. Il se souvient d'une occasion où il a donné un baiser sur la joue de sa mère. Celle-ci l'a repoussé en lui disant : « Qu'est-ce que tu fais là, est-ce que tu es fou? »

Du côté de son père, Stéphane raconte qu'il était souvent absent et passait beaucoup de temps à consommer de l'alcool dans les bars. Globalement, il rend son père comme responsable du mauvais climat familial. Il mentionne que le seul moment qu'il avait pour passer du temps avec son père était lorsqu'il accompagnait son père jusqu'au bar. Le jeune garçon attendait alors seul dans l'habitacle, souvent jusqu'à six ou sept heures durant, le retour de son père. Stéphane pouvait alors passer des heures seul dans le véhicule à attendre que son père revienne. Il rappelle avoir beaucoup pleuré. Sa mère lui disait alors de ne plus aller avec son père. Toutefois, Stéphane mentionne qu'il ne savait pas faire autrement, car il voulait passer du temps avec son père. Il raconte qu'il arrivait des moments où son père était tellement enivré par l'alcool qu'il disait à son fils de tenir le volant pendant que lui appuyait sur l'accélérateur. En même temps, Stéphane mentionne qu'il avait peur de son père qui faisait beaucoup de bruit et criait fort lorsqu'il rentrait des bars la nuit. Il arrivait également que le père ramène d'autres hommes qui faisaient également beaucoup de bruits et pouvaient poursuivre les enfants dans la maison.

Stéphane rapporte que sa mère pouvait parfois le protéger de la violence de son père. Par exemple, il se souvient que lorsqu'il avait 6 ou 7 ans, alors que son père avait enlevé sa ceinture pour le frapper, sa mère avait réussi à enlever la ceinture des mains du père. À d'autres occasions, lorsque le père revenait des bars, sa mère disait aux enfants de s'enfuir et d'aller se cacher. Stéphane se souvient de s'être enfermé dans une chambre ou au sous-sol et que son père cognait dans la porte pour essayer de la défoncer.

Le climat familial est décrit comme orageux. Il y avait beaucoup de conflits entre les parents. Ces conflits pouvaient durer pratiquement toute la nuit. Stéphane se souvient avoir eu souvent de la difficulté à dormir, mais avoir tout de même dû se lever tôt le matin pour aller à l'école comme les autres enfants.

À partir de l'âge de 12 ans, Stéphane se souvient qu'il était complètement libre de faire ce qu'il voulait. Personne ne s'inquiétait de l'heure à laquelle il rentrait coucher et s'il rentrait. Il dit qu'il ne se sentait plus vraiment membre de cette famille. Pour cette raison, il n'a pas beaucoup de souvenirs de sa famille à cette période. Stéphane mentionne qu'il vivait pratiquement chez un de ses amis dans la période où il avait 10 à 14 ans. Il se souvient que le père de cet ami était présent, qu'il faisait du sport avec eux et aidait les enfants dans leurs études.

Stéphane est donc devenu autonome tôt. Il s'est mis à travailler dès l'âge de 8 ans. À cette époque, il travaillait avec son père qui était un entrepreneur bien connu. Stéphane a donc connu différentes expériences de travail, car il n'a pas terminé d'études dans un domaine en particulier. Pendant l'adolescence, tout en continuant de travailler, Stéphane a fait quelques gestes antisociaux. Il a notamment commis deux vols. Un peu plus tard, après le décès du père, Stéphane a également volé de la marchandise dans un centre commercial qui avait été construit justement par son père. Toutefois, étant donné son jeune âge, Stéphane n'a pas fait de prison. Il décrit aussi des comportements impulsifs notamment liés à la conduite automobile. Stéphane rapporte avoir eu environ 7 à 10 accidents de voiture pour lesquels il ne s'estime pas responsable du tout.

Stéphane ne s'est jamais senti favorisé par aucun de ses parents. Toutefois, ses sœurs ont l'habitude de lui dire qu'il était le favori. Quoi qu'il en soit, il dit que même s'il ne l'a

jamais ressenti comme tel, il mentionne s'être toujours senti coupable d'avoir pu être le préféré. D'autre part, même s'il n'en a pas de souvenirs concrets étant donné ses absences de la famille, il mentionne croire que Sue était l'enfant bouc-émissaire. Il dit penser qu'elle a toujours été écrasée par son père. Sa mère lui aurait même dit, après le décès : « Écoute, ton père a tout fait à Sue, il lui a même écrasé une cigarette dans le fond de la tête ».

Le père de Stéphane est décédé pendant son adolescence. Il dit ne jamais avoir vraiment su de quoi il était mort. Toutefois, il parle de l'annonce de son décès comme quelque chose de traumatisant pour lui. En revanche, il dit qu'il croit avoir vécu une vie plus normale une fois son père décédé. Par exemple, il a commencé à sortir avec de jeunes filles, ce qu'il n'osait pas faire avant, car il était trop gêné de les amener chez ses parents.

À la suite du décès de son père, Stéphane est resté auprès de sa mère jusqu'à ce qu'il se marie au début de la vingtaine. Il croit que sa mère ne s'est jamais remise du décès de son père et qu'elle est restée fixée sur cette période de sa vie, notamment pour s'en plaindre.

Au niveau des relations amoureuses, Stéphane a eu une première relation lorsqu'il était adolescent. Il est resté deux ans avec cette jeune fille. Lorsque celle-ci l'a quitté, il se souvient avoir été déprimé et avoir eu des idéations suicidaires pendant quelques jours. Ces symptômes ont cessé lorsqu'il a rencontré, tout de suite après la rupture, Irma, sa conjointe actuelle. Ils se sont fréquentés pendant quatre ans et ont décidé de se marier, car ils s'aimaient et ils voulaient fonder une famille. Stéphane mentionne que son couple va bien. Il décrit Irma comme sa meilleure amie et sa confidente. Il dit qu'ils ont les mêmes idées, qu'ils ne sont jamais en conflit et qu'ils communiquent beaucoup. Stéphane ne rapporte aucun indice de violence ni risque ou menace de rupture entre eux. Le seul élément plus difficile qu'il rapporte dans leur vie de couple est relié à la naissance du deuxième enfant dans un contexte où Stéphane s'est retrouvé sans emploi.

Au niveau de la vie avec ses enfants, Stéphane a deux enfants : Jonas (3 ans) et André (11 mois). Stéphane mentionne qu'il joue avec ses enfants et s'occupe d'eux. Quant à la discipline, il se décrit comme strict. Il veut que ses enfants soient bien élevés et qu'ils comprennent que c'est lui « le boss ». Lorsqu'il punit ses enfants, Stéphane dit qu'il peut leur

donner des tapes sur les mains, les envoyer dans leur chambre ou encore les faire mettre à genoux.

Il est à noter que deux semaines après les entrevues de recherche, Stéphane a été appelé afin de faire un suivi. À ce moment, il a révélé que Irma a quitté précipitamment l'appartement avec les deux enfants. En effet, Irma aurait rencontré un autre homme et souhaiterait avoir la garde des enfants et la maison familiale.

3.5 Famille 09

Sara est la seule personne qui a été rencontrée dans cette famille. Elle a perdu son frère, Patrice qui a commis l'homicide-suicide. Patrice avait une conjointe, Marlène. Les deux partenaires vivaient une relation tumultueuse. Dans un contexte de séparation, Patrice a utilisé une arme à feu pour tuer la sœur de Marlène, Yannie, en pleine rue et en présence de Marlène. Quelques minutes après le meurtre, il s'est suicidé également par arme à feu. Pour favoriser la compréhension de l'histoire familiale, le lecteur est invité à consulter le génogramme à la page 159.

3.5.1 Histoire de Sara

3.5.1.1 Résumé du drame présenté par Sara

Patrice, le frère de Sara, s'est suicidé après avoir tué la sœur de sa conjointe. Sara raconte que Patrice vivait toujours chez ses parents même s'il avait de grosses difficultés avec son père. Elle mentionne qu'il avait des antécédents de violence. Il parlait fréquemment de suicide. Elle se souvient d'un incident, lorsqu'il était dans le début de la vingtaine. À ce moment, alors que sa petite amie venait de le quitter, Patrice avait voulu se suicider devant elle avec une arme à feu. Le père et le frère de Patrice avaient réussi à l'empêcher de quitter la maison.

Quant au drame en lui-même, Sara mentionne que Patrice était en couple avec Marlène depuis deux ans. Tout récemment, elle a voulu le quitter. Marlène avait peur de Patrice au point où elle avait appelé la police. En fait, un incident s'était produit pour motiver cet appel logé aux policiers. Patrice était allé retrouver Marlène dans un bars où elle était sortie. Un conflit avait éclaté entre eux. C'est à ce moment que Patrice a fait éclater le pare-brise de la voiture de Marlène. Patrice a alors été arrêté et a passé quelques jours en prison. À sa sortie de prison, il était inquiet de devoir passer devant le juge. Sara raconte une histoire conjugale mouvementée entre Patrice et Marlène. Selon elle, ils se quittaient et reprenaient régulièrement.

Le jour du drame, Patrice travaillait de nuit. En finissant de travailler, il est rentré chez ses parents. Toutefois, au lieu de se coucher comme d'habitude, il a mis un habit chic. Il est sorti de sa chambre et a demandé à sa mère : « Est-ce que tu me trouves beau? » Il a également demandé à sa mère son manteau d'hiver, alors que le printemps était plus qu'avancé. Sa mère ne s'est pas aperçue qu'il a enroulé sa carabine dans son manteau avant de quitter la maison. Il a également pris un autre fusil avant de partir. Par la suite, il a suivi Marlène à son lieu de travail. Marlène, qui a eu peur, est allée rejoindre sa sœur pour qu'elle l'accompagne jusqu'à chez elle. C'est en sortant de son lieu de travail, en pleine rue, que Patrice a marché jusqu'à la voiture immobilisée à un feu de circulation. Il a tiré sur Yannie, la sœur de Marlène, à bout portant. Il a ensuite regardé longuement Marlène sans dire un mot. Ensuite, Patrice a pris sa voiture et est allé dans une ruelle à proximité. Il a retourné l'arme contre lui.

Sara donne beaucoup de détails sur l'ordre des événements et sur les blessures subies par son frère. Étant dans un domaine professionnel qui s'y prête, elle est entrée en contact avec les secouristes qui sont arrivés les premiers sur les lieux afin de pouvoir reconstruire la scène. Sara dit avoir passé plusieurs mois à retourner à l'endroit pour essayer de comprendre ce qui s'est passé. Elle manifeste une préoccupation notamment sur l'état et les dégâts à la tête de son frère qui a dû être identifié par ses empreintes digitales.

Sara mentionne avoir compris l'ampleur du drame lorsqu'elle est allée chercher la voiture de son frère qui n'avait pas été nettoyée.

3.5.1.2 Résumé de l'histoire de vie de Sara

Sara a vécu avec ses deux parents de la naissance jusqu'à ses 19 ans. Elle vient d'un milieu plutôt pauvre. Toutefois, elle se souvient que sa mère les embrassait souvent et leur montrait beaucoup d'affection. Malgré qu'ils aient eu peu d'argent, elle faisait souvent des activités avec eux. Encore aujourd'hui, Sara a une relation très proche avec sa mère. Par exemple, elles peuvent se téléphoner entre 10 à 15 fois par jour. Elles sortent souvent ensemble et sont comme « les deux doigts de la main ». Toutefois, depuis que Sara est devenue mère à son tour, elle regrette de ne plus voir sa mère autant.

La relation de son père est plus effacée. Même si elle dit avoir eu un « très bon père » elle raconte une histoire qui ne corrobore pas ce point de vue. Son père était très jaloux de sa femme. Par exemple, chaque fois que sa femme quittait la maison, le père de Sara boudait pendant des semaines. Il se mettait alors à boire de l'alcool et ne voulait plus parler à personne. Sara décrit une fréquence élevée de ces cycles. Ils s'enchaînaient les uns après les autres. En fait, le père de Sara était peu présent à la maison, car il travaillait beaucoup. Il devait s'assurer de la subsistance de la famille. En fait, lorsqu'elle est questionnée sur son père, Sara dit : « C'est drôle, je ne me souviens pas beaucoup de mon père, quand j'étais jeune, je n'ai pas beaucoup de souvenirs de lui ».

Sara n'a jamais été séparée de ses parents, même pour être gardé. Ses parents ne sortaient jamais seuls. La mère était responsable de la discipline. Sara ne se souvient pas que sa mère ait été plus sévère que d'autres parents. Le père de son côté ne se mêlait pas de ces aspects. Lorsque les enfants avaient une permission à demander, le père les envoyait demander à leur mère. Toutefois, elle décrit son père comme un homme difficile à satisfaire. À ce sujet, elle donne l'exemple suivant : « Mes frères, Patrice surtout, étaient souvent dans des batailles sur la rue et quand on se battait, il ne fallait pas que ce soit nous qui rentrons à la maison avec un œil au beurre noir, il valait mieux avoir donné un œil au beurre noir à quelqu'un que dans avoir reçu un. Il ne fallait pas rentrer à la maison avec une blessure. »

Sara présente sa mère comme une femme qui était toujours inquiète d'eux. Ce trait est toujours présent aujourd'hui, même si Sara est une femme adulte. Par exemple, même si la mère et la fille habitent près l'une de l'autre, Sara doit toujours appeler sa mère lorsqu'elle arrive chez elle après avoir quitté sa mère.

D'après Sara, sa mère a toujours donné plus de place à Patrice qu'aux autres enfants. Elle pouvait passer des soirées entières dans la chambre de Patrice à parler avec lui. Cela n'était pas le cas pour son père. Elle décrit des rapports conflictuels entre Patrice et son père.

Sara dit ne pas s'être sentie délaissée par sa mère et elle n'a pas l'impression d'avoir été le bouc émissaire de ses parents. En revanche, elle dit que ses frères s'acharnaient souvent sur elle et qu'il était méchant envers elle, surtout Patrice. Ces difficultés entre les frères de Sara et elle ont duré jusqu'à ce qu'elle quitte la maison pour se marier.

Sara ne pense pas qu'il y ait eu particulièrement de secrets de famille. Ce qui se manifeste plus pour elle est au niveau de la tension présente dans la maison, car son père boudait souvent. Il y avait aussi des conflits ouverts entre Patrice et son père. Enfin, à cause de la jalousie du père, des conflits existaient entre les parents. De façon générale, Sara décrit le climat familial ainsi : la mère s'empêche de sortir pour pas qu'il n'y ait de conflits entre elle et son mari. Dès qu'elle sort, même si c'est pour aller chez sa sœur, son mari boit beaucoup pendant son absence. Lorsqu'elle rentre, ce sont des périodes de silence et de tension qui peuvent durer plusieurs semaines. De nouveau, la mère s'empêche de sortir et le cycle recommence. Sara s'explique la situation ainsi : « Mon père, on dirait pour lui que dès qu'on sort, et qu'on essaie d'avoir du fun, on l'a oublié. On l'a pas oublié, mais faut pas venir fou avec ça. Lui, on dirait toujours qu'il a plus de mal que les autres, qu'il a plus de problèmes que les autres. » Comme il n'y a pas de discussion réelle entre la mère et le père, pas plus qu'avec les enfants, Sara décrit une tension sous-jacente permanente.

La jalousie est un trait que Sara reconnaît également chez elle et chez son frère Patrice qu'elle décrit comme un « jaloux maladif ». Elle dit par exemple : Mon père était jaloux, jaloux maladif. Ça fait qu'on a souffert. Des fois, il était 15 jours de temps sans nous parler. Nous autres, on ne comprenait pas. Patrice, il était jaloux maladif lui aussi. De toute façon, c'est ça qui l'a amené à faire ce qu'il faisait. Je sais pas si c'est le fait de voir mon père comme ça qui l'a rendu comme ça lui aussi. Moi aussi un moment donné j'étais comme ça, mais je me suis corrigé. Ça se corrige, c'est pas facile, mais ça se corrige. Asteure, je ne suis plus comme ça, mais il était un temps, ça faisait dur. »

Au niveau des relations amoureuses, Sara a connu quelques unions. Elle s'est mariée à 19 ans avec Chad. Cet homme lui aurait laissé le choix entre un voyage ou le mariage. Elle a choisi de se marier avec lui. Sara raconte que cet homme était toujours dans « le trop ». Dès qu'elle faisait part d'un désir, Chad répondait à ce désir. Sara dit qu'à l'époque elle était trop jeune pour se rendre compte à quel point il était une bonne personne. À ce moment, elle ne s'occupait pas vraiment de lui et était très indépendante. Elle a rencontré un autre homme de qui elle est tombée amoureuse. Elle dit : « je me suis séparé de mon mari, sans y penser, j'avais rencontré quelqu'un d'autre ». Ils se sont séparés lorsque Sara avait 24 ans. Immédiatement, elle a cohabité avec l'homme qu'elle avait rencontré. Elle décrit cette

deuxième relation comme la plus passionnée de sa vie. Ce deuxième homme l'a quitté un an plus tard. En fait, Sara était tombée enceinte de lui. Comme il ne voulait pas d'enfant, elle s'est fait avorter en pensant qu'il reviendrait vers elle. Il est parti en lui disant qu'il voulait sa liberté.

Peu de temps après leur séparation, Sara rencontre un autre homme avec qui elle est pendant six années. Dès le début de leur relation, cet homme s'est montré agressif à son égard. Il avait l'habitude de la bouder. Il arrivait souvent à cet homme de briser des objets sous le coup de la colère. Par exemple, il a défoncé son ordinateur à coup de marteau. La cohabitation s'est faite progressivement. Une fois les biens de son conjoint progressivement installés chez Sara, son conjoint a décidé d'y rester. Sara se souvient avoir été battue à quelques reprises par cet homme. Le pire événement est arrivé le lendemain de l'homicide-suicide. Son conjoint est alors entré à la maison, il a pris un fusil et il a menacé Sara de faire la même chose que Patrice. À ce moment, Sara décrit sa réaction ainsi : « Je lui ai sauté dessus et je l'ai couché par terre et je lui ai dit de ne plus jamais me faire ça ». Quelques mois plus tard, Sara a quitté cet homme.

Peu de temps plus tard, Sara a rencontré son conjoint actuel avec qui elle est depuis trois ans. Sara et son dernier conjoint, David, ont décidé d'avoir un enfant. Depuis l'arrivée de Martine, leur fille, le couple va moins bien. Sara se retrouve seule avec l'enfant, car David doit travailler beaucoup pour faire vivre la famille. Il n'y a toutefois pas de conflits ouverts entre eux, mais une certaine tension. Elle décrit David comme « un gros nounours ».

Sara est pratiquement toujours seule à élever sa fille. Elle s'inquiète beaucoup pour sa santé. Pendant la grossesse, à cause d'une prise d'antibiotiques, elle avait peur que son enfant naisse déformé. Sara ne fait jamais garder Martine. Elle dit : « Je n'ai confiance en personne d'autre sauf ma mère ». Elle est très protectrice envers sa fille, ce qui lui fait vivre une certaine détresse par moment. Par exemple, un jour Martine avait accidentellement porté son doigt dans sa bouche, après avoir touché à du savon. Sara dit qu'elle a paniqué et a passé la journée à pleurer. Elle décrit Marine comme sa « bouée de sauvetage ». En effet, Sara avait fait une dépression quatre ans avant la naissance de sa fille. Lorsque Patrice est décédé, Sara

mentionne avoir replongé dans la dépression jusqu'à ce qu'elle apprenne qu'elle était enceinte. Elle dit : « C'est Martine qui m'a sauvée, Martine est ma bouée de sauvetage ».

3.6 Famille 11

Deux personnes ont été rencontrées dans cette famille. Premièrement, nous avons rencontré Lisette, la mère de Robert. Robert a étranglé sa femme et ses enfants pour se suicider par la suite. Robert avait deux frères (Antoine et Jocelyn). Ceux-ci n'ont pas été rencontrés. En revanche, France-Lucie, la sœur de Robert a accepté de participer aux rencontres. Pour faciliter la compréhension de l'histoire familiale, le lecteur est invité à consulter le génogramme à la page 172.

3.6.1 Histoire de Lisette

3.6.1.1 Résumé du drame présenté par Lisette

Lisette raconte que son fils, Robert, a étranglé sa femme et ses deux jeunes enfants et qu'il s'est pendu par la suite. Pour Lisette, il n'y avait aucun signe qui pouvait laisser supposer que Robert ferait ce geste. Il lui avait rendu visite quelques jours avant le drame et elle n'avait vu aucun signe. Lisette ne précise pas beaucoup sa pensée sur ce point, mais elle mentionne qu'il semblait exister quelques difficultés entre Robert et sa conjointe. À part l'isolement du couple, tout semblait normal aux yeux de Lisette. Ce n'est qu'après le drame qu'elle apprend que son fils avait fait trois dépressions, qu'il était dans un état dépressif au moment du drame et qu'il était question de séparation dans le couple.

Lisette trouve difficile la perte de son fils. Elle dit : « Il a pris ma vie ». Après l'événement, Lisette a installé, dans sa maison, un coin commémoratif. Elle y a mis tous les diplômes de Robert, une photo de lui et une photo de ses petits enfants. Chaque fois qu'elle passe devant ce coin sacré, elle lui parle. Lisette dit lui demander constamment : « Pourquoi m'as-tu laissé tomber, pourquoi m'as-tu abandonnée? ».

3.6.1.2 Résumé de l'histoire de vie de Lisette

Lisette est une femme aujourd'hui âgée dans les 70 ans. Elle a vécu avec ses parents de la naissance jusqu'à 24 ans. Elle a toujours été d'une santé très fragile. Ses parents avaient donc tendance à la protéger et ils étaient toujours auprès d'elle. Elle dit qu'ils n'étaient

toutefois pas chaleureux ni démonstratifs affectueusement. Elle se souvient d'attention de la part de son père lorsqu'elle était malade. Par exemple, il lui amenait des bonbons à l'hôpital.

À la maison, Lisette se souvient qu'il n'y avait pas particulièrement de conflits. Les règles étaient claires. Elle décrit ses frères et sœurs comme des enfants dociles. La supervision était assurée autant par le père que par la mère. Il ne semble pas y avoir eu de favoritisme ou d'enfant bouc émissaire.

Cependant, Lisette se souvient qu'elle faisait peu de choses à la maison à cause de sa santé. De manière générale dans sa vie, elle dit : « Je n'ai jamais beaucoup travaillé ». Ses parents n'étaient pas très riches, mais la famille ne manquait de rien. Elle décrit ses parents comme des gens sociables qui aimaient recevoir. Il y avait toujours de la visite à la maison.

Lisette a connu un seul homme dans sa vie. Elle l'a rencontré à 23 ans et ils se sont épousés un an plus tard. Elle le décrit comme un homme bon, car il a pris soin d'elle. En revanche, elle mentionne également qu'il est un homme toujours insatisfait qui crie beaucoup sur ce qu'elle fait et sur ce que ses enfants font. Elle explique cela en disant que son conjoint n'a pas vécu dans un milieu sain, mais qu'au contraire, il avait un père sévère et très exigeant. Devant les colères de son mari, elle a pris l'habitude de s'excuser et dire qu'elle fera attention à l'avenir.

Dans la vie de couple, à cause de sa santé, Lisette dit qu'elle avait peu d'énergie pour la vie de couple, dont la sexualité. Elle rend cela responsable de la distance affective qui s'est installée entre elle et son conjoint. Tout de même, elle a eu quatre enfants : Robert, Antoine, France-Lucie et Jocelyn. Lors de la naissance du premier enfant, elle a failli mourir. Après la naissance du quatrième, le médecin lui a interdit d'avoir d'autres enfants, sinon, elle était pour mourir. À partir de ce jour, elle et son mari ont fait chambre à part.

La naissance du premier enfant, Robert, a eu des conséquences sur la vie de couple. En effet, Lisette raconte qu'elle s'est éloignée de son mari par la suite. Étant donné qu'elle était affaiblie, elle voulait donner toute l'attention à l'enfant. Le couple avait aussi décidé à cette époque d'aller vivre chez les parents de Lisette afin que ceux-ci puissent l'aider. Ce séjour a

duré deux ans. À cette époque, son conjoint quittait souvent le domicile, car il était dans l'armée.

En se remémorant cela, Lisette dit regretter son mariage. Elle aurait préféré être religieuse. Elle fait part également trouver que son conjoint est violent verbalement. Il y a deux ans, Lisette a parlé de se séparer. Elle s'est informée de ses droits auprès d'un avocat. Toutefois, elle a développé une autre maladie qui l'a plongée dans le coma à deux reprises, ce qui l'a incité à rester auprès de son mari. Après ces événements, son conjoint est devenu plus doux envers elle. Cependant, elle mentionne avoir souvent souhaité la mort de son mari. Elle se demande pourquoi c'est son fils qui est décédé plutôt que son mari.

Au niveau de la relation avec ses enfants, Lisette mentionne avoir eu peu de temps à leur consacrer puisqu'elle était souvent à l'hôpital. Pendant qu'elle y était, c'était sa mère qui gardait les enfants. Elle se décrit comme une femme très protectrice de ses enfants. D'après Lisette, son conjoint avait tendance à crier souvent après les enfants et à parfois les frapper sur la tête. Cela amenait Lisette à cacher beaucoup de choses à son conjoint et à masquer les mauvais coups de ses enfants. Elle le décrit comme un homme qui était content lorsqu'il avait la chance de se débarrasser des enfants. Elle mentionne également que lorsque ses enfants faisaient quelque chose de bien, leur père avait tendance à les ignorer. Son mari n'encourageait pas les études et souhaitait plutôt que les enfants travaillent rapidement pour devenir autonomes. Pour cette raison, Robert a quitté la maison à l'âge de 15 ou 16 ans pour travailler et pour payer lui-même ses études.

Lorsqu'il était enfant, Robert a souvent été séparé de ses parents, car Lisette était hospitalisée pour des périodes qui variaient entre quelques mois jusqu'à un an. La plupart du temps, Robert était placé chez les parents de Lisette. Il arrivait parfois qu'il fût également placé dans des maisons privées. Aussi, Robert avait l'habitude de passer les deux mois d'été dans un camp de vacances. Lorsqu'il avait 5 ou 6 ans, Robert et Antoine ont été placés pendant une année, car Lisette avait dû être opérée. Elle mentionne que lorsqu'elle a repris ses enfants, ils semblaient avoir peur d'elle. Lisette apprend plus tard que ses deux enfants avaient été malmenés par la famille dans laquelle ils avaient été placés. Au moment des entrevues de recherche, Lisette dit ne pas avoir eu conscience de sévices sexuels sur ses

enfants. Elle dit toutefois que sachant ce qui a pu se passer dans certaines familles, elle n'en serait toutefois pas surprise si elle l'apprenait maintenant.

Selon Lisette, Robert était un homme bon, généreux et protecteur envers sa mère. Il faut savoir que les deux autres garçons de Lisette ont eu quelques difficultés. En effet, Antoine a été placé lorsqu'il avait 20 ans. Il a reçu le diagnostic de schizophrénie. Le plus jeune de la famille, Jocelyn, a été opéré en bas âge à cause d'une hydrocéphalie. Les médecins lui donnaient alors un maximum d'espérance de vie de 30 ans. Aujourd'hui, il a 38 ans. Robert a toujours pris soin de ses frères puisque sa mère avait la santé fragile. Lisette mentionne pour sa part des difficultés relationnelles avec sa seule fille, France-Lucie à qui elle ne parle pratiquement jamais. Elle fait part également de conflits avec Antoine, mais ceux-ci se seraient maintenant estompés. En lien avec le rôle que jouait Robert, Lisette mentionne qu'elle a perdu tout intérêt devant la vie lorsque celui-ci s'est suicidé. Pour elle, Robert l'a laissé tombé et elle se retrouve maintenant avec le fardeau de devoir s'occuper d'Antoine.

En effet, le mari de Lisette refuse de parler et de voir Antoine depuis que celui-ci est hospitalisé il y a maintenant 25 ans. Il refuse même que quelqu'un autour de lui en parle devant lui. Selon Lisette, il fait comme s'il n'avait jamais existé. Lorsqu'il était adolescent, Antoine consommait de la drogue. Il était également impliqué dans des bagarres. Lisette mentionne que son fils n'a jamais été violent envers elle, mais qu'il aurait toutefois bousculé son père. C'est cet événement qui aurait ensuite entraîné l'internement d'Antoine en milieu psychiatrique.

Quant à sa fille France-Lucie, Lisette dit qu'elle a toujours eu une vie mouvementée. Elle rapporte que sa fille aurait fait une « fugue » à l'âge de 15 ou 16 ans. Elle aurait appelé sa mère en route pour l'aviser qu'elle était partie sur le pouce. D'après Lisette, à l'âge adulte, France-Lucie vivrait une vie empreinte de violence conjugale. Aujourd'hui, France-Lucie a trouvé refuge dans une religion. Depuis ce temps, elle a peu de contact avec sa mère. Elles se parlent au téléphone environ une fois par année.

Au niveau relationnel, Lisette dit s'être toujours sentie isolée entre son mari et ses enfants. Elle parle de contacts sociaux superficiels en lien avec une activité d'artisanat qu'elle

fait. Lisette a également perdu contact avec un de ses frères suite au décès d'un autre frère duquel elle a pris soin pendant plusieurs années. Le frère survivant n'aurait pas bien accepté l'héritage que Lisette aurait reçu. Elle a donc décidé de couper les contacts avec lui.

Au cours de l'entrevue, Lisette fait part de beaucoup d'ambivalence entre la vie et la mort, notamment après le décès de Robert. Elle mentionne toutefois un autre épisode en lien avec une de ses sœurs de qui elle était très proche. Cette dernière est décédée à l'âge de 20 ans, soit lorsque Lisette en avait 18 ou 19. Sa sœur lui aurait proposé de l'amener avec elle dans la mort pour l'extraire à ses souffrances physiques. Lisette dit avoir eu peur à l'époque et avoir refusé la proposition de sa sœur. Elle mentionne que par la suite, elle s'est souvent demandé si elle n'aurait pas mieux fait d'accepter cette proposition de sa sœur. Toutefois, autant Lisette souhaitait mourir par exemple suite au décès de Robert, autant cela a changé dans la dernière année. En effet, Lisette a frôlé la mort à travers 2 comas d'environ 2 jours chacun dans la dernière année. Depuis, elle dit avoir développé une hantise de mourir. Elle dit qu'elle ne veut pas ni mourir avant son mari, ni laisser ses 2 autres fils sans ressource.

Lisette mentionne que son mari aurait aussi commis un geste suicidaire 4 ans après l'hospitalisation d'Antoine. Bien qu'il ait toujours nié la visée suicidaire de son geste, Lisette rapporte l'avoir retrouvé inconscient dans la chambre à coucher avec beaucoup de comprimés autour de lui. Suite à cet événement, son mari a été hospitalisé quelques mois. Lisette décrit cette période d'hospitalisation comme une époque où elle s'est sentie soulagée, libre et heureuse. Elle dit s'être sentie bien d'être enfin seule.

Au moment des entrevues, Lisette dit avoir beaucoup de regrets à propos de sa vie. Elle mentionne croire qu'elle aurait dû devenir religieuse. Elle exprime beaucoup de frustration envers son mari et elle souhaiterait qu'il meure afin de retrouver un peu de liberté. Lisette dit qu'elle n'est pas pratiquante, mais qu'elle trouve beaucoup de force dans sa relation à Dieu. Elle lui parle tous les jours. Elle dit avoir l'impression de lui parler comme à un ami ou à un frère.

3.6.2 Histoire de France-Lucie

3.6.2.1 Résumé du drame présenté par France-Lucie

France Lucie raconte que son frère Robert s'est pendu après avoir tué son épouse et ses deux enfants. Elle rapporte que Robert paraissait tout à fait normal avant son décès. Elle dit également que Robert avait une tendance à tout garder en dedans de lui et qu'il était très réservé. Lorsqu'il est demandé à France-Lucie si son frère avait déjà parlé de la mort, elle mentionne qu'il aurait déjà demandé à leur mère Lisette : « Est-ce que ça fait mal de mourir? » Mis à part cela, il aurait déjà posé à France-Lucie des questions en lien avec la religion. Par exemple, il lui a demandé s'il pourrait aller au Ciel s'il demandait pardon. D'après France-Lucie, la situation allait très mal entre son frère et sa conjointe. Robert aurait fait une dépression cinq ans avant le drame. Toutefois, France-Lucie dit qu'elle n'aurait pu s'imaginer qu'un tel drame puisse se produire. Elle mentionne également que cela a eu pour effet de l'inquiéter à son tour lorsqu'elle s'est séparée d'un conjoint violent. Elle dit alors avoir eu peur que son conjoint fasse la même chose que Robert.

De façon globale, elle décrit son frère Robert comme un homme extrêmement généreux, un homme qui s'occupait beaucoup de sa famille. Selon France-Lucie, le décès de Robert porte la conséquence d'avoir entraîné moins de rapports familiaux.

3.6.2.2 Résumé de l'histoire de vie de France-Lucie.

France-Lucie a été rencontrée chez elle. Elle a trois filles, deux adolescentes et une jeune fille de six ans, qui étaient également présentes dans la maison lors de l'entrevue de recherche.

France-Lucie a vécu dans trois foyers différents au cours de son enfance. Elle a d'abord habité avec sa marraine de la naissance à l'âge de deux ans. Ensuite, de deux ans à six ans, elle a vécu avec une tante. Elle garde peu de souvenirs de cette époque. Toutefois, elle dit que ses tantes étaient très affectueuses à son égard. France-Lucie a habité avec ces tantes à cause des différentes maladies que sa mère connaît à l'époque.

En revanche, elle se souvient de « flashes » dans lesquels elle a subi des attouchements sexuels à l'âge de six ans. Ces sévices ont été faits par un oncle qui n'habitait pas avec elle.

À l'âge de six ans, France-Lucie s'en va vivre avec ses deux parents jusqu'à l'âge de 17 ans. Elle mentionne que sa mère était très peu affectueuse envers elle. Lisette avait très peu de temps à lui consacrer, car elle était souvent malade. D'après France-Lucie, c'est son père qui s'occupait de la maison et de la nourriture. Pour cette raison, elle et ses frères mangeaient toujours la même chose, des repas rapides et simples. France-Lucie a vécu une enfance pauvre. Elle avait peu de vêtements et ceux-ci étaient souvent en mauvais état. Pendant cette période de vie, tous les étés, France-Lucie partait deux mois dans un camp de vacances. Selon elle, ce camp fonctionnait avec une discipline qu'elle compare à l'armée. Il arrivait souvent que des responsables au camp battent les enfants.

France-Lucie dit qu'elle voyait rarement son père, car celui-ci avait tendance à s'enfermer dans sa chambre. Elle explique qu'il était un homme gêné et que pour cette raison, il fuyait la compagnie des autres. Cependant, lorsqu'il sortait, il amenait toujours France-Lucie avec lui. Son père était un homme qui ne se mêlait pas de la discipline auprès des enfants. Toutefois, il avait l'habitude de défendre France-Lucie lorsque sa mère était injuste envers elle.

Lisette, la mère de France-Lucie, est présentée comme une femme souvent absente à cause de la maladie. Lorsqu'elle est présente, elle est décrite comme quelqu'un qui exerce un très grand contrôle. Elle ne permettait pas à ses enfants de sortir de son champ de vision. France-Lucie mentionne que la situation est devenue pire lorsqu'elle est devenue adolescente, car elle ne pouvait pas participer aux activités que les autres adolescents faisaient à cause du contrôle de sa mère. Si elle le faisait, cela devait être en cachette. France-Lucie présente sa mère comme une femme jamais satisfaite et qui avait tendance à être dénigrante. Lisette avait tendance à crier beaucoup après les enfants. Il lui arrivait souvent de frapper les enfants avec les talons de ses souliers. Cela était souvent la cause de conflits entre Lisette et son mari lorsque celui-ci voulait prendre la défense de France-Lucie. Toutefois, elle mentionne que son père avait alors tendance à s'effacer devant le conflit. France-Lucie avait l'impression d'être détestée par sa mère. Lisette la traitait souvent de toute sorte de noms (ex. : bonne à

rien). Lorsqu'elle a eu 16 ans, sa mère lui a dit : « Va travailler, ramène de l'argent ou tu es dehors ». France-Lucie décrit sa mère comme une femme avare qui abusait des autres et qui poussait ses enfants à devenir autonomes le plus rapidement possible. Elle raconte qu'il lui est d'ailleurs souvent arrivé de voler de l'argent dans le portefeuille de sa mère.

D'après elle, sa mère avait une préférence pour son fils Antoine. D'autre part, France-Lucie se perçoit comme la préférée de son père. Elle interprète cela en expliquant que son père s'est mis à l'aimer davantage à cause de la préférence de Lisette pour Antoine. Elle dit aussi que le fait que son père l'aime mieux que les autres enfants rendait sa mère furieuse et jalouse. Cela entraînait alors une augmentation de son dévolu sur Antoine. France-Lucie décrit ce processus comme un cercle vicieux dans lequel personne n'était gagnant.

France-Lucie mentionne un climat rempli de discordes. Selon elle, les conflits étaient amorcés par sa mère qui criait beaucoup. Elle blâmait constamment son père. Sa mère cherchait toujours les conflits. Dans la maison, il y avait toujours des mots grossiers et bêtes et les membres de la famille n'avaient aucun respect les uns envers les autres.

France-Lucie a été victime de sévices sexuels à deux moments de sa vie. La première occasion a été lorsqu'elle avait six ans, tel que nous l'avons rapporté plus tôt. Ensuite, de l'âge de 9 ans à l'âge de 12 ans, France-Lucie a connu des sévices qu'elle dit plus sérieux que ceux de sa petite enfance. Ces attouchements allaient jusqu'à des demandes de masturbation. Ces actes étaient faits par un ami de sa mère que celle-ci visitait toutes les fins de semaines. France-Lucie mentionne qu'elle ne sait pas si sa mère était au courant ou non, mais elle dit qu'elle ne faisait rien pour les empêcher si elle était au courant.

Au milieu de l'adolescence, France-Lucie commence à consommer du haschisch avec son frère Antoine. À la même époque, elle dit avoir fait une fugue. Elle est partie de la maison pour quelques mois. À son retour, elle a choisi d'aller vivre avec son frère Antoine pendant deux ans.

C'est à l'âge de vingt ans que France Lucie rencontre l'homme qui devient son mari deux mois plus tard. Elle parle d'un coup de foudre. Ce mariage a duré pendant treize années. Comme elle, son mari était un utilisateur de différentes drogues. À cette époque, ils vivaient

une relation ouverte. Plus précisément, ils acceptaient une liberté sexuelle complète hors mariage. Toutefois, après quelques mois, France-Lucie a commencé à développer une jalousie qui l'amène à ne plus souhaiter ce type de relation. De plus, elle rapporte que la stabilité du mariage l'a amené à diminuer sa consommation de drogues. À cause de l'infidélité, le mariage s'est progressivement détérioré. Il arrivait souvent que chacun des partenaires soit violent l'un envers l'autre au moins verbalement. À quelques occasions, ils se sont lancés des objets. Une seule fois, le mari de France-Lucie l'a frappé.

Cinq ans après leur mariage, France-Lucie entre en contact avec un mouvement religieux. France-Lucie et son mari se sont convertis à cette religion. Pendant ce temps, le couple a cessé sa consommation de drogue et ils sont devenus exclusifs sexuellement. Toutefois, le mari de France-Lucie a rechuté dans la consommation de drogue et dans l'infidélité quelque temps plus tard. Elle attribue cette rechute au fait qu'il n'avait pas changé de réseau social. À cette époque de sa vie, France-Lucie rapporte avoir vécu une tension constante, car les policiers se présentaient souvent chez eux pour des perquisitions. C'est dans ce moment de sa vie que France-Lucie a ses deux premiers enfants : Joanie et Geena. Cinq ans après la naissance de cet enfant, France-Lucie quitte son mari.

Bien qu'elle mentionne que cette rupture l'a laissée seule et sans ressource, elle dit aussi qu'elle s'est sentie bien et libérée. Pour la première fois, elle avait l'impression d'avoir le contrôle sur sa vie. France-Lucie est demeurée célibataire pendant quatre ans. Elle rencontre ensuite un homme qu'elle épouse deux ans plus tard.

Au début de leur relation, cet homme est extrêmement gentil avec elle. Elle dit : « C'était comme si j'avais rencontré la perle rare ». Toutefois, six mois après le mariage, son comportement change. Il ne supportait pas d'être contredit ou contrarié. À ce moment, il traite France-Lucie de plusieurs noms : « Ostie de folle »; « Maudite vache »; « écoeurante »; « maudite chienne » ou « convoiteuse ». Selon France-Lucie cet homme l'a également frappé à plusieurs reprises. Elle évalue la fréquence de ces coups environ tous les trois mois. À une occasion, France-Lucie a dû se présenter à l'hôpital et a eu des séquelles pendant une période de six mois. À cette époque, France-Lucie avait souvent recours à sa fille aînée, Joanie, pour servir d'intermédiaire et formuler des demandes à son beau-père pour sa mère. Pendant

longtemps, France-Lucie n'a rien dit. Puis, elle a commencé à avoir peur pour ses enfants. C'est à ce moment qu'elle a décidé de parler au pasteur de son église. Celui-ci l'a encouragé à faire les démarches nécessaires pour une séparation. Un jour que son mari a menacé de la quitter, elle a décidé de faire changer toutes les serrures. Lorsqu'il est revenu, elle n'a pas accepté de le laisser entrer. À la suite de cette rupture, France-Lucie dit avoir perdu confiance envers les hommes. Toutefois, elle s'est sentie extrêmement bien et a vécu sa séparation comme une grande délivrance. De cette union est née la troisième fille de France-Lucie : Roseline.

Lorsqu'elle parle de son rapport à ses filles, France-Lucie dit qu'elle tente de donner beaucoup d'affection à ses filles pour compenser au fait qu'elle-même n'en a pas reçu de sa mère. Elle mentionne en donner particulièrement à Roseline qu'elle décrit comme une enfant de l'amour. Elle précise se sentir moins attachée à sa deuxième fille Geena. Elle associe cela à une dépression qu'elle a faite après la naissance de Geena. De façon globale, elle mentionne avoir plutôt une attitude de laisser-aller face à cette fille de sorte qu'elle passe une grande partie de son temps ailleurs qu'à la maison. France-Lucie mentionne que son premier mari est resté présent dans la vie de ses filles et qu'il s'en occupe régulièrement. Lorsqu'elle parle de ce point, sa fille Geena se joint à l'entrevue pour apprendre à sa mère que, lorsqu'elles étaient enfants, il arrivait que leur père les batte avec une ceinture. France-Lucie dit ne pas l'avoir connu ce fait particulier, mais avoir été au courant qu'il les battait parfois.

Enfin, lorsqu'il est exploré avec France-Lucie ce qui l'a aidée dans la vie, elle fait référence à sa foi. Elle répète constamment : « C'est le Seigneur qui marque ma vie, c'est le Seigneur qui change ma vie ». Quant aux relations négatives, elle ne nomme personne de façon explicite. Cependant, elle dit que tout au long de sa vie, elle a vécu de la jalousie et de la compétition de la part des autres femmes. Selon elle, les femmes sont d'un naturel jaloux et envieux alors que les hommes sont d'un naturel agressif. Elle appuie ce raisonnement d'extraits de la Bible.

CHAPITRE IV

PRÉSENTATION DES ANALYSES

Cette partie rend compte des analyses obtenus à partir des vignettes cliniques rédigées par les agents de recherche suite aux entretiens. Pour chaque famille à l'étude, nous présentons un bref résumé de faits saillants de l'histoire familiale, le génogramme brut et un compte rendu du résultat des analyses qualitatives selon la méthodologie présentée précédemment.

Aussi, dans un souci de clarté, nous avons choisi de discuter de chaque histoire familiale immédiatement après l'analyse de cas, ce qui permet une première discussion plus directe. Enfin, dans le chapitre cinq, nous aborderons et discuterons l'ensemble de toutes ces histoires familiales.

4.1 Famille 03

4.1.1 Résumé de l'histoire familiale

4.1.1.1 Présentation des données

L'homicide-suicide conjugal dans cette famille s'est produit sur la première génération du génogramme. Cette famille est décrite par la perception d'un seul membre de la famille, soit Ralph, le fils aîné du couple décédé.

4.1.1.2 Description du drame

Les parents de Ralph se séparent trois semaines avant le drame. D'après lui, son père alors âgé de 59 ans accepte très mal cette séparation. Plus précisément, il présente une humeur dépressive et parle constamment du passé. Un soir, il invite son épouse, une femme de 52 ans, à souper au restaurant. Après le repas, son père amène sa mère pour une balade en voiture à la campagne. C'est lors de cette promenade que monsieur sort une carabine de chasse. Il tue son épouse d'une balle dans la tête. Par la suite, il utilise la même arme pour se suicider. Ralph dit ne pas avoir soupçonné qu'un tel drame aurait pu se produire. En revanche, il révèle également que, peu de temps avant le drame, un de ses frères est allé chez son père pour lui enlever une ou deux de ses carabines de chasse.

4.1.1.3 Histoire familiale chronologique par génération

Deuxième génération

De façon générale, Ralph rapporte une vie familiale relativement normale avec peu d'éléments qui se démarquent. Il reconnaît avoir vécu dans un environnement où il y avait peu de communication et peu de manifestations affectives. Il ne rapporte ni conflit ni violence. Au niveau adulte, Ralph décrit vivre une vie stable tant sur la sphère professionnelle que relationnelle (famille, amours, amitiés). Tout comme Ralph le décrit lui-même de sa famille, l'agente de recherche observe que Ralph se montre réservé en entrevue et qu'il présente une difficulté à s'exprimer. Notamment, il cherche beaucoup ses mots.

Au niveau historique, Ralph vit avec ses deux parents naturels jusqu'à l'âge de 18 ans. Il quitte le milieu familial pour vivre en concubinage avec sa conjointe actuelle. Aîné de la famille, il dit que ses parents ont été stricts avec lui pour donner l'exemple. Les règles sont décrites comme claires. À partir de l'âge de 16 ans, monsieur dit avoir eu le droit de faire ce qu'il voulait. Il mentionne ne jamais avoir manqué de rien du point de vue du matériel dans sa famille. Les parents sont décrits comme neutres affectivement. Ils ne félicitent pas leurs enfants pour leurs réussites, mais ne leur disent rien de négatif non plus. Ralph exprime que l'intérêt des parents venait de manière indirecte. Par exemple, si un enfant était malade, les parents lui donnaient de petites attentions. Selon lui, tout le monde dans la famille était traité de la même façon.

Ralph rapporte un bon climat familial. Toutefois, il explique ce climat en disant : « On ne se parlait pas plutôt que de créer de la chicane ». Il se remémore toutefois un événement violent lorsqu'il avait 12 ans. Il aurait reçu un coup de bâton dans le dos de la part de son père. Il justifie celui-ci disant qu'il avait dû faire un « très mauvais coup ». Il n'est toutefois pas en mesure de se souvenir de ce qu'il a fait pour mériter cette correction. À l'âge adulte, Ralph décrit un seul conflit dans la famille. Ce froid se produit entre lui et un de ses frères. Il décrit son frère comme un menteur. Cette distance entre eux persiste depuis 14 ans.

Au niveau amoureux, Ralph se présente comme quelqu'un de stable et neutre. Il a vécu une relation significative avant son union actuelle. Il dit que la rupture, après 18 mois de fréquentation, n'a eu aucun impact sur lui ou sur elle. Quelque temps plus tard, il rencontre sa conjointe actuelle. Il dit qu'ils ont décidé de cohabiter après trois mois, car cela était plus pratique et économique.

Sur la sphère relationnelle, Ralph se montre également comme un homme stable à ce niveau. Il fait part de relations significatives et positives. Il se dégage des liens avec des gens qu'il décrit comme une deuxième famille, principalement au niveau d'une figure fraternelle et une figure paternelle.

Troisième génération

Ralph mentionne que lui et sa conjointe échangent facilement ensemble. Cependant, lorsqu'il parle de sa femme, Ralph demeure neutre. Il ne dit rien de négatif ni rien de positif. Il dit qu'ils ont choisi d'avoir une « vie familiale... une vie à trois ». Ainsi, Ralph mentionne que lui et sa conjointe ont décidé de n'avoir qu'un enfant afin de pouvoir lui donner le maximum; tout ce dont ils ont manqué.

4.1.1.4 Après le drame

À la suite de l'homicide-suicide, Ralph rapporte une série de conflits familiaux. Il parle notamment de rivalités ayant persisté pour une année et demie en lien avec la succession. Aussi, il note un éloignement de la famille élargie. Il dit que puisque la maison du père représentait auparavant un point central, depuis les décès, chacun reste maintenant retransché chez lui amenant une perte de contact avec la famille élargie.

De plus, le bris de secrets de famille a suivi l'homicide-suicide. Ralph mentionne avoir appris que son père aurait été un homme colérique et qu'il aurait été intercepté par la police à plusieurs reprises puisqu'il aurait été impliqué dans des bagarres. De plus, il a été révélé que son père aurait fait des avances sexuelles à une de ses belles-sœurs.

Relativement à ces secrets, Ralph dit ne pas avoir voulu en vérifier l'authenticité. Il explique cela en disant qu'il avait déjà de la rancœur envers son père et qu'il ne voulait pas empirer ses sentiments. Il dit : « C'est une chance qu'il soit mort, car autrement, je lui en voudrais encore. Maintenant, on passe à autre chose, on pardonne, mais on n'oublie pas. »

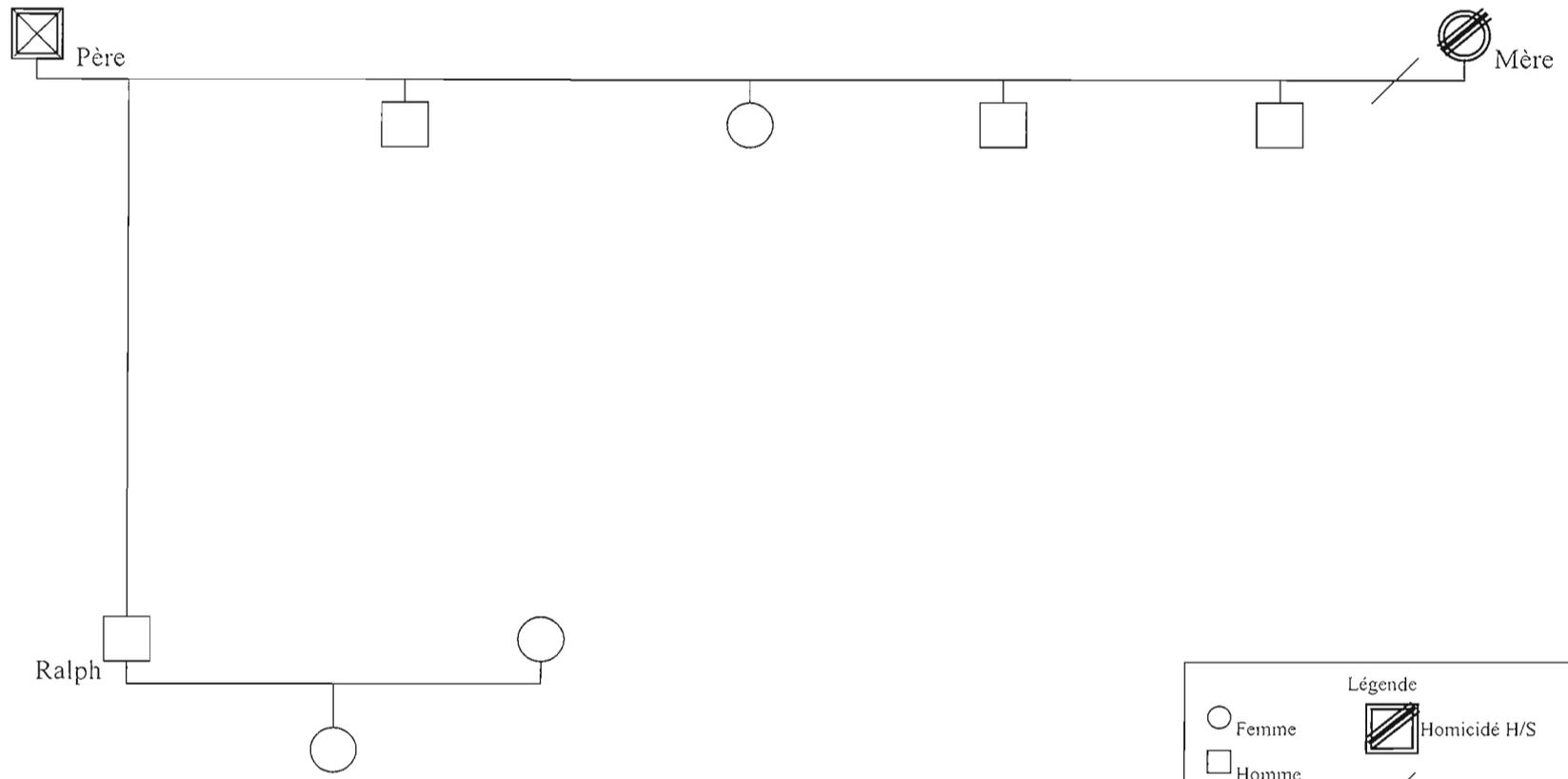


Figure 1. Génogramme famille 03

Légende

○ Femme	◻ Homicidé H/S
◻ Homme	/ Séparation
⊗ Décès	// Divorce
⊗ Suicide	--- Union libre
⊙ Suicidé contexte H/S	

4.1.2 Résumé de l'analyse et discussion

4.1.2.1 La structure familiale

La composition du foyer dans cette famille se révèle être plutôt traditionnelle. Mise à part la première génération pour laquelle nous n'avons pas l'information, les deuxième et troisième générations sont des foyers nucléaires intacts. De manière plus précise, la deuxième génération est restée intacte jusqu'à trois semaines avant l'homicide-suicide. À ce moment, l'épouse a quitté son mari; rupture que celui-ci n'aurait jamais acceptée tel que mentionné précédemment. L'homicide-suicide vient suspendre l'interdit et permet la révélation de secrets de famille. À l'étude des informations disponibles, l'élément ayant tenu la famille ensemble dans des moments chargés au niveau émotif paraît être le maintien de secrets et d'un certain déni de la violence paternelle. Concrètement, la neutralité paraît protéger les membres de la famille de l'excitation pouvant éventuellement ouvrir sur le conflit et mettre l'équilibre familial en danger. À la suite du drame conjugal, les secrets ont été levés. Dans le récit du fils, le père se trouve lavé de sa faute/violence par la mort. Ainsi, la violence peut être de nouveau retournée aux oubliettes.

Au niveau de la troisième génération, nous n'avons accès qu'au couple de Ralph. L'histoire conjugale est présentée avec neutralité. Le seul élément perturbateur rapporté est le drame conjugal des parents de Ralph. Celui-ci est arboré comme un événement qui aurait rapproché le couple. Plus précisément, ce rapprochement est apporté comme une baisse de conflit entre eux, justement dans un moment où le conflit devient possible dans la fratrie de Ralph. Le couple semble se tenir ensemble par le détournement de la vie de couple au profit d'une vie de famille impliquant une certaine neutralité entre les partenaires du couple. La différence entre les conjoints est abolie pour faire place à une mission commune, réparer les manques d'affection de leur enfance sur leur fille. Les divergences réduites, les chances de conflits se révèlent pratiquement nulles dans le couple.

Dans un premier temps, force est de constater que nous n'avons que peu d'information sur les frères et la sœur de Ralph. Il se montre avare de données historiques sur ceux-ci, de même que sur son lien avec eux. Toutefois, nous pouvons dégager quelque chose de ce silence. En effet, Ralph mentionne qu'il ne veut pas en savoir plus que ce qu'il sait sur

sa famille. À l'étude de l'histoire qu'il rapporte, connaître semble signifier un risque de détester et de remettre en question la loi de la neutralité. Il se dégage ici une impossibilité d'avoir accès à cette position puisque c'est justement sur ce manque de connaissances que repose l'équilibre familial de la deuxième génération. Encore une fois, les différences individuelles sont gommées par la neutralité des parents envers leurs enfants, les enfants entre eux et la répétition de cette neutralité dans la génération suivante entre Ralph et sa conjointe. Cela se repère également au niveau du discours de Ralph. Il décrit une histoire familiale bien construite et normale en apparence. Toutefois, tout reste en superficie. Lorsque vient le temps de donner des exemples, Ralph n'arrive pas à se souvenir ou donne des informations contradictoires.

4.1.2.2 Le parcours du cycle de vie

Il est difficile d'extraire des données sur ce plan au sein de cette famille. En effet, la position de neutralité qui se dégage de cette famille a pour conséquence que Ralph ne donne pas d'information sur la génération précédente, ni sur sa fratrie.

Ralph fait part d'une vie de famille normale. Il ne rapporte pas d'événements particuliers qui seraient venus réorganiser la vie familiale. En revanche, de façon objective, nous sommes amenés à soulever le point que ces événements, même s'ils ne sont pas parlés, ont existé. Nous constatons par exemple des événements tels les naissances des frères et de la sœur de Ralph, le mariage de Ralph, la naissance d'une petite fille. Ainsi, il apparaît que ce ne sont pas des événements du cycle de vie qui sont absents au sein de cette famille, mais plutôt les réactions qui contrastent par leur absence dans le discours de Ralph. En conséquence, les étapes importantes d'une vie s'en trouvent gommées. Tout paraît nivelé comme l'indifférence et la nonchalance que l'on retrouve dans les liens familiaux. Ce procédé semble préconscient chez Ralph lorsqu'il dit : « On ne se parlait pas plutôt que de créer des chicanes ».

La seule étape importante qui a place dans le discours est l'homicide-suicide. En revanche, au niveau de la deuxième génération, ce drame est passé par l'agir, respectant la règle de l'interdit de parole tout en permettant d'ouvrir sur les secrets pour la génération suivante dans l'après-coup. Il est frappant de constater cependant que, même quelques jours

avant le drame, la discussion ne semble pas avoir été possible. En effet, il est rapporté que personne ne se doutait qu'un tel drame pouvait se produire. Nous repérons encore à ce moment un agir en cohérence avec l'interdit de parole lorsque le fils va enlever quelques armes à son père. C'est-à-dire que l'on agit apparemment en lien avec le drame, mais sans le voir venir. Cet agir vient entraver la possibilité de parole et d'accès à des ressources tierces et il maintient le déni de la violence du père. Après le drame, la réorganisation de la famille se fait selon un certain éloignement de ses membres. La superficialité des liens se démarque encore une fois. En effet, le point central de la famille est présenté comme étant la maison du père et non les relations entre les membres de la famille. Une fois la maison disparue, les membres se séparent.

4.1.2.3 Modèle répétitif à travers les générations

Tel qu'il a été amené dans la section précédente, cette famille montre se tenir ensemble dans un « équilibre » par le respect d'une loi du secret. L'interdit de parole posé par le père et tenu par la mère semble, à l'analyse, se transmettre de la première à la deuxième génération, du moins chez Ralph. Des manifestations de celle-ci sont l'inhibition, la neutralité envers sa femme et une attitude conflictuelle lorsque celle-ci tente de communiquer avec lui. Toutefois, il est intéressant de noter un changement dans le fonctionnement à partir de l'homicide-suicide. En effet, devant le conflit, Ralph paraît répéter le modèle de la génération précédente. Lorsque sa femme se manifeste par une prise de position différente, un conflit est soulevé entre les deux. La tension monte. Ralph tente de maintenir l'homéostasie alors que la conjointe est décrite comme ouverte sur la communication. À la suite de l'homicide-suicide, qui présuppose le bris du secret par la mère qui met en oeuvre la séparation, le couple de Ralph devient plus proche. Un changement s'amorce relativement au conflit; chacun des membres du couple peut se mobiliser pour se détourner de leurs intérêts divergents et se concentrer sur un but commun : réparer leurs manques du passé par leur fille. Cette nouvelle ouverture chez Ralph peut trouver appui sur divers éléments. D'abord, le bris de la règle du silence par la mère vient autoriser l'ouverture pour la génération future. En outre, Ralph peut trouver appui sur un patron qu'il voit comme un deuxième père. Celui-ci est décrit comme ayant enseigné à Ralph la capacité d'être un moteur de changement. Ces identifications, combinées à l'attitude de la conjointe permet de profiter de l'ouverture amenée par l'attitude

de la mère. Toutefois, bien qu'un nouvel équilibre dans le fonctionnement se dessine et distingue Ralph de son père, l'homicide-suicide et le maintien pendant des années de la règle de l'interdit de parole paraissent avoir laissé des traces d'ombres. En effet, cette nouvelle attitude ouvre également une crainte pour Ralph. Il fera part en entrevue de préoccupations et de craintes que des malheurs pourraient arriver à sa fille. Ralph retrouve une certaine souplesse relativement à l'interdit de parole, mais celui-ci ne semble pas disparaître complètement.

4.1.2.4 Les événements de vie et le fonctionnement familial

Les événements de vie étant gommés, il est difficile d'en faire le lien avec le fonctionnement de la famille. La donnée de base est donc le gommage. Celui-ci paraît avoir influencé le fonctionnement familial qui se démarque par son ambiguïté. Les règles sont présentées comme claires et strictes; toutefois, Ralph mentionne avoir pu faire ce qu'il voulait et être à des endroits inconnus des parents.

Il est à noter toutefois des moments forts qui contrastent avec l'absence d'informations. Par exemple, Ralph est frappé avec un bâton par son père alors que ce n'est pas habituel. Il dira ne pas être en mesure de se souvenir de l'événement, mais il en conclut que ce devait être grave. Autre exemple, le père se fait enlever des fusils par un de ses fils, mais l'événement n'est pas lié par Ralph à l'homicide-suicide qui suivra quelques jours plus tard. Également, la violence du père motive plusieurs fois l'intervention de la police sans que personne sache pourquoi et soit au courant.

La neutralité ressort et se confirme ici aussi au niveau des liens. L'aspect pratique ressort davantage que l'aspect pulsionnel. Par exemple, Ralph et sa partenaire vont habiter ensemble parce que c'est plus pratique et plus économique. L'événement pour lequel nous avons le plus de détails est l'homicide-suicide. Les conséquences paraissent être une possibilité d'ouverture sur le conflit ainsi que la perte du noyau familial représenté par la maison du père. Tout reste cependant au rang accessoire, telle la succession, et non relationnel. Ralph excuse d'ailleurs l'attitude agressive de son père par rapport à sa mère en relevant que, par la séparation, sa mère lui avait causé des problèmes financiers et qu'il avait

dû faire une demande à l'assistance sociale. Il se précise une loi familiale basée sur le maintien du secret sous peine de dommages collatéraux.

4.1.2.5 Les modèles relationnels et les triangles

La neutralité maintes fois soulevée jusqu'ici se manifeste au niveau des modes relationnels. À l'analyse de ceux-ci, ils ne se révèlent pas basés sur l'établissement de triangle puisque chacun conserve une neutralité affective par rapport à l'autre. Aux prises avec cette dynamique de loi du silence et de neutralité, il paraît difficile de pouvoir se lier à l'autre sur des bases franchement individuelles. La description des liens interpersonnels laisse entrevoir par moment un lien instrumental à l'autre. Dans la première génération, aucun lien particulier n'est rapporté comme significatif à l'extérieur des liens familiaux. Des éléments rapportés après l'homicide-suicide telles les avances du père sur sa belle-fille laissent également planer le doute de l'incestuel¹⁶.

En revanche, à la suite de l'homicide-suicide, un changement paraît pouvoir s'amorcer dans la génération suivante, chez Ralph, lui permettant de s'appuyer sur des relations significatives extérieures à la famille.

4.1.2.6 Équilibre familial et déséquilibre

En intégrant les points d'analyse précédents, nous arrivons à dégager quelques grandes lignes de « l'équilibre » sur lequel cette famille s'est construite. En effet, l'étude du récit familial révèle que l'économie familiale serait maintenue par les secrets autour de la violence du père ainsi que par la neutralité des liens. De cette manière, peu de vagues furent soulevées et les quelques possibilités de remises en question furent gommées par le maintien de secret. Par exemple, les violences du père, même à l'intérieur de la famille telles les avances sur la belle-fille, sont demeurées cachées, empêchant du même coup un soulèvement qui serait venu remettre le fonctionnement en cause. Le climat conservé évoque l'absence d'humanité, de chaleur et de réaction. Ce contexte contient quelque chose de la mort.

¹⁶ L'incestuel est défini comme : « un climat où souffle le vent de l'inceste sans qu'il y ait inceste, ce qui dans la vie psychique individuelle et familiale, porte l'empreinte de l'inceste non fantasmé, sans qu'en soient nécessairement accomplies les formes génitales » (Racamier 1995 cité par Doris-Louise Haineault 2006 p.22)

Celle-ci paraît justement être l'élément pouvant venir équilibrer les éclats. Par exemple, devant les violences du père, nous retrouvons l'effacement de la violence par le silence chez la mère. Même devant l'éclat de l'homicide-suicide amenant la découverte de secrets, la mort est présentée par Ralph comme une solution. En effet, alors que son père a tout de même tué sa mère, il dira : « C'est un peu une chance qu'il soit mort, car autrement, je lui en voudrais encore. »

4.2 Famille 04

4.2.1 Résumé de l'histoire familiale

4.2.1.1 Présentation des données

La famille étudiée ici est celle qui compte le plus de personnes ayant accepté de participer à la recherche. Les données sont issues de la rencontre de cinq membres de la famille distribués sur trois générations. En prenant comme point de repère l'homme ayant commis l'homicide-suicide, ont été rencontrés sa mère (Manon), deux de ses frères (Yves et David), son ex-conjointe (Josée) et sa fille aînée (France).

Le nombre de participants dans cette famille ajoute à la richesse de l'information disponible de même qu'au niveau de complexité des analyses. De plus, la configuration familiale se présente de manière complexe. Dans le cas présent, la personne ayant commis l'homicide (Antoine) a tué le nouveau conjoint (Richard) de son ex-conjointe (Micheline). Le génogramme illustre que la personne tuée est également l'ex-conjoint de la mère d'Antoine, donc, par le fait même, son ex-beau-père.

4.2.1.2 Description du drame

Les différents membres de la famille racontent le drame suivant. Antoine était en maison de transition en attendant sa mise en accusation pour tentative de meurtre. En effet, un mois avant le drame, Antoine avait fait une tentative de meurtre sur Micheline, son ex-copine, et sur Richard, le nouveau copain de celle-ci. Antoine disait alors à tout le monde de son entourage qu'il ne retournerait pas en prison. Le jour du drame, Antoine tue l'amant de Micheline pour ensuite mettre fin à ses jours. Il s'est d'abord rendu chez ces derniers avec un

fusil à la main. Il tire deux balles sur Richard qui meurt sur le coup. Antoine a alors également l'intention de tuer Micheline. Toutefois, celle-ci arrive à se sauver. Antoine se rend dans un champ derrière chez sa mère et il se tire une balle dans la tête.

4.2.1.3 Histoire familiale chronologique par génération

Première génération

Manon est la mère d'Antoine. Madame est âgée de 59 ans au moment des entrevues. Elle est la quatrième d'une famille de treize enfants. Deux de ses frères sont morts, dont un décédé par suicide à l'âge de 42 ans.

Manon décrit une enfance marquée par l'abus et la violence tant physique que psychologique. Cette violence est agie par la mère, et ce, sur ses treize enfants. Madame ne rapporte aucun souvenir chaleureux et mentionne, au meilleur des cas, une neutralité ou de l'indifférence de la part de sa mère. Elle rapporte deux étapes dans cette violence. Celles-ci sont séparées par une période où elle est placée au couvent pendant trois ans. À propos de cette époque, Manon décrit avoir vécu les plus belles années de sa vie. Le retour à la maison, qui coïncide avec son entrée dans l'adolescence, ainsi qu'avec le départ définitif de son père, est marqué par une augmentation de la violence maternelle, allant jusqu'à une tentative d'étouffement. Le père n'a jamais battu les enfants, mais s'en prend toutefois à leur mère. Bien que Manon mentionne que son père ne s'occupe pas beaucoup des enfants, elle dit s'être sentie aimée de lui.

Sur la sphère amoureuse, Manon connaît trois unions importantes. Selon ses propos, une seule est basée sur l'amour. Toutefois, les relations conjugales de Manon sont également empreintes de violences physiques et psychologiques. Manon est d'ailleurs accusée de tentative de meurtre sur son dernier conjoint, Richard, la victime de l'homicide-suicide perpétré par son fils Antoine.

Manon a six enfants. La première est décédée à l'âge de deux mois. Quatre garçons du même père suivent. Enfin, un dernier garçon, du deuxième conjoint de Manon, naît sans être reconnu par le père.

Deuxième génération

La deuxième génération est marquée par la violence physique et psychologique agie par la mère (Manon). Il y est fait également mention de nombreux récits d'abandons à répétition à travers un nombre impressionnant de placements en famille d'accueil. Yves fait état notamment de plus de 15 foyers en 10 ans, ce qui n'inclut pas les moments où il retourne vivre avec sa mère. La violence sur les enfants peut aller jusqu'à des menaces de mort. Par exemple, la mère court après les enfants avec une hache. Nous retrouvons également des actes violents tels forcer ses fils de 14-15 ans à se mettre nus pour les frapper à « grands coups de poing ». Le père quant à lui n'est pas violent envers eux, mais il disparaît tôt dans la vie des enfants, c'est-à-dire, à la suite de la séparation du couple.

Les enfants de cette génération sont, à partir de l'adolescence, impliqués dans un réseau criminel. Ainsi, ils continuent, à l'âge adulte, de vivre des pertes tragiques comme des suicides ou des homicides. David, le troisième fils de Manon, demeure lié au milieu criminel. Il conserve une vie instable sur les plans relationnels et professionnels. En revanche, Yves, le deuxième fils, réussit à se distinguer de ce milieu avec le temps. De plus, il parvient à vivre une vie amoureuse stable. Enfin, Jonathan, l'avant-dernier fils est aux prises avec des problèmes de toxicomanie. Il est aussi atteint du VIH au moment des entretiens de recherche et il a fait une tentative de suicide après le décès d'Antoine.

Troisième génération

Plusieurs des enfants de la troisième génération sont également victimes d'abandons et de violences. Par exemple, David ne voit pas ses filles pendant une période de six ans lorsque celles-ci ont presque atteint l'adolescence. Quant aux filles d'Antoine, elles sont davantage exposées. Lorsqu'elles ont respectivement quatre et deux ans, elles sont « abandonnées » par leur mère qui se sauve par peur d'Antoine, profitant du fait que ce dernier est hospitalisé suite à un anévrisme. Ainsi, au moment du drame, les filles d'Antoine vivent avec Antoine et leur grand-mère Manon. L'aînée, France qui a 9 ans au moment des entretiens, raconte avoir été fréquemment laissée seule à elle-même dans des conditions précaires. Elle fait également le récit des violences agies à la fois par son père et par sa grand-mère.

4.2.1.4 Après le drame

À la suite du drame, chaque membre de la famille parle de la perte d'Antoine. Toutefois, personne, mise à part Manon, ne fait mention de la perte de Richard, bien qu'il ait déjà été le beau-père des fils de Manon.

Manon rapporte la perte de Richard comme quelque chose d'extrêmement difficile à vivre pour elle. Depuis le décès des deux hommes, elle décrit une vie remplie de solitude. Elle dit en vouloir beaucoup à Antoine de lui avoir enlevé Richard et d'avoir laissé ses filles « seules ». Elle dit avoir pleuré le décès de son fils de rage et non de peine. Manon se trouve à prendre maintenant soin de son avant-dernier fils, Jonathan, qui a fait une tentative de suicide après le décès d'Antoine.

Pour David, le troisième de fils de Manon, le geste de son frère témoigne qu'il était un homme « sans cœur » qui avait « besoin qu'une femme l'entretienne ». Il n'exprime aucune pitié ou compassion pour son frère et parle du drame comme quelque chose de fataliste et d'inévitable. Selon lui, le décès de son frère n'a rien changé à sa vie. Il croit toutefois que cela a soulagé sa mère.

Yves, le deuxième fils de Manon, rejoint son frère David au niveau de l'indifférence relativement au décès d'Antoine. Il explique en disant : « C'était pas plus facile de le voir vivre que de le voir mort ». Toutefois, après le drame, Yves fait part avoir réalisé que cela ne donnait rien de se rapprocher de sa famille qu'il décrit comme « à l'envers ». Il dit par rapport à sa famille : « Il n'y a plus rien à faire ».

Enfin, pour Josée, l'ex-conjointe d'Antoine, et leur fille France, le drame a pour effet de leur permettre de se retrouver. En effet, Manon a dû laisser la garde des enfants d'Antoine, ne pouvant en prendre soin seule pour des raisons médicales. Une fois Antoine mort, Josée récupère la garde de ses filles. Après le décès, France est exposée par sa grand-mère à la scène du suicide. Elle dit ne pas avoir fait de cauchemar. Elle parle du décès de son père avec détachement. Toutefois, à propos de ce qu'elle ferait si elle était séparée de nouveau de sa mère, elle dit à l'agente de recherche : « Je me tuerais ». France pose également des

questions en entrevues telles : « n'est-ce pas que c'est normal d'être triste lorsqu'on perd un parent? »

4.2.2 Résumé de l'analyse et discussion

4.2.2.1 La structure familiale

La composition des foyers de cette famille ne correspond à aucune catégorie que l'on retrouve typiquement. La première génération est la plus simple. À la base, elle est composée de Manon, sa fratrie et leur mère. Le père ne fait pas partie du foyer de façon stable. Il quitte régulièrement la famille et finit par rompre définitivement les contacts. Manon se distingue de sa fratrie par le fait qu'elle a connu des séparations du milieu familial. En effet, mis à part les allers et retours du père, elle est placée pendant trois ans chez les religieuses. En outre, elle va vivre quelque temps chez son parrain après que sa mère tente de la tuer en l'étouffant.

La deuxième génération se démarque par l'ampleur des séparations et l'absence complète de figures d'attachement stables et de foyer de base. Le génogramme est particulièrement frappant sur ce point. Aucun foyer ne comporte de stabilité. Les placements en familles d'accueil incluent des va et vient des parents qui reviennent et disparaissent de nouveau. La mère, même lors de placements, demeure la figure dominante. Bien que sa présence physique ne soit pas constante, les enfants continuent de vivre psychiquement avec son emprise. Le seul enfant de cette fratrie qui n'a pas connu de séparation avec la mère est Aaron, l'enfant décrit comme « enfant de l'amour ». Au niveau des placements en famille d'accueil, nous n'observons aucune permanence de foyer, bien que certains sont décrits comme plus positifs. Nous reviendrons ultérieurement sur l'impact de ces derniers. Nous observons également la survenue et la disparition de plusieurs beaux-pères; des alternances de foyers à répétitions entre foyer d'origine, foyers d'accueils et hébergement chez la grand-mère maternelle.

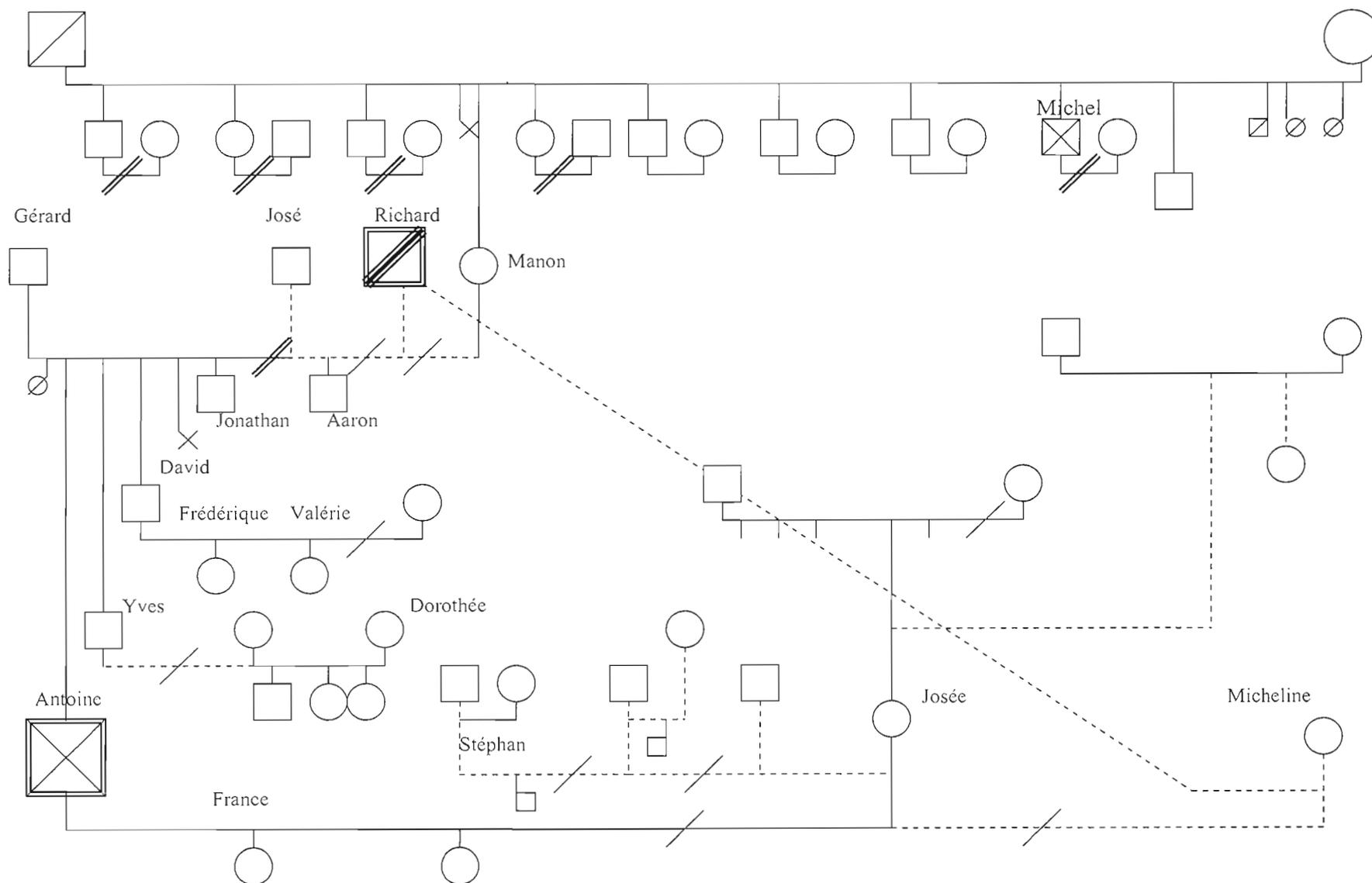


Figure 2. Génogramme famille 04

Dans la troisième génération, nous constatons qu'Antoine répète la structure de sa génération avec ses enfants à la différence des foyers d'accueils. Effectivement, ses filles ne sont pas placées en foyer d'accueil, mais elles ne connaissent pas de milieu stable. Après la séparation de Josée et d'Antoine, celui-ci devient symboliquement le partenaire de sa mère avec qui il vit et élève ses enfants. Les alternances sont de type : parents/enfants; enfants/grand-mère; enfants/grand-mère/demi-frère; enfants/père/grand-mère. Il est frappant de constater que même le fils de Josée, né d'une union précédente à Antoine, est aux prises avec cette dynamique. En effet, dès l'union de Josée et d'Antoine célébrée, Manon prend la garde de celui-ci et l'élève comme s'il était son fils. Pour les filles d'Antoine, le retour à une relative stabilité ne se fait qu'après l'homicide-suicide. Josée peut alors reprendre ses enfants et les garder avec elle de manière permanente.

À l'étude des différentes générations, l'équilibre familial semble reposer sur la circulation de la violence. Nous observons sur les deux premières générations le mode relationnel suivant : le mari est présenté comme un homme absent. Lors de ses présences, il est violent avec sa conjointe. Son absence a pour conséquence de laisser sa femme seule avec les enfants. Le manque de prises de responsabilités des pères quant à leurs familles, au profit de la dépendance à l'alcool ou au jeu, provoque la rage de la mère qui se défoule sur les enfants. La disparition définitive des pères laisse ceux-ci aux prises avec l'emprise maternelle sans tiers pour la freiner. Au niveau de la deuxième génération et l'impact se dessinant sur la troisième, nous voyons que Manon est maintenue comme figure dominante. Elle tient la famille ensemble par la violence sur ses enfants et petits-enfants. Son emprise s'étend jusqu'à Josée. C'est en effet Manon qui dicte à Antoine et à Josée le moment venu pour eux de se marier; elle prend possession du fils de Josée, lorsque Josée veut quitter Antoine, elle intervient auprès de celle-ci pour l'en empêcher et ainsi de suite.

L'étude de la constellation de la fratrie met en relief des points intéressants. Nous observons qu'Antoine, Jonathan ainsi que leur mère Manon sont tous trois nés après la mort d'un enfant de leur famille. Le rapport identificatoire entre Manon et ses deux fils s'en trouve affecté. En effet, ils sont placés à ce niveau dans une position semblable sur un plan transgénérationnel. D'ailleurs, tous rapportent plus d'attention de la part de Manon envers Antoine et Jonathan.

Une configuration familiale inhabituelle est également à souligner et vient mettre des rivalités et des confusions de rôles en évidence sur le plan transgénérationnel. Nous savons que, peu avant le drame, Micheline se choisit Richard comme partenaire de vie. À l'étude du génogramme, nous constatons que Josée (ex-conjointe d'Antoine) et Manon ont le même rang dans leur fratrie respective. Combiné au rang des naissances de leur famille respective s'ajoute une superposition du vécu conjugal. Par exemple, Josée, comme Manon est battue par son conjoint. Nous gardons à l'esprit l'attitude d'emprise de Manon au sein du mariage de Josée et d'Antoine. Rappelons que Manon impose le mariage puis tient un rôle ambivalent dans le couple de son fils. Elle défend Josée devant son fils lorsque celui-ci la bat. Toutefois, lorsque Josée tente de se séparer, Manon intervient pour les maintenir ensemble. Tel que mentionné, elle conserve aussi la garde du fils de Josée.

Ainsi au niveau identificatoire, dans ce contexte de superposition de rôles et de positions, à un niveau symbolique, Micheline devient la rivale de Josée par son lien à Antoine et la rivale de Manon par son lien à Richard. De plus, Richard devient un double rival d'Antoine d'abord devant sa mère (Manon) et ensuite devant sa deuxième conjointe (Micheline). Or, dans la série d'enchevêtrements d'identifications et de rôles, Antoine se trouve à porter à la fois sa double tromperie (mère et Micheline) ainsi que le poids de la tromperie subie par sa mère (qui perd à la fois Richard et son fils). L'homicide-suicide devient ici porteur d'un sens qui prend racine à travers plus d'une génération.

4.2.2.2 Le parcours du cycle de vie

Le génogramme se révèle particulièrement instructif de certains cycles de vie entre la première et la deuxième génération. Bien que personne n'en fasse directement mention lors de son récit, replacer les dates et les événements sur le génogramme permet de mettre à jour des répétitions transgénérationnelles au niveau du cycle de vie. Celles-ci nous font voir un enfermement particulièrement intense pour Antoine le poussant dans une répétition du cycle de vie subie à la génération précédente par sa mère Manon, laissant voir une identification particulièrement massive entre eux.

En fait, Antoine, comme Manon, est né dans un contexte où l'enfant qui le précédait dans sa fratrie est décédé quelques mois avant sa propre naissance. Tenant compte de ce

premier point d'identification, d'autres éléments du cycle de vie viennent s'ajouter pour en augmenter la portée. Par exemple, Manon et Antoine furent tous deux placés pendant une période de trois ans. Dans les deux cas, la famille éclate à partir du départ définitif du père. Tous deux connaissent également une augmentation de la violence agie par la mère lors de leur retour auprès d'elle après les séparations.

En outre, nous constatons que Manon a tendance à répéter, avec la composition de son foyer, celui qu'elle a vécu dans son enfance. En effet, en partant de l'enfant mort dans la fratrie de Manon, 8 grossesses en incluant Manon ont suivi. Manon, quant à elle, en aura 7 en comptant ses deux enfants morts (maladie et avortement provoqué). Un huitième enfant s'ajoute lorsque Manon prend l'enfant de Josée. Il est intéressant de constater que ce huitième enfant « rapporté » trouve également un écho dans la génération précédente. En effet, le génogramme nous montre que le père de Manon quitte la famille définitivement en 1947. Toutefois, le dernier enfant de la fratrie est né en 1949... soit deux ans après le départ du père. Bien que le récit de Manon ne le révèle pas, les dates laissent planer un doute sur l'identité du géniteur de ce huitième enfant « rapporté ». Sans avoir de réponse sur la paternité de cet enfant de la première génération, le doute soulevé donne un éclairage particulier sur la compréhension de la configuration familiale que Manon reproduit en s'appropriant le fils de Josée.

La troisième génération, bien que beaucoup plus jeune, laisse déjà voir des signes de répétitions. En effet, celle-ci est également rythmée selon un cycle de séparations et de retour des pères. Une augmentation de la violence agie sur les enfants paraît modulée tant en fonction de ces départs et de ces retrouvailles qu'en lien avec la sexualisation des enfants lors de leur entrée dans l'adolescence. Rappelons que ces points se retrouvent également dans la première et la deuxième génération. La violence est toutefois moins marquée dans les foyers d'Yves et de David. Il est intéressant de noter que ceux-ci n'ont pas choisi des femmes violentes envers leurs enfants. Par contre, la situation pour Antoine et ses filles est différente. En effet, Antoine, à la différence de ses frères, agit plus de violence. Son lien identificatoire avec sa mère ressort de nouveau ici. De plus, il est, après le départ de Josée, le partenaire de vie de sa mère Manon, exposant ainsi ses propres filles à la violence à la fois de leur grand-mère Manon et de leur père Antoine.

En résumé, tout semble se mettre en place selon des règles qui ne reposent pas sur une reconnaissance de l'ordre des générations. Les allers et retours des enfants et des parents sur différentes générations viennent brouiller cet ordre chronologique et dressent la table à des règles de fonctionnement intrafamilial qui semblent obéir davantage à une compulsion à la répétition. En fait, cela paraît fonctionner comme si les liens interpersonnels ne sont pas basés sur une reconnaissance de l'autre, mais plutôt sur son utilisation, et cela, dans une tentative de maîtrise de traumatismes subis par la génération précédente via l'emprise sur la génération suivante.

4.2.2.3 Modèle répétitif à travers les générations

L'étude des modèles de fonctionnement à travers les générations montre quelques répétitions. Les femmes de la première et de la deuxième génération (Manon et sa mère) agissent beaucoup de violence envers leurs enfants. Celle-ci est décrite dans un contexte de dévouement sur les enfants devant la violence conjugale et l'irresponsabilité paternelle.

Manon a uniquement des enfants de sexe masculin. Ceux-ci reproduisent les caractéristiques de fonctionnement pathologique de leur ancêtre masculin (père et grand-père). En effet, plusieurs sont violents envers leur(s) conjointe(s), mais mis à part ce trait, ils partagent le profil suivant : trouble de consommation et/ou dépendance au jeu, traits de personnalité antisociale et infidélité.

Antoine présente un profil différent de ses frères. Il a une combinaison des traits pathologiques de sa mère et de son père. Ainsi, il devient également le premier homme violent envers les enfants. La sévérité de la répétition des modes pathologiques semble varier en fonction du niveau d'identification au parent. Le plus frappant est Antoine. Le thème de l'identification massive à sa mère a déjà été relevé. Sa manifestation semble trouver son apogée dans la reprise de la tentative de meurtre sur Richard que Manon avait perpétrée. L'existence d'Antoine est dominée par l'emprise qu'exerce sa mère sur sa vie personnelle et sa vie de couple. Comme mentionné, il n'arrive pas, même en couple, à se séparer d'elle.

Jonathan semble davantage identifié à Manon plutôt qu'à son père. Comme elle, il naît après un enfant mort. L'absence de vie conjugale permet moins de mettre en lumière le

profil connu du père. Ainsi, il a un historique semblable à sa mère au niveau de la dépression majeure, des tentatives de suicide et des troubles de consommation. Jonathan montre principalement un retournement de la violence envers lui-même.

David présente un profil semblable au père. Toutefois, il manifeste un rapport moins incestuel avec sa mère par rapport à Antoine. En effet, il réussit à se séparer en partie d'elle. C'est-à-dire qu'il se choisit une partenaire différente, mais suffisamment semblable à sa mère. Comme sa mère le fait avec son père, la partenaire de David devient enceinte après quelques mois de fréquentation. Il dit d'ailleurs de cette femme : « Elle me fait penser à ma mère ».

Enfin, Yves connaît un retournement de situation. D'abord, il aurait des traits de personnalité antisociale jusqu'au début de sa vie adulte. À l'époque, il est également un homme infidèle avec une vie amoureuse instable. Toutefois, Yves change de profil avec sa deuxième conjointe qui se montre semblable à une mère substitut qu'Yves a connue en foyer d'accueil. Cette mère a apporté une autre image de la femme à Yves. Elle est décrite comme fragile et attentionnée, une femme qui s'inquiète pour les enfants qu'elle héberge. Avec sa deuxième conjointe, Yves devient le pourvoyeur. Il quitte le milieu criminel et exerce une profession comme donneur de soin. Il est le seul homme de son équipe de travail. De plus, Yves cesse d'être infidèle et se centre sur sa famille. Il présente cependant un affect plat et manifeste une anxiété devant une séparation trop prolongée de sa femme et de ses enfants.

4.2.2.4 Les événements de vie et le fonctionnement familial

L'étude des cycles de vie nous renseigne sur le fonctionnement de cette famille. En effet, nous observons des répétitions dans la structure familiale qui viennent témoigner d'une rigidité grandissante dans un sens de répétition transgénérationnelle. Par exemple, la mort d'un enfant dans la fratrie de Manon vient installer une coupure entre les enfants « d'avant » et ceux « d'après » dont Manon fait partie. Ainsi, en comptant cet enfant décédé, les parents de Manon ont sept enfants en sept ans. Sept ans plus tard, un dernier enfant naît, et ce, deux ans après le départ du père, laissant planer dans la tête des chercheurs, tel que relevé plus tôt, un questionnement autour de l'identité du géniteur. À son tour, Manon a également 7 grossesses, dont deux aboutissent dans la mort, provoquée ou subie. Toutefois, il y a

également sept ans d'écart entre l'avant-dernier et le dernier enfant issu d'un autre père qui n'en reconnaît pas la paternité. Enfin, la troisième génération a aussi, en tout, 7 enfants; six légitimes et un « rapporté » issu du précédent mariage de Josée.

Cet exemple vient illustrer ce que nous retrouvons dans plusieurs événements de vie de cette famille. De façon générale, nous observons que les enfants de Manon paraissent répéter les événements qui marquent les cycles de la vie de leur mère. Ainsi, ils ne montrent pas avoir accès à un destin libre, mais se révèlent plutôt aux prises avec une compulsion à la répétition particulièrement rigide et mortifère, répétant indéfiniment le même. Ce cycle, pareil d'une génération à l'autre, se retrouve à grande échelle et dès les premières années de vie. Par exemple, les deux enfants nés après la mort d'un autre enfant, Antoine et Jonathan, se retrouvent placés par Manon pour la même durée qu'elle-même le fut. Lorsque plus tard Manon reprend ses enfants, elle fait une ségrégation et choisit l'ordre dans lequel elle les reprend. Elle produit une nouvelle structure familiale basée sur un choix d'enfants qui semble être en fonction de sa propre histoire, comme si elle se construisait une famille de clones. Ainsi, elle exclut David et Yves pour choisir Antoine et Jonathan.

Yves et David sont ici marqués d'une différence qui entraîne chez eux un sentiment de rejet et d'exclusion. Toutefois, ce décolllement de leur milieu d'origine paraît avoir ouvert la porte au changement. L'étude de leur cycle de vie permet de faire ressortir que la blessure du départ a offert la possibilité de tirer profit de l'exclusion subie pour la retourner en rébellion. L'exclusion leur permet, dans un premier temps, d'avoir accès à d'autres modèles familiaux par les familles d'accueil et d'accéder ensuite à d'autres lois dans le milieu criminel. Bien que ces milieux soient jugés hors-la-loi selon la société, dans la structure de David et de Yves, ils révèlent avoir eu le bien-fondé de leur donner un rôle garanti par une hiérarchie et des lois internes permettant l'accès à une structure moins incestuelle que dans le milieu familial où la différence est exclue au profit de la répétition du même et de l'abolition des générations.

La suite de l'étude des cycles de vie d'Antoine n'est guère plus reluisante au sens où la rigidité se montre toujours de manière croissante jusqu'à l'enchevêtrement. Par exemple, il quitte la maison au même âge que sa mère. Il épouse Josée qui a le même rang et une histoire

de vie semblable à Manon. Le nouveau couple Antoine-Josée répète la structure et le fonctionnement du couple parental Manon-Gérard, notamment sur le plan de la violence et de l'abus de substances. Rappelons que le choix de partenaire entre Antoine et Josée ne s'est pas fait librement, mais que c'est plutôt Manon qui a choisi pour Antoine. Par la suite, lors de conflits, elle s'identifie à Josée contre Antoine. En revanche, lorsque celle-ci veut le quitter, Manon ramène Josée à Antoine. L'emprise de Manon sur le couple va jusqu'à prendre possession du fils de Josée, pourtant issu d'un premier mariage, poursuivant ainsi l'enchevêtrement des générations en y mêlant la troisième. Lorsque Josée finit par quitter Antoine, profitant du fait qu'il se trouve hospitalisé d'urgence pour prendre la fuite, Manon et Antoine deviennent le couple parental des enfants de Josée. Le couple formé de la grand-mère et du père n'est toutefois pas stable. Manon exerce l'emprise jusqu'à enlever complètement la garde à Antoine pour élever ses filles seules.

De manière plus large et hors conjugale, nous assistons également à des agirs étonnants. Par exemple, la première tentative de suicide d'Antoine à la suite d'un geste de violence sur Josée correspond au moment où Manon a elle-même tenté de tuer Richard, à l'époque conjoint Manon et future victime de l'homicide-suicide.

Tous ces exemples, ainsi que bien d'autres que nous ne rapporterons pas ici pour préserver l'anonymat montrent l'ampleur de l'enchevêtrement et mettent en lumière des lois propres à cette famille qui viennent régir son économie interne. En effet, il paraît y avoir priorité de l'agir, de la répétition créant un climat incestuel, sur les lois générationnelles.

4.2.2.5 Les modèles relationnels et les triangles

L'étude de la première génération met en relief des triangles parents-enfants. La relation entre chaque dyade vient avoir une influence sur les autres. Par exemple, la violence de la mère sur les enfants est modulée en fonction du lien entre le père et la mère.

Dans la deuxième génération, la mère, Manon, exerce une relation d'emprise très forte. Nous ne voyons pas vraiment de relation en triangle. Même si le père est dans la plupart des cas exclu, il est parfois « protecteur ». Par exemple, lorsqu'il revient à la maison,

il brise les bâtons que la mère utilise pour frapper les enfants. Le triangle semble plutôt s'installer à la vie adulte de la deuxième génération, soit entre Manon, Antoine et Josée.

Au niveau de la troisième génération, nous assistons à un triangle multi-générationnel. En effet, les enfants d'Antoine et de Josée naissent dans le cadre d'une relation triangulaire entre leurs parents et leur grand-mère paternelle. L'exclusion de Josée a pour conséquence l'arrivée physique de Manon auprès des enfants et de leur père. Un troc d'enfants s'observe entre Manon et Antoine en fonction de la relation entre eux.

De façon générale, au niveau de l'étude des modèles relationnels, la première et la deuxième génération sont caractérisées par des relations intenses et fusionnelles. L'enchevêtrement par le jeu des identifications se révèle plus fort entre Manon et ses deux fils: Antoine puis Jonathan. Dans le cas d'Antoine et de Manon, le recours à l'extérieur n'est pas arrivé à permettre une ouverture. C'est-à-dire que le retour après le placement de trois ans s'est fait dans le cadre d'une augmentation de la violence véhiculant le message de l'interdit d'accès à la différence et à un espace tiers. Jonathan de son côté est retourné dans le même, soit chez la grand-mère maternelle (mère de Manon), également une femme violente. Ainsi, Antoine et Jonathan se révèlent pris avec une incapacité à entrer en relation sur des bases individuelles, mais plutôt dans une répétition de modes relationnels hérités des générations précédentes.

Enfin, David et Yves ont quant à eux eu accès, chacun de leur côté, à une famille différente. David rapporte avoir vécu la perte de cette famille d'accueil comme un abandon. Il s'est révolté et sa délinquance, comme mentionné précédemment, l'a sorti de son milieu d'origine. Ainsi, David a pu se démarquer en partie de son milieu d'origine et le quitter au profit du milieu criminel. Toutefois, il reste dans une dynamique de rejet des lois sociales qui peut se comprendre en partie par une stratégie visant à se rendre actif devant l'abandon de sa mère Manon et la perception de l'abandon par sa famille d'accueil. Son mode relationnel se révèle plutôt instable.

Yves de son côté a connu une famille d'accueil avec une mère fragile lui permettant d'avoir accès à une figure féminine différente de celles connues jusqu'alors. À la différence de David, il n'a pas vécu un abandon par rapport à cette femme. Devant sa fragilité, Yves a

plutôt choisi de s'exclure et de quitter cette famille tout en continuant, à distance, de prendre soin de madame et de ses filles, notamment sur le plan financier. Comme pour David, le refuge dans le milieu criminalisé lui permet de sortir de son milieu. Le rejet de sa mère combiné à l'accès à une mère substitut fragile paraissent avoir été des bases qui lui permettent de trouver une stabilité et de changer de mode de vie auprès de sa deuxième partenaire. En effet, celle-ci, comme la mère d'accueil, est décrite comme une femme fragile, axée sur la vie de famille et moins sur la sexualité. De plus, toujours comme la mère d'accueil qui a voulu adopter Yves, sa conjointe le choisit et l'attend le temps qu'il faut. Il finit par cesser toutes activités illicites et il devient un homme fidèle axé sur la vie de famille.

4.2.2.6 Équilibre familial et déséquilibre

Bien que nous n'ayons pas accès aux familles de tous les partenaires des enfants de Manon, les entrevues avec Josée ont permis de mettre en lumière des faits intéressants au niveau de la structure familiale. À l'analyse des récits de vie, nous pouvons voir qu'Antoine choisit une partenaire qui est au même rang que sa mère l'est au niveau de sa fratrie vivante, soit la quatrième enfant. De même, Josée vient d'une famille de cinq enfants, ce qui est le nombre d'enfants vivants de Manon. De plus, Josée se trouve à être également au même rang dans sa fratrie que Jonathan, l'autre fils de Manon resté dans une identification massive à sa mère. Ainsi, il semble reproduit, par Antoine, un choix de partenaires basé sur le même au sens où Antoine et Jonathan sont les enfants qui comptent le plus de caractéristiques identificatoires avec Manon. Aussi, Manon et Josée ont un degré d'identification également prononcé par leur rang dans la structure familiale ainsi que par la naissance d'un premier fils issu accidentellement d'une relation chaotique. En effet, Manon ayant épousé son premier mari, Gérard, non par amour, mais pour avoir un père pour son enfant qui meurt après quelques mois de vie. Quant au fils de Josée, rappelons que Manon se l'est ensuite approprié comme si c'était le sien.

Un autre point intéressant quant à l'équilibre et cette famille est au niveau d'une quasi-absence de rôle. Mis à part Yves qui est reconnu par tous comme le bouc émissaire; rôle qui semble l'avoir finalement protégé en le distinguant des autres, il ne semble pas y avoir vraiment de rôle prescrit ou souhaité. Il ne ressort aucune couleur au niveau des

personnalités dans les récits de vie. En fait, tout paraît être comme si les hommes dans la vie de Manon se succèdent et s'avèrent plutôt encombrants. Les différents individus ne semblent pas être reconnus pour leur différence, donc leur rôle propre, mais plutôt contraints à une répétition transgénérationnelle. En ce sens, les relations paraissent instrumentales et non investies. Les protagonistes présentent la caractéristique d'être interchangeables dans la mesure où ils peuvent se prêter à la répétition. L'exemple le plus frappant est comment Richard passe du rôle de conjoint de Manon et beau-père de ses enfants; « père » des enfants d'Antoine; victime d'un assaut criminel de Manon; rival d'Antoine et finalement victime d'Antoine; tout cela sans que personne n'en dise mot.

En résumé, seul Yves paraît avoir pu trouver une sorte d'équilibre. Son rôle défini de bouc émissaire et d'enfant problématique, ajouté à l'exclusion par sa mère qui le reprendra en dernier, cela combiné à une certaine proximité avec son père Gérard semble lui avoir permis de s'exclure de la famille et ainsi, de pouvoir s'ouvrir à une identification à sa mère substitut. Il a pu également développer sa capacité à mater en prenant soin des filles de cette femme. Il s'est ensuite trouvé une partenaire conforme à cette deuxième mère et opposée à sa mère biologique. Il poursuit en tenant une profession de donneur de soin, dans un milieu exclusivement constitué de femmes. Bien qu'il parle de sa conjointe d'une façon neutre, l'accent est mis sur la vie de famille et moins sur la relation duelle avec sa conjointe. Enfin, l'homicide-suicide est rapporté comme un drame qui a pu lui fournir la possibilité de couper les liens avec sa famille biologique.

Ainsi, mis à part Yves, les autres membres de la fratrie ne semblent pas à la recherche d'un équilibre basé sur l'accès à l'extérieur. La famille se révèle plutôt avoir son économie interne propre, basée moins sur des lois sociales que sur un enfermement incestuel. En effet, nous assistons à une répétition transgénérationnelle devenant de plus en plus rigide d'une génération à l'autre. Cette rigidité se dégage au niveau de la violence dans le lien devenu instrumental et au niveau de l'indifférence aux pertes. L'emprise et l'indifférence paraissent trouver leur aboutissement dans la brisure de la famille par l'homicide-suicide qui vient signer la fin de l'équilibre dans le déséquilibre. L'équilibre paraît tenter de se faire par l'écho et la reproduction que l'on retrouve d'une génération à l'autre; par une tentative de maîtriser le trauma à travers l'emprise sur la génération suivante. Or, par la rigidité croissante

de ce mécanisme et l'impossibilité d'ouverture sur l'extérieur qu'entraîne l'emprise, il se produit un effet diamétralement opposé. L'homicide-suicide semble s'inscrire dans un agir venant signer l'aboutissement de ce processus et permettre, pour certains dont Yves, Josée et ses filles, une ouverture sur l'extérieur. Pour les plus enchevêtrés, Manon et Jonathan, l'homicide-suicide paraît avoir l'effet d'un chaînon manquant. Ils semblent se retrouver dans un état mélancolique, témoignant d'une perte au niveau du narcissisme primaire. En effet, la perte d'Antoine est rapportée comme n'ayant aucune conséquence sur eux. Toutefois, nous observons notamment chez Manon une rage envers Antoine associée à un sentiment de vide. Comme mentionné précédemment, Jonathan tentera quant à lui de se suicider. Enfin, David restera dans une position satellite.

4.3 Famille 05

4.3.1 Résumé de l'histoire familiale

4.3.1.1 Présentation des données

L'homicide-suicide s'est produit à la deuxième génération de cette famille. Roland a tué sa deuxième conjointe Carole. Deux membres de sa famille ont accepté de participer à la recherche. Il s'agit des deux membres de la fratrie toujours vivants : Régina, la sœur de Roland, ainsi que Robert, son plus jeune frère. Ainsi, nous disposons d'informations sur la deuxième et la troisième génération.

4.3.1.2 Description du drame

Les deux sujets rencontrés décrivent le scénario suivant. Roland fréquente une femme depuis six mois. Il doit emménager sous peu avec elle. Cependant, cette femme, Carole, met fin à la relation. À la suite de cette rupture, Roland prend une arme à feu et tue Carole pour se suicider avec la même arme par la suite. Tant Robert que Régina ne reconnaissent pas leur frère dans cet acte. Pour Régina, son frère était un pacifique. Robert dit plutôt que le geste de Roland est un geste de folie. Il est noté que de façon générale, Roland a toujours mis fin lui-même à ses relations. La seule exception connue est celle aboutissant au drame.

4.3.1.3 Histoire familiale chronologique par génération

Deuxième génération

Les enfants de cette génération n'ont connu qu'un seul milieu familial. L'environnement familial est décrit comme un milieu orageux et contenant beaucoup de tensions. Les deux parents ont beaucoup de conflits entre eux et ils sont dénigrants l'un par rapport à l'autre, et ce, tous les jours, sans retenue ni censure devant les enfants. Il est notamment rapporté des références ouvertes à propos d'aventures extra-conjugales ainsi que le comportement de la mère qui dormait avec un couteau sous son oreiller pour menacer son mari s'il voulait la toucher. Régina et Robert s'entendent tous deux pour décrire un traitement différent des parents envers leurs garçons et envers leur fille. En effet, la mère, pour les enfants des deux sexes, est présentée comme une femme peu féminine, autoritaire et qui exerce de la violence physique et psychologique envers ses enfants. Le père est différent de la mère avec les garçons. Il est présenté comme en mesure de communiquer avec eux à travers des conseils au sujet de l'autre sexe. Il est disponible pour faire des activités comme aller à la pêche ou pour faire des travaux manuels. Toutefois, il se montre très exigeant. Ainsi, dans ces activités partagées entre père et fils, ces derniers n'ont pas droit à l'erreur. Toutefois, Régina, la seule fille de la fratrie, est plutôt dénigrée et violentée par tout le monde. Le père serait allé jusqu'à des attouchements incestueux à répétition envers sa fille. Ainsi, Robert décrit un sentiment de honte relativement à sa mère alors que Régina parle plutôt de haine pour ses parents. Les relations entre les enfants de la fratrie sont décrites comme étant marquées par la compétition qui va jusqu'à des attaques au couteau devant la mère qui intervient en disant : « Vous pouvez vous tuer ça ne me dérange pas ». Lorsque les enfants atteignent l'adolescence, la violence reste présente, mais de part et d'autre. Notamment, l'exemple est donné d'un des garçons frappant la mère avec un tisonnier.

Lorsque le père de la famille meurt, Régina dit lui avoir pardonné. Robert de son côté a fait la promesse au père de prendre soin de sa mère. Ainsi, Robert demeure auprès d'elle jusqu'à son mariage. Il commence à devenir déprimé, suicidaire et dépendant de substances jusqu'à son mariage. D'un commun accord avec son épouse, ils décident de mettre l'accent sur leur vie professionnelle respective, créant une distance affective entre eux. Pendant leur

relation, avec l'aide d'un ami, Robert cesse de boire. Le couple se sépare toutefois, d'un commun accord, lorsque Robert a 40 ans. Robert vit aujourd'hui avec une femme de 15 ans sa cadette qui est policière comme lui.

Le rapport de Régina à sa mère change et s'inverse complètement à partir de son mariage. Une fois mariée, Régina s'attache à sa mère et se met à en prendre soin. Le regard de haine que Régina portait sur sa mère se transforme alors en regard de pitié.

Troisième génération

Seule Régina a des enfants au moment des entrevues de recherche. Elle a une fille de 23 ans et des jumeaux de 18 ans. Régina décrit sa relation de couple avec une certaine distance. Elle parle de son mari comme d'un homme n'ayant que peu d'intérêt pour la sexualité. Elle dit à la blague le violer depuis 27 ans. Le couple a eu quelques difficultés en lien avec une dépendance au jeu de monsieur. Quant aux enfants, Régina dit avoir de bons rapports avec eux. Elle parle de sa fille comme d'une jeune femme ayant toujours été axée sur le contrôle et la propreté. Par rapport aux garçons, Régina décrit des moments de tension dans lesquels elle les aurait toujours traités comme des adultes, même lorsqu'ils étaient enfants traduisant peu d'indulgence de sa part.

4.3.1.4 Après le drame

Après l'homicide-suicide, il est observé un rapprochement entre Régina et Robert. En effet, n'étant plus que deux survivants de la famille, ils ont choisi de se rapprocher l'un de l'autre. En outre, Robert présente aujourd'hui un désir d'avoir des enfants avec sa nouvelle conjointe.

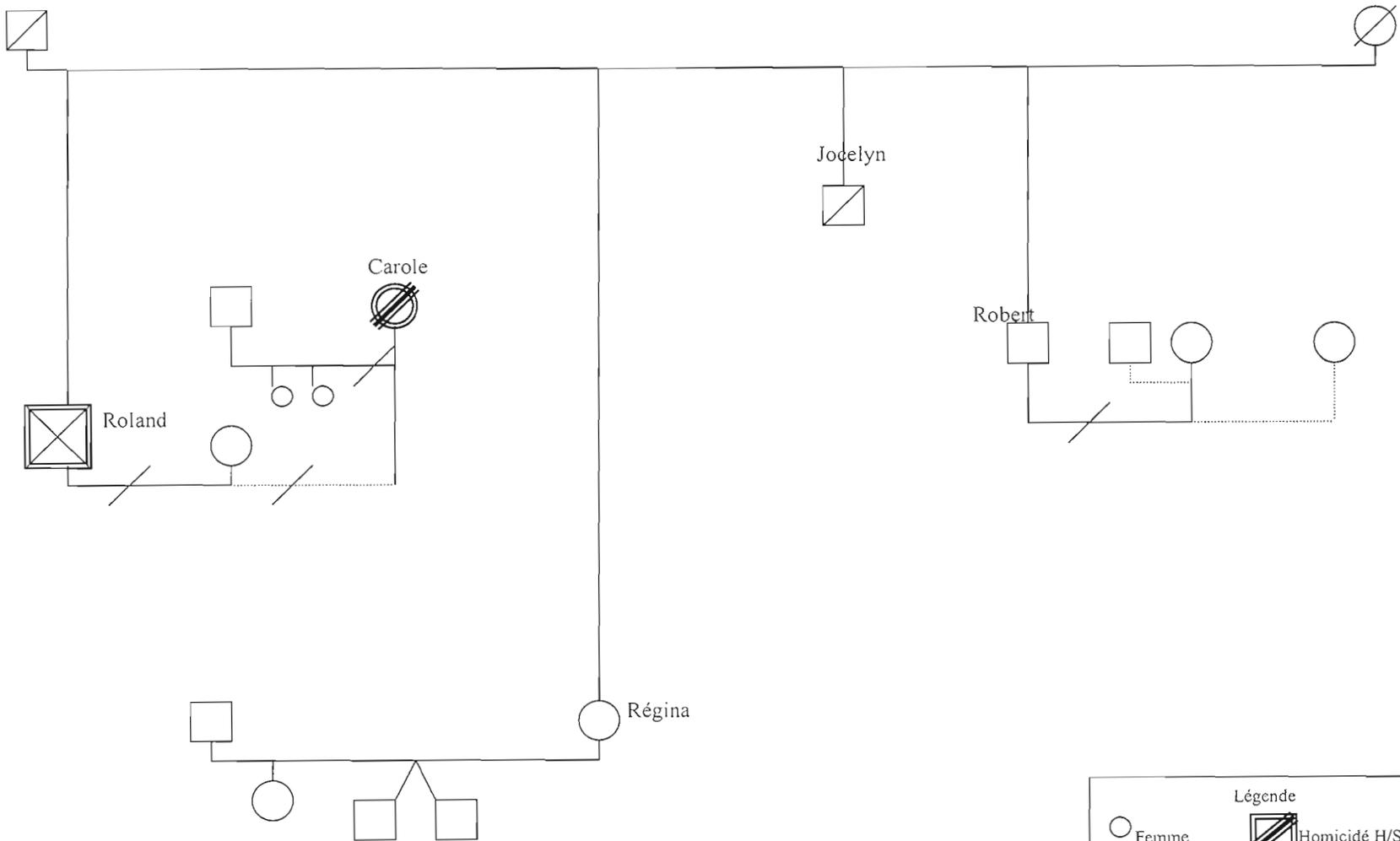


Figure 3. Génogramme famille 05 Jn-Philippe Jn-Daniel

Légende

○ Femme	☒ Homicidé H/S
□ Homme	/ Séparation
⊘ Décès	// Divorce
☒ Suicide	
⊙ Suicidé contexte H/S	

4.3.2 Résumé de l'analyse et discussion

4.3.2.1 La structure familiale

D'un premier coup d'œil, tout semble normal de l'extérieur. En effet, la structure familiale de la deuxième génération se présente de manière assez traditionnelle. Nous constatons sur le génogramme un foyer nucléaire intact. Toutefois, lorsque l'on écoute le récit de la fratrie, force est de remarquer la présence de beaucoup de tensions à l'intérieur du milieu familial. La question de ce qui maintient la famille ensemble malgré cette pression interne se pose. Les membres de la famille paraissent se maintenir ensemble dans un contexte incestuel où il n'est pas possible de se distinguer ou de se séparer. Les membres de la famille se tiennent à travers différentes alliances dans la violence. Ces alliances permettent à la fois de combattre la violence tout en la maintenant en place. Par exemple, les hommes sont unis contre les femmes; les parents et les frères contre la sœur, certains membres de la fratrie contre d'autres. Il semble impossible d'avoir recours à l'extérieur du milieu familial sous peine de violence. L'étude des réactions face aux conflits laisse entrevoir une possibilité de lui faire face seulement en utilisant une surenchère de la violence. Par exemple, la mère reste avec le père infidèle, mais elle dort avec un couteau. La famille paraît donc se tenir ensemble par un enfermement sur elle-même à travers une intensité pathologique des liens interpersonnels.

Quant aux relations entre les sexes, un fait important est à signaler. Roland a vécu 7 ans comme le seul enfant mâle avant qu'un autre enfant mâle, Jocelyn, vienne au monde. Ainsi, pendant ces sept années de vie, Roland est élevé dans un contexte de mépris des femmes (mère et sœur) et de la survalorisation de l'homme. Cela vient mettre en lumière son rapport aux femmes; rapport différent en comparaison à ses deux autres frères plus près en âge l'un de l'autre. En effet, Roland est présenté comme un homme séducteur, qui considère les femmes comme des objets méprisables à posséder. Les rôles des quatre enfants se comprennent ainsi : Roland – séducteur comme le père; Régina – Bouc-émissaire et « petite putain »; Jocelyn – le préféré de la mère; Robert – le médiateur prenant Roland et son père comme modèle.

Au niveau de la troisième génération, la famille de Régina reproduit la même structure familiale que la génération précédente à travers un foyer nucléaire intact. Malgré le problème de jeu pathologique de son conjoint, Régina reste auprès de lui. L'indépendance acquise à la suite du rejet subi par sa famille lorsqu'elle était plus jeune semble être pour elle une force sur laquelle prendre appui à l'âge adulte. L'équilibre du couple paraît avoir reposé sur l'indépendance de Régina qui compense par ses revenus pour faire vivre la famille. À la différence de son milieu d'origine, Régina arrive ainsi à maintenir une distance ni trop près ni trop loin avec son conjoint. Toutefois, cet équilibre se fait plus présent à partir du décès de sa mère. C'est à ce moment que son mari règle également son problème de jeu après que Régina lui donne l'injonction de régler ses problèmes ou de partir.

À la suite du décès de tous les autres hommes de la famille, Robert tend aussi à maintenir un foyer nucléaire intact avec sa nouvelle conjointe.

4.3.2.2 Le parcours du cycle de vie

De façon générale, au niveau du cycle de vie, nous observons une série de décès séparés par des périodes de deux ans. En effet, la mère de la famille, Jocelyn et finalement Roland sont tous trois décédés à deux ans d'intervalle l'un de l'autre. À la suite de ces décès, les deux seuls enfants toujours vivants semblent pouvoir vivre une réorganisation axée sur l'ouverture. C'est-à-dire qu'auparavant, les rôles de chacun étaient demeurés relativement intacts. Régina, « exclue », se retrouvait seule de son côté et Robert, le médiateur, vit dans l'admiration des autres hommes de sa famille, symboliquement entre la mère (Jocelyn) et le père (Roland).

Après les décès, Régina change son rapport au monde. À la suite du décès de sa mère, elle commence à vivre une relation plus harmonieuse avec son mari. Ce mode relationnel s'élargit et elle arrive à apprendre à être au monde sans violence, notamment en rejoignant un certain groupe religieux.

Après cette série de décès, Robert vit de son côté « une deuxième chance ». Il entreprend une relation avec une femme qui pratique le même métier que lui; une femme de quinze ans plus jeune. Au début de leur relation qui coïncide avec la rupture de Robert avec

sa femme, la nouvelle conjointe a exactement le même âge que Robert avait lorsqu'il s'est marié. De manière symbolique, il se retrouve donc à vivre une deuxième fois le moment où il se sépare de sa mère, cette fois-ci dans un contexte où sa mère et ses modèles masculins (frères et père) sont tous décédés. Robert fait part d'un désir, dans le cadre de cette deuxième chance, de mettre des enfants au monde.

Enfin, dans la fratrie, l'homicide-suicide est rapporté comme une occasion de permettre au frère et à la sœur de se rapprocher et de se voir plus souvent. Cette nouvelle proximité se produit dans un contexte où les rôles de chacun, une fois la famille presque éteinte, se transforment pour devenir moins rigides.

De façon plus précise, il se distingue des mécanismes d'adaptation particuliers aux événements du cycle de vie de chacun des deux membres de la famille rencontrés. Ces réactions renseignent sur les règles et le fonctionnement familial. Nous y reviendrons lors de l'analyse des événements de vie en lien avec le fonctionnement familial.

4.3.2.3 Modèles répétitifs à travers les générations

À l'étude de la deuxième génération, nous constatons que celle-ci a été fortement exposée à un climat où il manque clairement de limites. Les parents n'arrivent pas à se contenir et exposent leur vie de couple devant les enfants. Aussi, ils les incluent en les faisant devenir protagonistes plus que simples témoins des scènes. Il n'y a pas de place pour un espace intime, tout se sait et chaque vie est enchevêtrée l'une dans l'autre. Nous retrouvons de nouveau un climat incestuel.

En outre, le sexe masculin est décrit comme supérieur et valorisé au détriment du sexe féminin. Les hommes (père, frères et fils) traitent les femmes comme des objets; des choses méprisables. Nous notons par exemple la présence d'abus de la part du père sur sa fille; du dénigrement et des sentiments de honte de la part du mari et des fils envers leur mère, des attitudes de séduction et de manipulation envers les femmes, etc. Cela est vrai dès l'enfance et jusque dans la vie adulte. Une fois les autres mâles décédés, Robert pourra toutefois s'en distinguer, comme si le fait d'avoir été le médiateur familial lui servait de base pour pouvoir se tourner vers un autre fonctionnement. Cependant, bien avant cela, le père va

jusqu'à commettre l'inceste avec sa fille. Lorsque celle-ci risque de vivre des sévices de la part d'un voisin; les autres membres de la famille la ridiculisent et la traitent de putain. Pour leur part, les enfants mâles sont valorisés sous certaines conditions. Pour le père, ils doivent tout faire comme lui, et ce, du premier coup. Nous constatons un clivage valorisation-dévalorisation basé sur la capacité d'abolir sa subjectivité pour être dans l'identique. Dans ce rapport, le pareil est valorisé et entretenu alors que la différence est dévalorisée et aboutit à une tentative de tuer la différence.

La mère de son côté tente de masquer sa féminité en se montrant dure et en négligeant son apparence. Elle attaque également sa fille sur sa féminité (sensibilité, cheveux, habillement). Elle paraît considérer sa fille plus comme une rivale devant son mari infidèle, père incestueux et séducteur de femmes. Elle rend sa fille la moins féminine possible pendant son enfance. Le climat entre elles se calme toutefois à partir du moment où Régina se trouve un mari.

Les rôles des enfants ne semblent pas déterminés en fonction de leur personnalité, mais plutôt de façon arbitraire, selon l'ordre des naissances et du besoin des parents. Roland est l'aîné. Il est le seul mâle pendant sept ans. Régina, la deuxième de la famille est mise de côté par tous. Elle paraît rappeler à la mère sa blessure d'être une femme. Dès sa naissance, Jocelyn devient le préféré de la mère, ce qui alimente une rivalité entre les deux frères. Tout se passe comme si Jocelyn se présente comme une occasion pour la mère de réparer sa blessure narcissique d'être une femme. Roland de son côté semble manifestement plus identifié au père. Par exemple, il reproduit les mêmes attitudes méprisantes et séductrices que lui jusqu'à l'âge adulte. Enfin, Robert, le dernier homme de la fratrie, naît un an après Jocelyn. Il est le médiateur; celui qui n'appartient ni à la mère ni au père. Dans cette génération, la violence physique, psychologique et sexuelle circule sans rencontrer la barrière des générations. Les enfants participent aux conflits des parents; ils s'agressent entre eux à coups de couteau; la mère menace le père aussi avec un couteau; les enfants frappent leur mère notamment avec un tisonnier; la mère lance un enfant sur le mur ou elle les frappe à coups de talons hauts. Ces quelques exemples illustrent comment la violence de tout type circule librement de manière ascendante et descendante d'une génération à l'autre. Le père de son côté offre une protection et un appui uniquement dans la répétition du même; lorsque ses

enfants sont ses clones. Ainsi, il n'appuie ses garçons que lorsque ceux-ci répéteront exactement ce qu'il fait à sa manière à lui. Sinon, il manifeste de la violence psychologique, physique ou sexuelle dans le cas de sa fille.

Nous constatons également une transmission de ces mécanismes au sein de la troisième génération. Roland par exemple reproduit les mêmes attitudes que son père, notamment au niveau de ses relations. Il n'a aucune relation stable. Il est décrit comme un séducteur qui devient dénigrant une fois la femme séduite. Ces partenaires, par la séduction, paraissent avoir la fonction de boucher une béance dans le narcissisme de Roland. Une fois la fonction remplie elle n'a plus d'utilité et Roland la quitte pour recommencer ailleurs. Carole en se soustrayant à ce fonctionnement paraît avoir renvoyé Roland à sa faille narcissique. Elle désobéit à la loi du père en marquant sa différence, entraînant malgré elle Roland à se distinguer également de son père. Comme la loi paternelle sanctionne la différence par la tentative de meurtre sur la subjectivité, devant la perte de contrôle, Roland semble s'être replié avec encore plus de rigidité vers la stratégie familiale connue, c'est-à-dire s'appropriier l'autre et tenter de détruire sa subjectivité. Ainsi, devant l'apparent refus de Carole de s'effacer, il la fait disparaître et lui du même coup dans l'enchevêtrement des liens. Ce mouvement nous semble sous le signe de la mélancolie et du narcissisme primaire donc paradoxalement centré sur l'auto conservation.

Régina de son côté paraît avoir été placée dans un rôle différent. Utilisée puis rejetée par son père; attaquée par sa mère, elle dit avoir développé une attitude d'indifférence en lien avec ses parents. Cela l'a conduite jusqu'au mariage. Le revirement relativement à la mère traduit une dynamique de répulsion-fusion mettant à jour une difficulté à trouver une juste distance dans le lien. Autant Roland semble avoir été maintenu dans une fusion avec le père, Régina alterne entre être trop près (l'inceste, l'attente du père pour dormir, être l'objet de la mère qui tente de détruire sa féminité, etc.) et le trop loin (appelle sa mère quinze fois par jour après le mariage, ne pas pouvoir dormir si le père est sorti). Elle se choisit un mari qui est plus intéressé par le jeu que par la sexualité. Ainsi, il est compulsif comme le père, mais dans un domaine où elle n'est pas en concurrence avec l'objet de la compulsion. Au contraire, Régina est autonome sur le plan financier. La rivalité se présente plutôt entre son mari et sa mère. Le couple se met d'ailleurs à aller mieux une fois la mère de Régina décédée.

Ainsi, l'exclusion vécue dans sa famille d'origine, sur la base de son sexe, paraît lui avoir permis d'ouvrir sur la possibilité de diminuer l'emprise puisque, même si cela se révèle s'être produit de façon cruelle, les objets parentaux ont alterné entre l'emprise sur Régina et l'absence. Cette alternance, bien qu'exercée de façon pathologique, a pour effet d'introduire la possibilité de développer un espace distinct de ses parents puisque, dans la pulsion d'emprise, l'objet se dérobe au moins partiellement¹⁷. À l'âge adulte, Régina, séparée de sa famille une fois ses parents décédés, peut trouver appui sur des rencontres interpersonnelles déssexualisées (à travers son adhésion à un groupe religieux) pour devenir moins agressive, moins masculine et accepter une certaine vulnérabilité. Dans la troisième génération, il paraît y avoir un revirement dans l'autre extrême chez la seule représentante du sexe féminin, la fille de Régina. Celle-ci fait part de préoccupations pour la propreté et la blancheur de ses robes. Les garçons sont plutôt décrits comme « machos » par leur mère. Par exemple, ils ont des propos renvoyant leur mère à un rôle de ménagère. Régina réagit avec dureté par rapport à ce trait de ses fils. Il est à noter également que de manière fonctionnelle, Régina reproduit la structure familiale de sa fratrie, en excluant l'aîné (Roland). En effet, elle a une fille aînée et deux jumeaux, toutes ces naissances sont entrecoupées de fausses-couches. En ce sens, cette structure se rapproche de l'ordre des naissances de Régina (aînée) et Jocelyn-Robert (jumeaux fonctionnels) nés à moins d'un an d'intervalle. Nous constatons en effet le même nombre d'années entre la naissance de Régina et ses frères plus jeunes qu'entre la fille aînée de Régina puis les jumeaux. Ainsi, en effaçant symboliquement Roland, elle le met hors de sa vie, comme elle l'a fait avec son père.

Enfin, Robert est le dernier homme de la famille. Il est aussi le seul survivant. En fonction des rôles de chaque enfant de sa fratrie, Robert est entre les deux autres garçons, il n'appartient ni au père ni à la mère et reste dans une position admirative face aux autres mâles de sa famille. Il décrit sa position comme un médiateur neutre. Il se choisit à l'âge adulte une femme plutôt neutre. Leur vie de couple est régie selon un fonctionnement où chaque partenaire du couple se centre sur sa carrière. Il choisit cette partenaire dans un contexte où il est contraint, possiblement en cohérence avec son rôle de troisième, de prendre la place du père face à la mère lorsque celui-ci meurt. Ainsi, il doit prendre soin de sa mère.

¹⁷ Pour plus de détails sur le fonctionnement de l'appareil d'emprise, voir Ferrant (2001)

C'est dans cette période qu'un mouvement dépressif se déclenche chez lui. Dans cette difficulté de se séparer de sa mère, il entre en confrontation avec la loi sociale (ex. : bagarre dans des bars) ce qui amène l'appui narcissique de collègues et d'un patron, tous policiers de sexe masculin. Il semble à ce moment avoir trouvé un appui à travers une bande homosexuelle, qui à la différence des mâles de sa famille, lui offre protection et étayage pour son identité. C'est à la suite de ces rencontres et après les décès de ses parents et de ses frères qu'il revient symboliquement au moment où il se sépare de sa mère. En effet, il fonde un deuxième couple avec une conjointe qui a le même âge que lui au moment où il quitte sa mère pour se marier. Dans cette dernière relation, Robert semble avoir trouvé la possibilité d'être avec une femme différente des modèles connus; une femme ni chose ni violente. Cette réconciliation avec la femme concorde également avec une réceptivité au rapprochement avec sa sœur.

4.3.2.4 Les événements de la vie et le fonctionnement familial

Nos observations se portent sur la coïncidence de certains événements. Les liens ne sont pas rapportés directement par les membres de la famille. Toutefois, la perspective qu'offre le génogramme permet une mise en lumière d'un fonctionnement familial.

Les hommes semblent pris dans un enfermement familial particulier où la violence et l'emprise maternelle sont omniprésentes. Les événements de vie qui auraient pu mener à un éclatement de la famille ne portent pas à cette conséquence. Au contraire, la surenchère de la violence comme réponse à la tentative de se séparer de la famille porte comme conséquence une rigidité croissante de l'enfermement et du climat incestuel. L'exemple de Robert est éloquent. De sa naissance jusqu'à l'âge de seize ans, il est battu par sa mère au minimum deux à trois fois par semaine. À l'adolescence, avec la force physique croissante, il met un terme à cette supériorité physique. Toutefois, sa mère réplique par la violence psychologique constante. L'opposition physique entre mère et fils a échoué à mettre un terme à la violence. De plus, à 21 ans, le père de Robert décède. Celui-ci amène son fils à lui promettre de rester auprès de sa mère pour en prendre soin, prolongeant de nouveau l'exposition à la violence, l'enfermement et l'incestuel. Robert, prisonnier au sein de la relation mère-fils, devient déprimé. Il pense au suicide. Privé de son modèle, il reste coincé avec sa mère. En revanche,

il fera appel plusieurs fois « au père » par des atteintes à la loi, à travers des actes antisociaux (bagarres, dépendance aux substances) alors qu'il est pourtant policier. Ce n'est qu'au moment du décès de tous les mâles de la famille que Robert peut vivre ce qu'il nommera une « deuxième chance ».

Les événements de vie rapportés par Régina mettent en lumière une tentative, dans cette famille, d'exclusion du féminin. Ce point se présente paradoxalement comme une protection partielle pour Régina face à l'enchevêtrement familial. En effet, l'exclusion paraît avoir permis pour elle un retournement de la passivité en activité. De cette manière, Régina répète le rejet de caractéristiques dites féminines telle la passivité, elle se rend active/masculine, récupérant du même coup une autonomie qui lui permet de rompre avec sa famille d'origine et d'opérer un renversement protecteur. Par exemple, par son choix de partenaire amoureux, elle devient active en réaction devant l'inceste vécu avec son père en devenant celle qui « viole » son mari.

La caractéristique d'être tenue à l'écart dans une famille où règnent la violence, l'incestuel et l'enchevêtrement des liens met en lumière ici une dimension protectrice. L'homicide-suicide vient faire disparaître l'avant-dernier mâle vivant. Par la suite, c'est comme si la perte des piliers familiaux, qui ne laissent vivants que la fille et le médiateur, vient briser ce qui maintient la famille ensemble dans l'enchevêtrement.

En conséquence, l'analyse des cycles de vie en lien avec le fonctionnement familial se révèle plutôt ardue. En effet, tout étant mêlé de façon ascendante et descendante dans les générations, il ne se dégage pas une vie rythmée par des événements importants. Au contraire, les conséquences sont plutôt gommées, comme s'il n'y avait pas d'impact lié aux événements. Cela révèle quelque chose du fonctionnement familial. En effet, à la lumière de la confusion dans les liens et du climat incestuel, le rôle des enfants semble attribué, non pas en fonction de caractéristiques personnelles, mais plutôt en fonction du sexe, de l'ordre des naissances et des failles narcissiques ou du besoin des parents. Les rejetons ont difficilement accès à un destin propre donc différent de celui des parents. Les liens paraissent ici instrumentaux. La possibilité de changement ou d'ouverture lors d'événements clés est proscrite par l'interdit de se distinguer. Ces interdits semblent plus forts dans des liens de

proximité/fusion comme semblent le vivre les enfants mâles. L'ouverture vers un destin personnel se fait pour Régina et Robert uniquement une fois les autres membres de la famille décédés.

4.3.2.5 Les modèles relationnels et les triangles

Dans cette famille, les liens interpersonnels sont particulièrement marqués par l'emprise, l'enchevêtrement, la fusion ou le conflit.

Les couples étudiés révèlent un fonctionnement en triangle. Par exemple, le couple parental est sous le fonctionnement d'un triangle adultère. Basés sur le témoignage de son frère et de sa sœur, nous pouvons suspecter également un tel modèle dans les fréquentations de Roland.

Les autres couples, ceux de la deuxième génération, se révèlent être composés de triangles avec un objet et/ou un membre de la belle-famille. Un objet peut par exemple être l'alcool ou, dans ce cas-ci, la dépendance au jeu. Régina vit deux types de triangles dans son couple. Sa relation à son mari est modulée en fonction de sa dépendance au jeu d'un côté et la relation entre Régina et sa mère de l'autre. Robert vit un triangle avec des objets (travail et alcool). Il reproduira ce triangle avec deux personnes : sa mère et sa première conjointe. Le fonctionnement hors triangle donc s'appuyant sur des caractéristiques individuelles, se présente comme une possibilité à la suite de la rafale de décès de tous les autres membres de la famille. Ces disparitions entraînent une perte de liens fusionnels avec une idole (Roland) ou un modèle (père) ou une victime à « réparer » (mère).

Étant donné les relations fusionnelles, conflictuelles, la compétition entre la fratrie et le climat incestuel; les liens entre les membres de la famille se présentent d'une façon particulièrement intense. Le recours à l'extérieur est plutôt dévalorisé, voire enrayé. Comme mentionné, il semble devenir possible une fois la majeure partie des figures familiales « fortes » disparues, donc uniquement pour les deux enfants moins aux prises avec l'identification fusionnelle aux parents.

4.3.2.6 Équilibre familial et déséquilibre

L'information dont nous disposons sur la première génération est très limitée. Nous savons toutefois que le père a été élevé seul. Il se produit un phénomène semblable, à ce niveau, pour Roland. Pendant trois ans, il est complètement seul. Toutefois, l'enfant suivant est une fille. Dans cette famille, la fille n'est pas traitée au même niveau qu'un enfant mâle. Elle est décrite de différentes façons comme le bouc émissaire. Elle ne se présente pas comme une rivale et elle est encore moins une égale pour Roland. Au contraire, ici peut se tisser le germe, combiné avec l'attitude du père, du mode relationnel que Roland développe avec les femmes. Finalement, uniquement sept ans plus tard naît un deuxième garçon. Ce dernier est présenté comme le préféré de la mère. Une certaine rivalité existe entre les frères. Rappelons le coup de couteau qu'ils ont échangé. Par contre, Roland a une position supérieure, plus identifiée à son père à travers son rôle d'aîné. Lorsque Roland a huit ans, vient au monde le dernier garçon. Celui-ci, entre le père et la mère, a dans sa fratrie le rôle de médiateur.

Ainsi, il paraît y avoir deux fratries dans cette famille. La première composée de Roland est identifiée au père également élevé seul. La deuxième est composée de Jocelyn et Robert; deux quasi jumeaux. Régina, si besoin est de le rappeler, est exclue de la fratrie.

À propos de son enfance, Régina dit qu'elle en vient à détester puis à se détacher de ses parents. Cependant, à l'âge adulte, elle renoue avec sa mère. La présence d'un mari paraît avoir permis le rapprochement entre les deux femmes, en soustrayant Régina à son père. Mère et filles ne sont plus rivales et ne peuvent maintenant plus vivre l'une sans l'autre. En fait, à partir de ce moment, Régina accomplit une certaine réparation de la blessure narcissique de sa mère puisqu'elle parvient, à la différence de sa mère, à devenir plus « masculine » par l'autonomie qu'elle développe notamment devant son mari tout en n'arrivant pas à se défaire de sa mère à qui elle parle alors environ 15 fois par jour au téléphone. Régina semble fusionnée à la partie féminine de sa mère; partie que la mère tente de faire disparaître en l'excluant violemment. Il faut attendre le décès de la mère pour que Régina puisse vivre sa vie. Elle reproduit toutefois la deuxième fratrie en ayant une fille et

deux jumeaux. Les deux « fratries » sont séparées par le même nombre d'années que l'on retrouve entre Régina et Robert; les deux survivants, mis à l'écart dans la famille.

La famille paraît donc trouver son équilibre à travers des rôles particuliers pour chacun. Ces rôles semblent dominés par l'emprise et se traduisent par des relations ambivalentes/enchevêtrées¹⁸. Le père et son premier fils sont en miroir. La mère tente de s'approprier le deuxième fils. Le troisième alterne dans ses identifications entre son père et son frère, au détriment de sa vie personnelle et de sa subjectivité. Ce n'est qu'une fois les modèles familiaux rigides décédés qu'il pourra trouver appui sur d'autres idéaux et retourner quinze ans plus tôt pour refaire sa vie à travers une « deuxième chance ».

Régina, quant à elle, alterne aussi dans une dynamique trop près/trop loin. Une ouverture vers un destin propre paraît également passer par la disparition en rafale de sa mère et de ses frères.

L'équilibre familial montre se tenir de façon précaire par le contrôle des rôles de chacun; rôles attribués sur une base narcissique, ainsi que par la manipulation instrumentale du lien interpersonnel. Toutefois, les bases narcissiques défaillantes amènent des relations niant la subjectivité des protagonistes. En d'autres mots, nous y voyons plus une appropriation de l'autre qu'un soutien au développement

Cet équilibre précaire est rompu par Carole qui, la première, ose quitter Roland, ce que nul dans la génération précédente; ni mère, ni maîtresse, ni Régina, n'avaient osé faire.

C'est comme si l'homicide-suicide avait eu pour fonction de venir briser le miroir que constitue une génération pour l'autre. La perte des modèles idéaux qui ne pouvaient être remis en question autrement que par leur disparition paraît avoir permis une obligation de restructuration du système familial.

On ne sait pas si cette restructuration aboutira avec le temps à un nouvel équilibre. Cela semble possible pour Régina qui se trouve une nouvelle famille, notamment à travers son regroupement religieux. Quant à Robert, il a maintenant la possibilité de créer la sienne.

¹⁸ Voir théorie de l'attachement (Ainsworth, 1987) pour plus de détails.

Bien que nous ne connaissons pas l'avenir, au moment des entrevues, le changement semble reposer sur les deux « exclus » des relations en miroir. La mise à l'écart se montre comme, paradoxalement, être un facteur de protection, car il devient, par son effet, possible d'expérimenter quelque chose de la perte dans le lien qui pour les autres membres de la famille demeure enchevêtré.

4.4 Famille 07

4.4.1 Résumé de l'histoire familiale

4.4.1.1 Présentation des données

Un fait particulier à cette famille est qu'il s'agit du seul drame de cette étude où l'homicide-suicide a été commis par une femme. Deux de ses proches ont été rencontrés : Fanny, une de ses sœurs et Stéphane, son frère. Nous disposons ainsi de très peu d'information sur la première génération.

4.4.1.2 Description du drame

Le récit de ce drame est particulièrement violent. Stéphane mentionne avoir été exposé à la violence de la scène. En effet, il décrit son arrivée sur les lieux et l'invitation des policiers à entrer dans la maison afin d'identifier les dépouilles. Bien que Stéphane donne plus de détails sur la violence commise, Fanny et Stéphane s'entendent sur l'histoire suivante. Depuis cinq ans, Sue et Jonathan vivaient ensemble. Sue a tué Jonathan en lui défonçant le crâne à l'aide d'un bâton de base-ball. Par la suite, elle s'est lacéré les deux avant-bras très profondément. Après avoir marché plusieurs minutes dans l'appartement, elle s'est complètement tranchée la gorge avec un couteau électrique. Il s'est écoulé quelques jours avant que les cadavres soient retrouvés.

4.4.1.3 Histoire familiale chronologique par génération

Deuxième génération

Cette génération est composée de quatre enfants : Mylène, Fanny, Sue et Stéphane. Les enfants n'ont jamais été séparés des parents. Au niveau de l'atmosphère familiale, le père est présenté comme une figure dominante, un homme alcoolique, violent qui terrorisait toute sa famille. De façon générale, les parents sont décrits comme des gens extrêmement sévères qui ne donnent aucune manifestation d'affection. Cependant, les enfants ne manquent de rien au niveau matériel.

Dans l'enfance, le père est absent. De temps à autre il travaille, mais la plupart du temps il est dans des bars où il passe toute la journée et parfois une partie de la nuit. Lorsque le père revient, la mère dit à ses enfants : « Vite vite, courez, allez vous cacher ». Ainsi, les enfants peuvent passer de longs moments cachés dans la maison, sous les balcons ou enfermés dans leur chambre; leur père essaie alors par moment de défoncer la porte. Lorsque présent, le père a également des attitudes menaçantes. Par exemple, il se berce en disant à ses enfants qu'ils sont tous fous et que lorsqu'il mourra, il reviendra pour les suivre et leur faire du mal. Aussi, à l'adolescence de ses filles, lorsque celles-ci viennent à la maison, le père se couche par terre en haut de l'escalier pour les surveiller constamment. Stéphane quant à lui mentionne avoir voulu partager une relation plus intime avec son père. Il raconte que son père l'invitait à venir avec lui faire un tour de voiture, ce que Stéphane s'empressait d'accepter pour passer du temps avec lui. Toutefois, il mentionne que son père s'arrêtait au premier bar. Il laissait alors son fils de 7-8 ans toute la journée et une partie de la soirée tout seul dans la voiture. À son retour, trop sous l'effet de l'alcool pour conduire, il disait à son fils : « tiens le volant, conduis droit et moi je vais peser sur le gaz ». C'est ainsi que Stéphane décrit les moments passés avec son père. Sue est décrite de son côté comme le bouc émissaire de la famille. Au moment des funérailles, la mère dit à Fanny : « Il y a rien que ton père a pas fait à Sue ». Il pouvait par exemple lui écraser des cigarettes sur la tête. Sue est décrite comme ayant eu très tôt des comportements étranges. Dès l'adolescence, elle agissait comme si elle entendait des voix à qui elle répondait. La mère de son côté est présentée comme une femme autoritaire qui battait régulièrement ses enfants.

Bien que la violence soit agie sur tous les enfants et ce, par les deux parents, Mylène, la sœur aînée, est rapportée comme étant la préférée de la mère. Des témoignages placent Fanny comme la préférée du père. Stéphane pour sa part mentionne s'être élevé tout seul. Dès l'âge de douze ans, il pouvait faire ce qu'il voulait, entrer à l'heure qu'il voulait. Cela contraste avec l'attitude réservée aux filles pour lesquelles la mère devait toujours savoir où elles étaient; alors que le père les suivait et les surveillait partout. Sue de son côté est décrite comme le bouc émissaire.

Le climat familial est décrit comme très tendu. Les enfants sont constamment exposés à de la violence. De plus, les conflits entre les parents sont exposés au grand jour. Lorsqu'ils ne sont pas en froid, le père expose ouvertement des parties de sa sexualité avec la mère.

Le père de la famille est finalement décédé tôt, soit lorsque les enfants sont dans le début de l'âge adulte ou à la fin de l'adolescence. Ainsi, Stéphane se retrouve seul avec sa mère jusqu'à l'âge de 22 ans. La mère ne s'est jamais remise de la mort de son mari et elle est restée fixée sur cette période de sa vie.

Troisième génération:

Nous avons peu d'information sur le couple de Sue. Il n'y a pas d'indice rapporté de violence conjugale agie sur Sue. En revanche, il ressort que la relation n'était pas non plus empreinte de tendresse. En effet, des exemples sont rapportés de violence mutuelle entre Sue et Jonathan où celui-ci, pour la maîtriser lorsqu'elle devient violente, réagit également violemment en l'immobilisant.

Fanny rapporte un climat conjugal marqué par une violence d'abord psychologique du conjoint. Celui-ci devient contrôlant dès le mariage célébré. Fanny nie d'abord avoir connu plusieurs épisodes de violence conjugale. Toutefois, en cours d'entrevue, elle mentionne des situations assez violentes pour motiver à une occasion une hospitalisation. Des tensions existent également entre Fanny, John, et leur fille aînée.

De son côté, Stéphane présente dans un premier temps une relation conjugale avec une femme qu'il décrit comme sa complice. Il décrit un couple basé sur la communication et le partage. Or, entre les deux entrevues avec lui, Irma, la conjointe de Stéphane, part avec les enfants et le quitte pour un autre homme.

4.4.1.4 Après le drame

Cette famille a été rencontrée peu de temps après le drame, soit 14 mois plus tard. Ainsi, nous avons peu de recul pour constater la réorganisation de la famille. Cependant, nous observons une tendance à l'augmentation des tensions dans le foyer de Fanny. En outre, Stéphane a présenté deux épisodes avec des symptômes de paranoïa à la suite du drame. Le premier épisode immédiatement après le drame et le second au moment où Irma le quitte.

4.4.2 Résumé de l'analyse et discussion

4.4.2.1 La structure familiale

Nous ne disposons d'aucune information sur la structure de la première génération de cette famille. Toutefois, la deuxième génération est composée d'un foyer nucléaire intact. En fait, de l'extérieur, tout semble « normal ».

Ainsi, nous sommes amenés à nous demander ce qui maintient la famille ensemble dans des périodes de stress. Il manque de témoignages des protagonistes de la première génération pour avoir un portrait d'ensemble. Toutefois, il est possible d'observer certains faits par les récits concordants de deux des enfants de la deuxième génération. Ceux-ci racontent qu'il y avait régulièrement des tensions dans le couple parental. Le père est présenté comme un homme alcoolique, violent et souvent absent. Lorsqu'il est présent, il est décrit comme tyrannique, dénigrant et exerçant une emprise sur sa femme et ses enfants.

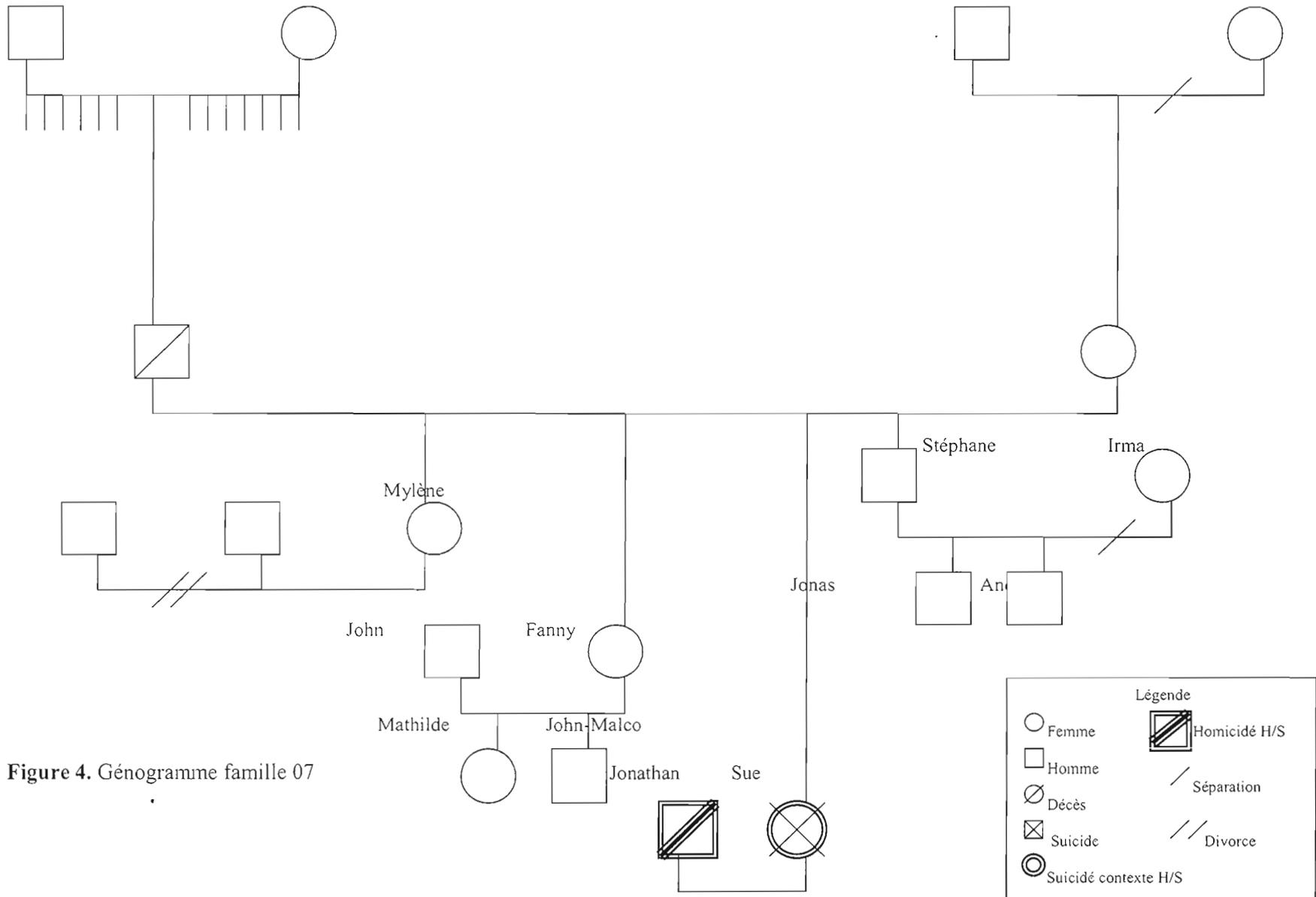


Figure 4. Génogramme famille 07

La mère de son côté est présentée également comme violente. Toutefois, cette image est légèrement modulée par la perception du fils. Sans nier sa violence envers les enfants ni son attitude froide qui s'exprime notamment par le biais d'une relation dénuée d'attention et d'affection, il témoigne d'une mère présente au minimum dans l'aide au devoir. De même, à certains moments, voyant ou prévoyant le retour du père sous l'effet de l'alcool, elle incite les enfants à fuir et à se cacher. Il est difficile de connaître et de bien cerner la visée réelle de cette attitude maternelle. Nous ne pouvons qu'observer un comportement amenant la fuite et l'échappement des enfants face au père en les maintenant éloignés de lui. Or, cet évitement alimente en revanche bien souvent la colère du père.

Ainsi, la mère est présentée comme une figure ambivalente. D'un côté, elle est violente envers ses enfants et de l'autre, elle tente par moment de les écarter du père.

La famille semble donc tenue non par un partage intime au niveau du couple parental, mais plutôt par un mode relationnel qui se manifeste par du sadomasochisme équilibré d'une part entre le sadisme et l'emprise du père et l'incapacité de la mère à protéger ses enfants qui deviennent plutôt des enfants-choses à manipuler et à casser au besoin, possiblement pour ne pas la mettre elle-même en danger face au père. Sans vouloir entrer dans les raisons justifiant cette prise de position par la mère, nous observons toutefois ici une difficulté à s'identifier à l'enfant pour le protéger. Au contraire, celui-ci est plutôt manipulé afin d'éviter une mise en danger de la femme face à son mari.

Dans cette génération, la fratrie est composée de trois filles suivies d'un garçon. Le rapport à l'autre sexe se fera de manière différente pour les filles et pour le garçon. En effet, les filles connaissant un père sans limites, mais absent. Il n'accepte pas la présence d'un autre homme pour ses filles. Par contre, de son côté, il n'assume pas ses responsabilités, amène d'autres hommes aussi éméchés que lui à la maison et ainsi de suite. Les rapports entre les hommes et les femmes sont marqués par l'emprise de ceux-ci et leur irresponsabilité.

Stéphane, le seul garçon, arrive huit ans après Fanny. Ainsi, lorsqu'il devient plus indépendant, ses sœurs aînées sont déjà mariées. Stéphane est donc élevé plutôt seul. La plus proche en âge est Sue. Celle-ci, même lorsqu'elle vivait sous le même toit que lui, était le bouc émissaire. Stéphane a une relation différente de ses sœurs avec son père. D'une certaine

manière, il vit une relation « privilégiée » avec lui car son père l'amène lorsqu'il sort. Toutefois, cela se fait à un prix élevé. En effet, le père le laisse plusieurs heures seul dans la voiture pendant qu'il boit au bar. Stéphane se retrouve dans des situations telles devoir conduire un camion avec un père sous l'effet de l'alcool qui appuie sur l'accélérateur et le frein, alors qu'il a à peine sept ou huit ans. Il doit être un homme sans avoir d'appui stable.

Le rapport femme-femme paraît plutôt conflictuel. Le seul rapport qui ne le serait pas sera vécu beaucoup plus tard à travers le partage d'un rôle de victime des hommes entre Fanny et sa belle-mère.

Tous ces éléments participent à la solitude dans laquelle Sue semble avoir été enfermée. L'attitude parentale ne favorisant pas l'alliance entre les enfants, le rapport conflictuel entre femmes et la différence d'âge entre les enfants placent Sue dans un rôle particulier dans la famille. Il semble donc y avoir trois familles dans cette fratrie : Mylène-Fanny; Sue puis Stéphane.

Au niveau de la troisième génération, Fanny et Stéphane reproduiront un modèle de famille nucléaire intacte. Nous n'avons pas d'information sur le foyer de Mylène mis à part qu'il est défini comme un couple remarié sans enfant.

De façon un peu plus détaillée, la description que Fanny donne de son foyer démontre une certaine reproduction du couple parental. En effet, son mari est décrit comme un homme tyrannique qui exerce une forte emprise sur Fanny. Aussi, celle-ci, comme sa mère, paraît avoir de la difficulté à protéger ses enfants, surtout sa fille, des rabaissements du père. Le fils paraît se détacher de la mère, notamment par le manque de respect, comme Stéphane l'a fait.

Le couple tient également sur un équilibre sadomasochiste. Fanny n'arrive pas à quitter son mari. Comme sa mère et sa belle-mère, elle paraît, pour le moment, se complaire dans un rôle de victime.

Le foyer de Stéphane est difficile à cerner. Dans un premier temps, Stéphane le décrit comme une relation conjugale basée sur l'amour, la confiance et la complicité. Il n'y a pas eu

d'accroc, de rupture ou de menace de rupture entre les partenaires. Par contre, une semaine après les entrevues, dans un contexte où un deuxième enfant vient de naître et que Stéphane est pour la première fois sur l'assurance salaire, sa conjointe quitte précipitamment la maison. Stéphane révèle alors avoir eu des symptômes dépressifs et des problèmes de consommation dans le contexte d'une rupture passée avec une autre conjointe, ce qu'il avait d'abord nié. Ces problèmes se seraient résorbés avec l'arrivée de la conjointe actuelle quelques semaines après la rupture. Ainsi, Irma, sa conjointe, semble être venue le protéger de ces symptômes. Dans ce contexte, nous observons que le couple tient jusqu'à l'arrivée d'un élément d'adversité quatorze mois après l'homicide-suicide.

4.4.2.2 Le parcours du cycle de vie

Devant les adversités, pendant la petite enfance de la deuxième génération, le père terrorise toute la famille, y compris la mère. Lors de moments de crises décrits comme fréquents, la mère ne véhicule pas et n'incarne pas la possibilité d'avoir recours à des lois, à un espace tiers qui pourrait venir freiner l'emprise et la violence paternelle. Les enfants, comme la mère, restent pris à l'intérieur. Ils doivent se cacher, s'enfermer et écouter, espérant que la porte de la pièce tienne le coup.

Le père contrôle par la violence qui est exacerbée par l'effet de l'alcool. La mère exerce de son côté une emprise différente. Elle contrôle ses enfants, surtout ses filles pour lesquelles elle doit toujours savoir où elles sont, et ce, en tout temps. Le contrôle parental repose sur des motivations différentes. Le père ne supporte pas de rival. Sa domination devient de plus en plus rigide avec les étapes du développement de ses enfants. Cela les empêche d'entrer librement en relation avec l'extérieur, entrave le processus de socialisation, et ce, notamment dans le rapport aux garçons pour les filles.

La mère est également terrorisée par le père. Ses motivations de contrôle paraissent être dans une optique de se protéger des foudres de son mari. Les enfants demeurent un prolongement d'elle-même pouvant la compromettre.

La naissance de Sue et la propension du père à la traiter en bouc-émissaire combinée à la rivalité entre les enfants peut venir donner un éclairage sur le rôle de Sue dans l'équilibre

familial et sur l'enfermement qu'elle a connu dans ce rôle. En effet, dans un contexte où les enfants sont en rivalité, l'enfant bouc-émissaire ne peut trouver d'allié parmi sa fratrie. De plus, Sue attire les foudres du père sur elle, la mère se trouve de cette manière déchargée de cette composante. C'est-à-dire que cela amoindrit l'exposition qu'elle pourrait connaître face à la violence de son mari. Enfin, cela rigidifie la place de chacun puisque tout le monde, mis à part Sue, y trouve son compte. Celle-ci toutefois est prise avec deux parents tyranniques. Cela la distingue des autres enfants. Mylène est présentée comme la préférée de la mère; Fanny comme la préférée du père. Stéphane, comme garçon, est laissé à son autonomie.

La naissance de Stéphane se fait dans un contexte différent des autres enfants. Le père se projette dans lui. Par exemple, il l'amène avec lui et le place dans des situations où il doit être un homme sans toutefois en avoir encore les capacités. Cela témoigne de la difficulté pour les parents de s'identifier à leurs enfants en fonction de leur développement et non pas en fonction de leur besoin d'adulte. Stéphane est donc à la fois soumis à une violence différente de la part des parents tout en étant également laissé seul à lui-même, contrairement à ses sœurs qui sont demeurées sous l'emprise parentale jusqu'à leur mariage.

De façon générale, les liens interpersonnels de la deuxième génération sont à la fois enchevêtrés (emprise, violence, instrumentalisation) et distants (rivalité, solitude, conflit, absence d'appui).

En conséquence, les moments clés venant signer des étapes du cycle de vie de la famille sont plutôt gommés. Par exemple, le père tyrannise tout le monde. Il terrorise les enfants en leur montrant l'étendue de son pouvoir qui va au-delà de la mort. Lorsqu'il apprend qu'il a le cancer, cela aurait pu être l'occasion d'un changement ou d'un repositionnement du père. Toutefois, il ne le dit à personne. Ainsi, par son attitude, il ouvre la place à la répétition et vient rigidifier l'emprise en barrant la possibilité d'évolution et d'ouverture de la famille. L'agir prend le dessus sur la parole.

En conséquence, l'évolution temporelle ne trouvera pas son égale au niveau de l'évolution dans la famille. Nous assistons plutôt à une rigidification. Par exemple, Fanny ne peut pas avoir de conjoint puisque son père ne tolère pas de perdre son emprise sur elle. Elle

ne peut s'échapper de lui qu'en trouvant un conjoint qui lui est suffisamment semblable, donc non rival, un homme aussi violent.

Stéphane de son côté est aux prises avec des épisodes dépressifs et une menace de décompensation sur un versant paranoïaque. Il est perçu comme le préféré du père, laissant Sue seule comme bouc émissaire. Stéphane fait part d'un sentiment de culpabilité. Sans qu'il le manifeste verbalement, nous pouvons également identifier une colère face au père. En effet, Stéphane mentionne le tenir responsable du climat familial. Sa culpabilité et la colère envers le père, combinées au décès prématuré de celui-ci, donnent une perspective intéressante sur les préoccupations d'ordre paranoïaques, cela dans un contexte où le père menaçait les enfants de leur faire du mal une fois mort.

Stéphane, comme Fanny, semble avoir été maintenu vers l'intérieur, le même, au fur et à mesure des étapes du cycle de vie. Cela nous fait voir un point qui se distingue dans cette famille par rapport à celles vues jusqu'à présent. En effet, dans les autres cas, nous pouvions voir à travers les répétitions, une tentative d'adaptation. Or cette tentative est beaucoup moins évidente pour cette famille. La présence de deux figures parentales tyranniques coïncide avec une répétition plus rigide du même; moins ouverte sur la possibilité de changements.

4.4.2.3 Modèles répétitifs à travers les générations

Comme soulevé précédemment, l'effort ou la tentative d'adaptation semble moins évident dans cette famille au sens où la répétition ne paraît pas réussir à amener une possibilité de changement. Nous observons plutôt une rigidité croissante condamnant l'errance dans le même.

Par exemple, aux prises avec un père tyran qui ne supporte pas de rival, Fanny tente de s'en sortir en épousant un homme qui reproduit le même mode relationnel avec Fanny que son père avait avec elle ainsi qu'avec sa mère. De cette manière, Fanny semble s'offrir une deuxième chance face au désir qu'elle exprime avoir eu envers ses parents; un désir de connaître un changement pour réaliser son rêve de « famille idéale » et de « réparer » ce qui s'est passé avec son père. Ainsi, elle se choisit un homme comme son père et répare sa culpabilité d'avoir été la préférée du père en étant la victime de son mari et de ses enfants;

position différente de celle de sa mère qui a fait plutôt de ses enfants ses victimes. La tentative de réparation comporte une dimension importante de retournement de la violence contre elle-même et la poursuite du lien sadomasochiste.

Dans ce contexte, les hommes se montrent au-dessus des lois. Le père, comme le conjoint de Fanny, possède les femmes. Il n'y a pas de barrière générationnelle chez le père qui exhibe sa sexualité ou agit sa violence. Il n'y en a pas davantage chez la mère qui agit également sa violence sur les enfants pour combattre son impuissance.

Le recours à l'extérieur est barré. Nous ne retrouvons ni placement en famille d'accueil, ni recours à des figures de loi ou d'autorité. Les enfants sont laissés sous l'emprise parentale. Le seul à avoir accès à autre chose est Stéphane qui a été laissé sans règle et avec peu d'appui dans son développement. Il est donc un peu entre deux eaux. Il ne se sent pas membre de cette famille, mais il ne connaît pas non plus d'autres attachements ailleurs. Au moment du décès du père, Stéphane présente une période dans laquelle il commet des actes illégaux. Ceux-ci peuvent être compris comme une tentative de trouver un père par la rencontre avec la loi. Toutefois, ses actes restent sans conséquence.

Stéphane semble dans une position de spectateur satellite peu ouvert à la réalité d'autrui, notamment au niveau de sa relation de couple. Il présente une image de famille parfaite où tout va bien alors que la réalité montre quelques semaines après les entrevues, une rupture brusque dans laquelle sa conjointe avait un amant et voulait tout prendre à Stéphane (enfants et biens) sans que celui-ci n'ait rien soupçonné.

Stéphane tient également son père responsable du climat familial et de l'état de sa mère sans le manifester ouvertement. La confrontation avec la loi qui correspond dans le temps au moment du décès du père donne un éclairage intéressant sur la compréhension des symptômes de type paranoïaques comme projection sur l'extérieur d'un désir d'attaque au père. Celui-ci décédé, cela ouvre la voie à ses représailles telles qu'il les avait annoncées : « Quand je mourrai, je vais revenir, je vais vous suivre, je vais vous faire peur, il va vous arriver des malheurs ».

Ainsi, Fanny est protégée du retour du père avec son père « substitut » contrairement à Sue et Stéphane qui paraissent tous deux vivre dans la terreur. Tous les deux présentent des symptômes psychotiques plus ou moins contrôlés.

Sans avoir les éléments nécessaires pour répondre à la question, nous pouvons tout de même soulever l'hypothèse d'une décompensation psychotique chez Sue et nous questionner sur une possible superposition entre Jonathan et le père de Sue pour expliquer l'ampleur de la violence dans la façon de le tuer, sans qu'il n'y ait présence, du moins en apparence, d'un élément déclencheur tel une rupture, de la violence conjugale ou autre.

4.4.2.4 Les événements de la vie et le fonctionnement familial

Selon ce qui a été dit au niveau du cycle de vie, le fonctionnement de la famille se montre sous le signe de l'agir. Les événements du cycle de vie, combinés à la propension à être dans l'agir paraissent maintenir les fantasmes d'omnipotence. Cela se retrouve notamment dans l'emprise parentale, la relation entre les sexes et au niveau d'un déni du principe de réalité.

Par exemple, le père prolonge son emprise jusque dans la mort. Il maintient une figure de toute-puissance infaillible. Sachant que le père ne supporte pas de rival, la place de son fils est sujette à des questionnements. Celui-ci, adolescent, se confronte à la loi, notamment en commettant une infraction dans un lieu commercial construit par le père qui était entrepreneur en construction, et ce, dans un contexte où Stéphane tient implicitement son père comme responsable du climat familial. Après ces événements, le père meurt. Ce fait, dans le contexte spécifique de cette famille, vient alimenter d'une certaine manière les fantasmes de toute-puissance et ouvre la porte au retour du père mort omnipotent. D'ailleurs, tant Sue que Stéphane manifestent des symptômes psychotiques. Chez Sue cela se manifeste par des hallucinations et une crainte de dormir seule; pour Stéphane, nous constatons plutôt des symptômes d'ordre paranoïaque.

Les deux aînées semblent moins exposées aux symptômes psychotiques. Nous n'avons que très peu d'information sur Mylène, l'aînée de la famille. Cependant, nous observons que Fanny se trouve également prise dans l'agir sadomasochiste qui se reproduit

aussi dans la troisième génération. Rivalité, emprise et violence se manifestent de manière ascendante, descendante et entre la fratrie dans le ménage de Fanny. L'absence de barrière générationnelle se présente ici de nouveau. Toutefois, la structure familiale de la deuxième génération, c'est-à-dire le fait que Mylène et Fanny aient un an d'écart et qu'elles soient, chacune d'elle, protégée par un parent peut expliquer qu'elles aient été laissées un peu moins seules à elles-mêmes. La confrontation à l'autre peut se faire et ouvrir la voie à un certain principe de réalité.

Dans cette famille, les étapes de vie rapportées sont marquées par des transitions traumatiques au sens où elles comportent toujours une dose de violence. Par exemple, le décès du père aurait pu déboucher sur une baisse de la violence et une amélioration de la qualité de vie. Or, il ne semble pas que ce fut le cas. La mère adopte plutôt une attitude de plainte et de fixation sur le passé. Stéphane de son côté vit une perte amoureuse au même moment. Il développe des symptômes dépressifs et il devient suicidaire. Suc est terrorisée à l'idée de dormir seule. Il apparaît que l'emprise du père est maintenue et l'équilibre familial continue de reposer sur le sadomasochisme.

Les changements au sein des cycles de vie de Fanny vont dans le même sens. Son mariage ouvre la voie à une reproduction de sa relation amour-haine avec son père. L'emprise paternelle est déplacée sur le mari substitut paternel avec la complicité des parents de Fanny qui l'incitent à rester dans ce couple malgré la violence qu'elle y vit. La naissance des enfants ouvre sur une reproduction des conflits par personne interposée. John, le conjoint de Fanny, agit avec Mathilde, leur fille aînée, comme le père de John le faisait avec la sœur aînée de John. Fanny n'arrive pas à s'y interposer. De cette manière, elle se fait implicitement la complice de John et peut, de manière inconsciente, régler ses propres comptes avec sa sœur aînée Mylène. Le rapport avec l'autre enfant du couple suit un peu le même modèle. En effet, John se prolonge dans son fils John-Malco et répète la situation sadomasochiste entre John-Malco et Fanny qu'il y avait entre John et sa mère. Fanny, comme sa mère et sa belle-mère, trouve réconfort auprès de cette dernière à travers le partage du rôle de victime. En refusant les possibilités de ruptures et d'ouverture à d'autres alliances extrafamiliales, elles se maintiennent dans leur rôle de victime de la famille et des hommes.

Les mariages sont racontés avec une composante de réactions vives. Un exemple est rapporté lors du mariage de Mylène. À ce moment, Sue s'en est prise à sa belle-sœur, Irma, lorsque cette dernière a voulu s'en aller. Une bataille s'est par la suite déclenchée entre Sue et son conjoint Jonathan ayant voulu empêcher Sue de s'en prendre physiquement à Irma.

En résumé, il ressort de différentes façons que les événements de vie qui peuvent offrir une possibilité d'ouverture au changement, en venant remettre en question l'équilibre familial, comportent des réactions vives qui entraînent une augmentation de la violence. Nous observons à travers cela une forte réactivité face à la menace de séparation ou de changement qui a pour conséquence d'augmenter la fermeté et la rigidité de l'emprise. Cette réactivité peut trouver une manifestation à travers des symptômes psychotiques. Elle se révèle plus marquée chez Sue et Stéphane.

4.4.2.5 Les modèles relationnels et les triangles

En posant un premier regard sur les modèles relationnels, nous sommes tentés de catégoriser les relations sous forme de triangles. Dans cette perspective, les triangles prédominants sont aux relations qui mettent le père en scène. C'est-à-dire que toutes les relations dépendent de la « relation » qu'entretient le père avec la bouteille.

Cependant, un regard plus approfondi sur ce point met en relief un autre aspect. En effet, il ne semble pas y avoir les conditions nécessaires pour que nous puissions parler de triangle. Celui-ci est défini comme « un ensemble de trois relations dans lesquelles chaque dyade dépend et influence les deux autres : la collusion des deux, en relation avec la troisième est la caractéristique qui définit un triangle »¹⁹. Cette définition suppose un minimum d'interactions. Or, dans cette famille, le père boit tout le temps, indépendamment de ce qui se passe à la maison. Il ne semble pas avoir cette ouverture minimale à l'autre pour qu'il y ait interaction. En revanche, sa consommation a des répercussions sur toute la famille au sens où, en favorisant son impulsivité et sa violence par la diminution de l'inhibition, les liens d'emprise paraissent encore plus à vif.

¹⁹ Bowen, 1978 cité par McGoldrick et Gerson, 1990 p. 123

En fait, à la différence des autres familles, nous ne retrouvons pas ou alors très peu de relation triangulée. L'emprise domine et les enfants, de même que les femmes, sont des possessions. Cette déshumanisation du lien est particulièrement forte pour Sue qui n'est protégée par aucun des parents. Elle est complètement chose.

De plus, l'emprise exercée par les deux parents entrave toute possibilité de relation à l'extérieur. Le milieu familial marqué par la fusion et l'intensité des relations amène une fermeture aux relations extrafamiliales telle que décrite par McGoldrick et Gerson (1990). D'ailleurs, il semble qu'ils n'arrivent pas à vivre l'un sans l'autre. Rappelons que la mère n'arrive pas à se sortir du deuil du père. Elle reste accrochée à ce passé. Comme mentionné, le décès du père, dans l'économie familiale, semble avoir eu pour fonction d'augmenter la puissance du père et son pouvoir, surtout pour Sue et Stéphane.

Fanny se retrouve avec son mari, une copie du père. Le père peut donc tolérer la présence de cet homme qui n'est pas un rival puisque pas tout à fait autre. De cette manière, Fanny ne quitte pas son père. La répétition sur la troisième génération prend ici son sens. John engendre une deuxième Sue incarnée par Mathilde; ainsi qu'un deuxième lui-même à travers John-Malco. Cette répétition recouvre également un sens dans la famille de Fanny. Nous observons la même distance en âge entre Sue et Stéphane qu'entre Mathilde et John-Malco. Il y aura également répétition du même mode relationnel; une fille bouc-émissaire et le même statut réservé à l'enfant mâle.

Encore plus que ce que nous avons constaté jusqu'ici avec les autres familles, celle-ci se montre enfermée dans la répétition du même. Elle se démarque aussi par l'absence de rupture, par exemple par le recours à des familles d'accueil qui n'amènent aucune chance de venir tempérer la fusion, l'emprise et la toute-puissance du père et de la mère.

Les seules ruptures observées sont celles provoquées par la mort puisque même le mariage n'arrive pas à protéger. La mort du père a pour conséquence une augmentation de son pouvoir et le déclenchement de symptômes psychotiques. Cela se reproduit à la mort de Sue pour Stéphane. La mort de Sue provoque également une montée de difficultés entre Fanny et sa mère, de même qu'une augmentation de l'emprise de John.

Quatorze mois plus tard, au moment des entretiens, se produit la rupture qu'Irma provoque avec Stéphane. Il paraît y avoir effondrement chez Stéphane qui développe des symptômes paranoïaques et ensuite une fantaisie que sa conjointe qui le quitte précipitamment, ait agi ainsi par crainte qu'il répète avec elle le même geste que Sue a fait avec Jonathan. Stéphane interprète la séparation ainsi et ne montre pas envisager d'autres explications qui pourraient mettre en scène une subjectivité. Dans son interprétation, il n'y a de l'espace que pour une explication qui prolongerait la fusion familiale à travers la répétition du même geste commis par sa sœur. Nous constatons une fermeture complète au monde de l'autre (Irma) qui pourrait avoir des raisons à elle. En effet, Stéphane décrit d'abord un couple idéal et nous apprenons qu'elle le quitte, qu'elle ne veut rien lui laisser et qu'elle a déjà rencontré un autre homme. La différence marquée entre ce qui est rapporté par Stéphane et ce qu'Irma évoque met à jour un mécanisme de défense montrant l'impossibilité pour Stéphane d'avoir vu venir le coup, ce qui aurait supposé un minimum d'ouverture à l'autre.

4.4.2.6 Équilibre familial et déséquilibre

Il est difficile de parler d'équilibre tel qu'on le retrouverait dans une famille fonctionnelle, c'est-à-dire où le rôle d'un membre vient être équilibré par le rôle d'un autre.

Ici, il ne paraît pas y avoir de place pour un espace subjectif. Le rôle est décrit ou plutôt fixé par un parent, indépendamment de la subjectivité de l'enfant. Cela se base plutôt selon le besoin parental. Nous retrouvons deux aînées-choses : Mylène poupée de la mère; Fanny possession du père. Sue est le bouc émissaire, celle sur qui la violence peut être exercée librement. Elle paraît être une soupape permettant d'évacuer un surplus de pression à l'intérieur de la famille. Elle se construit son monde à elle, terrorisée par le père tout-puissant qui la pourchasse jusque dans la mort. Comme nous l'avons évoqué plus tôt, sans pouvoir y répondre, nous pouvons poser l'hypothèse d'une décompensation psychotique amenant une superposition de Jonathan et du père lors du drame.

L'équilibre familial semble tenir de façon précaire par la soupape Sue. La disparition de celle-ci amène un éclatement sous forme d'implosion familiale qui, contrairement aux autres familles, semble entraîner peu d'ouverture au changement. Au contraire, l'emprise de John/père augmente, la répétition du rôle de Sue à travers Mathilde se cristallise, la place de

victime de Fanny croît et enfin, Stéphane vit avec une menace de décompensation sur un versant paranoïaque lorsque son couple vole en éclat.

En tuant Jonathan, on dirait que Sue n'est pas arrivée à tuer le père mais plutôt elle contribue, dans l'économie familiale, à réaliser la prophétie du père : « Lorsque je mourrai, je reviendrai et il vous arrivera des malheurs ».

Le peu de temps écoulé entre le drame et les entrevues ne permet pas de juger à long terme de l'évolution de cette famille. Or pour le moment, la suite nous laisse envisager la « production » d'une autre Sue-soupape incarnée par Mathilde.

4.5 Famille 09

4.5.1 Résumé de l'histoire familiale

4.5.1.1 Présentation des données

Cette famille comporte un membre ayant accepté de participer à la recherche. Il s'agit de Sara. Elle est la sœur de Patrice qui a commis l'homicide-suicide. Le drame a donc eu lieu sur la deuxième génération de la famille. Le contexte est atypique par rapport à la victime. En effet, Patrice a tué la sœur de sa copine.

4.5.1.2 Description du drame

Patrice fréquente Marlène depuis deux ans. Leur couple a toujours été plutôt instable. Marlène songe depuis peu à quitter Patrice, ce qui déclenche un conflit entre eux. Marlène qui a alors peur de Patrice décide de faire intervenir la police. Ainsi, avant le drame, Patrice passe quatre jours en prison. Le jour du drame, Patrice, qui travaille de nuit, rentre chez lui. Il habite alors chez ses parents. Au lieu de se mettre au lit comme à son habitude, il met son habit et demande à sa mère si elle le trouve beau. Malgré la chaleur, il demande à sa mère de lui donner son manteau d'hiver. À l'insu de celle-ci, il enroule dans le manteau une carabine et un fusil. Par la suite, Patrice suit Marlène jusqu'à son travail. Comme celle-ci a peur, elle va retrouver sa sœur pour que cette dernière l'accompagne jusqu'à la maison. Une fois arrêtée à un feu rouge, Patrice marche jusqu'à la voiture des deux femmes. Il tue Yannie, la

sœur de Marlène, à bout portant. Par la suite, il regarde longuement Marlène sans lui dire un mot. Il se rend ensuite à sa propre voiture et va jusque dans une ruelle pas très loin de là pour se tirer une balle dans la tête avec sa carabine.

4.5.1.3 Histoire familiale chronologique par génération

Deuxième génération

La famille n'a jamais connu de séparation. Elle est composée des deux parents et de trois enfants : Donald, Patrice et Sara. La famille est décrite comme assez pauvre. La mère est présentée comme une femme qui embrassait souvent ses enfants et leur démontrait beaucoup d'affection. Sara mentionne avoir été très proche de sa mère; ce qui est toujours le cas aujourd'hui. Elle sort souvent avec sa mère : « On est les deux doigts de la main ».

Le père est spontanément rapporté comme « un bon père ». Toutefois, les caractéristiques nommées révèlent qu'il est extrêmement jaloux, jaloux maladif selon Sara. Elle décrit également des périodes de bouderies qui pouvaient durer plusieurs semaines complètes. Le père est décrit comme un homme qui assurait la subsistance de la famille. Sara mentionne finalement avoir peu de souvenirs de lui. Il est décrit comme un homme difficile à satisfaire. Un exemple donné se rapporte à la violence. Lorsque les enfants étaient mêlés dans des batailles de rue, ils ne devaient pas rentrer à la maison avec une blessure, c'est-à-dire que ce devait être eux qui aient eu le dessus sur l'adversaire.

La supervision est rapportée comme reposant principalement sur la mère. Lorsque les enfants se retournent vers le père, celui-ci les oriente toujours vers la mère sans se prononcer. La mère de son côté est présentée à ce niveau comme une femme toujours inquiète, même lorsque ses enfants deviennent adultes.

L'ambiance familiale est décrite comme tendue. Sara mentionne que ses frères se sont beaucoup acharnés sur elle à cause de problèmes qu'elle vivait alors au niveau de son poids. Sinon, la tension est rapportée au niveau de l'attitude de son père en lien avec sa jalousie excessive et son retrait dans le silence lorsqu'il boudait.

Troisième génération

Nous n'avons pas d'information sur le frère aîné, Donald. Patrice de son côté a une histoire de relations amoureuses instables. Il a déjà voulu se suicider devant une ancienne copine lorsque celle-ci l'a quitté. Patrice a alors été arrêté par son frère et son père. Sa relation avec Marlène est décrite comme une relation qui comporte des ruptures toutes les semaines. Ces ruptures sont mises en œuvre par Marlène. De la violence au moins psychologique est décrite dans cette relation. Patrice a déjà menacé Marlène de s'en prendre à sa famille si elle le quittait. Il est également à noter que la dernière relation de Marlène s'est soldée par le suicide de son compagnon.

Du côté de Sara, elle a connu une vie amoureuse dans laquelle se sont succédés différents garçons. Elle mentionne quatre relations importantes, dont l'avant-dernière empreinte de violence. Cette relation se serait terminée peu de temps après que son conjoint l'ait menacé de faire comme Patrice. Sara a maintenant un conjoint, David, avec qui elle a une fille de quatre mois. Depuis l'arrivée du bébé, la relation de couple est devenue plus tendue. Toutefois, David n'est pas décrit comme un homme violent. Sara dit qu'elle a toujours été très préoccupée par sa fille. Elle n'arrive à faire confiance à personne d'autre qu'à sa mère. Bien que Sara regrette que l'arrivée de sa fille ait pour conséquence qu'elle voit maintenant moins sa mère, elle dira que sa fille l'a sauvé de la dépression et qu'elle est sa bouée de sauvetage. Enfin, depuis qu'elle a quitté la maison familiale, Sara n'est jamais restée sans partenaire amoureux.

4.5.1.4 Après le drame

Après le drame, Sara développe une préoccupation à propos de ce qui est arrivé à son frère ainsi qu'à propos de l'apparence et de l'état de la tête de son frère dans les circonstances. Étant dans le milieu de la santé, elle fait son enquête pour retracer ceux qui ont retrouvé son frère. Ainsi, elle se rend maintes fois sur les lieux pour tenter de comprendre comment son frère avait pu procéder sans se faire prendre. C'est lorsque Sara va chercher la voiture de son frère qui n'a pas été nettoyée, qu'elle dit réaliser ce qui s'est produit. Elle dit : « C'est à ce moment-là comme si toute la souffrance du monde m'avait tombé sur la tête ».

Un fait particulier de ce drame est la médiatisation qu'il a connue. Dans ce contexte, Sara rapportera un impact sur le deuil de sa famille : « Nous on est la famille du méchant. Et parce que l'on est la famille du méchant, nous on est pas des victimes (...) On a quand même deux drames à vivre, celui de la perte de notre frère et aussi celui de la perte de la sœur de Marlène, tout en sachant que cette femme-là avait deux petits enfants. »

Sara décrit un deuil difficile dans lequel alternent des périodes plus intenses que d'autres avec une incapacité de parler du drame jusqu'à tout récemment. La préoccupation autour du visage de son frère reste. Sara fait part qu'elle a oublié le visage de son frère après trois jours.

4.5.2 Résumé de l'analyse et discussion

4.5.2.1 La structure familiale

L'information nous manque pour avoir une meilleure appréciation de la perspective transgénérationnelle. Toutefois, au niveau de la deuxième génération se dégage une structure familiale de type foyer nucléaire intact. À partir de l'historique dressé par Sara, il ne ressort aucun facteur de stress extérieur important qui nous permettrait de cerner comment la famille réagit à d'éventuels éléments d'adversité.

Or, cela semble tout de même peu probable. C'est-à-dire que dans l'ordre naturel des choses, nous pouvons penser que la famille a dû vivre des changements et des réadaptations, ne serait-ce qu'en lien avec des éléments de la réalité tels, par exemple, la mort des grands-parents, les tensions au travail, la naissance des enfants et ainsi de suite. Toutefois, ces événements sont évacués du discours de Sara.

Les seules tensions rapportées proviennent de l'intérieur de la famille. L'absence de rapport de facteurs de stress externes et l'attention portée sur ceux à l'interne nous semble significatif de la dynamique de cette famille. Plus précisément, la famille se montre autosuffisante et refermée sur elle-même. Les facteurs de stress extérieurs ne paraissent pas y avoir prise. Les tensions internes observées viennent à leur tour alimenter l'hermétisme et l'auto exclusion familiale. Rien n'y entre; rien n'en sort. En conséquence, pour un observateur extérieur, rien n'attire l'attention sur cette famille.

L'enfermement familial se tisse à partir d'une réaction du père à vouloir maintenir sa femme et ses enfants près de lui, par crainte de disparaître ou d'être oublié par eux. Ne pas lui obéir amène consommation d'alcool et bouderie. Ces refus de paroles du père peuvent persister pendant plusieurs semaines. En conséquence, femme et enfants s'empêchent de sortir. La mère de son côté présente une insécurité à laisser les enfants sortir sans elle, par crainte qu'ils meurent ou aient un quelconque malheur. Les deux parents maintiennent ainsi la famille ensemble en alimentant une dynamique d'auto exclusion face à la société.

L'étude de la constellation de la fratrie fait ressortir les éléments suivants. Tout d'abord, nous remarquons que les enfants sont tous séparés par deux ans d'écart. Les rôles de chacun ne ressortent pas clairement mis à part celui de Patrice. Il est celui qui a besoin d'aide et qui, en conséquence, a une relation intime avec sa mère. Paradoxalement, il est en même temps le plus violent et celui qui ne doit pas se faire frapper. Selon l'injonction du père, il ne peut se faire dominer ou blesser par les autres. Cette commande du père rejoint également les préoccupations de Sara à propos de l'état du visage de Patrice suite à l'homicide-suicide. Il est intéressant de noter que, dans le récit du drame, Patrice semble également s'être soucié de cet aspect. En effet, à la suite de l'arrestation qu'il vit dans le contexte de rupture, juste avant de commettre son geste, il demande à sa mère si elle le trouve beau, comme pour vérifier l'état de son image... est-il visiblement blessé par cette rupture?

Sara, sans être bouc émissaire de la famille, est taquinée parfois méchamment par ses frères. Ce point peut venir donner un éclairage sur son attitude plus tard avec ses partenaires.

Les hommes grandissent en voyant leur père qui peut manipuler par la jalousie et la bouderie. Or Patrice développe un rapport particulier à la femme par son lien avec sa mère.

Celle-ci passe beaucoup de temps seul à seul avec lui. D'une certaine manière, il vainc son père. C'est-à-dire que sa mère le choisit et ne se détourne pas de lui pour retourner avec le père. En fait, la famille ne semble pas fonctionner sur la base de l'interdit de l'inceste ni sur l'intégration d'une barrière des générations. Le père présente une attitude immature et infantile. Il entre en compétition avec ses propres enfants, comme s'ils étaient au même niveau générationnel. Il n'offre pas d'appui à sa femme. Sachant que la mère porte la crainte que ses enfants meurent si elle n'est pas présente et que le père porte la crainte de disparaître sans la femme et ses enfants, par identification, Patrice est aux prises avec la crainte de disparaître et de mourir lorsque la femme le quitte. En effet, dans le contexte mis en lumière par l'analyse, Patrice ne paraît pas avoir pu apprivoiser le détachement puisque sa mère ne l'aurait jamais vraiment quitté pour retourner avec le père. Il reste donc collé aux craintes parentales sans avoir eu l'occasion de les remettre en question.

Cela donne un éclairage sur son besoin de se tuer devant témoin pour ne pas disparaître. Il tue l'autre en lui et lui en l'autre (identification à Yannick). Ainsi, femme et homme meurent mais ne seront pas oubliés. D'une certaine manière, il semble bien avoir réussi sur ce point, notamment lorsque l'on pense à la médiatisation qui a suivi le drame.

Sur la troisième génération, au niveau de la composition du foyer, nous faisons les observations suivantes. Patrice ne fonde pas de foyer. Il reste avec ses parents. Il fréquente parfois quelques femmes, mais ils n'habitent jamais ensemble. À part Marlène, la seule autre relation significative est avec une femme qui le quitte lorsque Patrice a vingt-deux ans. À ce moment, Patrice veut se suicider devant elle, mais il est empêché par son père et son frère. Il rencontre Marlène qu'il fréquente de l'âge de trente à trente-deux ans. Patrice n'arrive pas à quitter le milieu familial et lorsqu'il vit une relation amoureuse qui se termine, il semble vivre l'impulsion de disparaître, par le suicide, tout en cherchant un ou des témoins de la scène comme pour s'assurer de rester gravé dans leur mémoire par l'éclat de sa disparition. Ce point paraît trouver écho dans l'attitude de sa sœur, Sara, avec ses préoccupations autour du visage de Patrice et sa crainte de l'oublier.

L'analyse de la composition familiale que Sara produit sur la troisième génération permet de dégager quatre relations significatives. Les relations s'enchaînent sans temps de

pause entre elles. Sa première relation est avec Chad. Sara est avec Chad de l'âge de dix-neuf à vingt-quatre ans. Elle décrit celle-ci à partir d'un choix que Chad lui a donné : se marier ou partir en voyage. Sara a choisi le mariage. Elle décrit cet homme comme quelqu'un qui lui donne tout et qu'elle quitte sans y penser, tout simplement parce qu'elle a trouvé quelqu'un d'autre. De vingt-quatre à vingt-cinq ans, Sara vit une relation passionnée. Elle devient enceinte de cet homme qui ne veut pas d'enfants. Sara décide de se faire avorter pour garder son conjoint qui la quitte quand même. Elle se décrit à l'époque comme une femme très jalouse.

De vingt-cinq à trente et un ans, Sara vit avec un homme très jaloux qui la boude. Cet homme est violent envers les objets et parfois envers Sara. Après l'homicide-suicide, il menace Sara de faire comme son frère. Elle réagit alors en sautant sur son conjoint et l'immobilise au sol. Sara le quitte peu de temps après. Enfin, de trente à trente-trois ans, Sara est avec un conjoint qu'elle décrit comme « un gros nounours ». C'est un homme qui travaille beaucoup et qui est souvent absent. Le couple a aujourd'hui un enfant ensemble.

L'évolution des relations de Sara part d'un partenaire/objet (Chad) peu investi d'un point de vue émotif. Il la sort du milieu familial et porte la caractéristique paternelle d'apporter de l'argent à la maison. La deuxième relation est décrite sous l'angle de la passion; il n'y a pas de place pour un troisième (enfant). La troisième relation est marquée par la « passion » du conjoint violent et jaloux comme le sont Patrice et le père de Sara. Enfin, la quatrième relation semble redevenir plus neutre. Elle ne conserve que la caractéristique paternelle de travailler beaucoup. Il n'y a pas de violence, mais beaucoup de conflits depuis la naissance du bébé.

4.5.2.2 Le parcours du cycle de vie

Parmi les étapes de vie rapportées, peu s'appliquent à la famille de Patrice et Sara. Comme nous l'avons mentionné dans la section précédente, les événements marquants sont évacués du discours. Dans le cas où ils ne le sont pas, leur effet sur la dynamique familiale reste flou. Par exemple, lorsqu'il est demandé à Sara de s'expliquer sur l'évolution de sa relation avec Chad et sur la rupture de celle-ci, elle n'arrive à rien dire. Elle explique seulement de façon factuelle avoir rencontré quelqu'un d'autre. Toutefois, à l'étude de ses

différentes relations, nous voyons une progression. Le premier conjoint paraît avoir eu pour fonction de soustraire Sara du milieu familial. Elle était dans une dynamique de fusion avec la mère et aux prises avec la crainte de disparaître du père. Les deux conjoints suivants montrent une évolution de l'emprise. Avec le deuxième conjoint, Sara est jalouse et perd son conjoint qui la quitte lorsqu'un tiers, un enfant, le menace de sa présence. Elle va jusqu'à l'avortement pour tenter d'éliminer le tiers et conserver une relation fusionnelle avec le conjoint. Dans le cas suivant, nous assistons à un renversement. C'est le conjoint qui est jaloux et violent. Il répète ce que fait Patrice jusqu'à frôler le passage à l'acte. Le dernier conjoint est plutôt neutre. Toutefois, dans tous les cas, les hommes se succèdent sans prise de temps pour une remise en question. Tout se passe dans le feu de l'action.

Au niveau de la naissance des enfants, nous ne pouvons observer qu'une seule chose en lien avec Patrice et Sara. Patrice a une relation privilégiée avec sa mère. La naissance de Sara vient déséquilibrer cette relation, notamment par la propension de la mère à fusionner avec sa fille. Patrice vit le risque de disparaître aux yeux de sa mère. Cette occasion ne paraît pas avoir permis une réorganisation familiale donnant accès au père pour Patrice. Au contraire, la dynamique s'est rigidifiée, ce qui laisse Patrice face à son angoisse de disparition devant les allers et retours de la mère. Il agit une méchanceté envers Sara, sa rivale, et s'assure d'être toujours le préféré de sa mère en ayant constamment recours à elle à travers des moments intimes durant lesquels elle passe de grandes soirées seule avec lui dans sa chambre.

La situation de l'homicide-suicide rejoue ces enjeux où Yannie, la sœur/mère, est en collusion avec Marlène, la sœur, contre Patrice l'homme-enfant. Il exerce donc sa méchanceté face à Marlène en lui dérobant la mère. En tuant l'autre, il obéit à l'interdiction paternelle d'être blessé et s'assure de ne pas disparaître par l'éclat de son geste.

4.5.2.3 Modèles répétitifs à travers les générations

Bien que pour des motifs différents, les deux parents de la deuxième génération ont de la difficulté à tolérer l'autonomie de leurs enfants.

Le père est décrit comme un homme présentant une fragilité narcissique qui l'amène à craindre de disparaître lorsque le regard de l'autre se détourne. La mère vit dans la crainte que quelque chose arrive à ses enfants s'ils ne sont pas avec elle. Ainsi, les deux parents contribuent à entraver le développement d'une sécurité affective chez leurs enfants. Ils freinent également l'apprentissage à la socialisation.

Sara répète certains comportements et attitudes. Toutefois, comme elle est de sexe différent du père, l'identification à celui-ci et à sa crainte de disparition s'en trouve moins massive. Elle arrive à se trouver un mari qui la soustrait partiellement à la mère. Ainsi, bien que nous observons une certaine répétition des enjeux familiaux liés notamment à la jalousie, la violence, la disparition des hommes qui se succèdent et une fusion massive avec sa fille, Sara semble essayer de s'adapter. Elle paraît y arriver partiellement en se trouvant un conjoint qui ressemble au père sur des caractéristiques neutres tels l'aspect pourvoyeur et l'aspect absent par son travail. Toutefois, cela se fait dans le cadre d'une relation plus neutre qui diminue les enjeux liés à la jalousie et la violence.

De son côté, Patrice n'arrive pas à quitter ses parents. Identifié fortement au père et à la mère, par son sexe et par le lien privilégié avec sa mère, il porte l'insécurité des deux. Il devient ainsi difficile pour lui de courir le risque de sortir de son milieu familial avec à la fois, comme son père, une crainte de disparaître sans avoir un regard de l'autre combiné à la crainte maternelle de malheur si la mère n'est pas présente à ses côtés. Son processus de socialisation se révèle plus altéré. La solitude et l'enfermement sur soi paraissent être une tentative d'adaptation, de composition avec l'héritage des dynamiques du père et de la mère; l'extérieur n'ayant pu venir tempérer ces caractéristiques.

4.5.2.4 Les événements de la vie et le fonctionnement familial

Étant donné le point soulevé plus haut en lien avec le « gommage » des réactions aux événements des cycles de vie, il y a peu d'éléments nouveaux qui ressortent de l'analyse de cette variable. En effet, bien que nous puissions observer les événements de vie rapportés précédemment, l'effet de ceux-ci est exclu du discours de Sara, ce qui en rend l'analyse impossible.

De l'observation du silence, nous ne pouvons que soulever des hypothèses. En effet, nous sommes amenés à nous demander si ce mutisme renverrait à un état mélancolique en lien avec le narcissisme primaire. C'est-à-dire que, par exemple, Sara ne réagit pas aux pertes de ses partenaires. Le deuil est évacué et les hommes sont remplacés. Elle-même agit une certaine violence (ex. : avortement, rupture, assaut défensif sur son troisième conjoint). Toutefois, la perte n'est pas élaborée et finit par entraîner des sentiments dépressifs auxquels elle n'associe rien de particulier. Ceux-ci surgissent pendant sa troisième relation. C'est l'arrivée de sa fille qu'elle décrit comme « une bouée de sauvetage » qui viendra la préserver de la dépression.

4.5.2.5 Les modèles relationnels et les triangles

Les liens de cette famille sont intenses. Ils ont pour noyau central le personnage de la mère. Il n'est pas possible, ou du moins très difficile, de se défaire de cette emprise.

Ainsi, chacune des relations au sein de cette famille se constitue en interaction directe avec les autres. Il ne s'agit pas d'un système familial qui entretient des interrelations, mais plutôt d'un système de triangles témoignant de la difficulté, pour les protagonistes, de vivre l'un sans l'autre et d'établir des liens qui pourraient fonctionner sans tomber automatiquement dans une relation à une personne déterminée en fonction de la relation de cette personne à une autre. Comme mentionné, le centre du système, la personne sur qui les autres relations reposent, est la position que prend la mère.

En fait, selon l'histoire de Patrice, la place de Yannick dans la vie, combinée à son rôle d'alliée dans la séparation de Marlène le replonge dans ce contexte de triangle relationnel. Ainsi, l'homicide-suicide se présente comme une tentative de maîtriser sa disparition en se rendant maître de la situation dans un agir éclatant qui aboutit d'ailleurs jusqu'à une enquête publique donnant lieu à une médiatisation marquée. Cela est fait tout en respectant l'injonction du père de devoir blesser l'autre plus que de l'être soi-même.

Il est remarquable de constater dans cette famille également le peu de relation avec l'extérieur de la famille. Cela permet que coexistent une violence et de l'emprise à l'interne sans attirer l'attention. Aux yeux de Sara, contrairement à la famille de Marlène, l'homicide-

suicide semble prolonger l'enfermement familial dans une position de coupables par extension.

4.5.2.6 Équilibre familial et déséquilibre

Nous sommes amené à constater un fait intéressant qui dépasse l'analyse de la seule famille numéro neuf. En fait, nous remarquons que, jusqu'à maintenant, dans la plupart des familles, les figures paternelles sont plutôt effacées devant une figure maternelle qui exerce une emprise marquée par la violence sur leurs enfants. Parfois existe de la violence entre les parents, mais les pères peuvent être présentés par les enfants comme « protecteurs » en tempérant, par moment, la mère. Plus précisément, spécifions qu'il ne s'agit pas ici d'un apprentissage d'un mode de résolution de problème sain, mais plutôt d'une protection temporaire en lien avec les foudres maternelles.

Nous observons un modèle différent dans deux familles, la famille numéro sept et la famille numéro neuf. Dans la première, le père est un tyran décrit comme responsable de l'état familial. Dans la famille numéro neuf, le père n'est pas un satrape. En revanche, il ne vient pas moduler la mère. Il est plutôt lui-même aux prises avec des angoisses de disparition. Cela l'amène à faire payer femme et enfants leurs écarts. La violence n'est pas agie comme dans la famille numéro sept. Par contre, les enfants sont laissés à eux-mêmes, dans un enfermement familial.

Dans les autres cas, des accès à l'extérieur, même fortement imparfaits paraissent avoir aidé les membres de la famille à se protéger de la violence familiale et trouver une issue plus ou moins heureuse. Par contre, dans les deux cas où le père maintient l'enfermement et agit de manière complètement immature, l'ouverture sur le changement et une baisse de la répétition se révèle plus fortement compromise.

Plus propre à cette famille, nous voyons un équilibre qui se retrouve dans le maintien des relations en triangle au prix d'une grande fragilité narcissique de chacun des individus. Aucun événement ne se révèle assez fort pour venir briser l'emprise et l'enfermement familial, comme si la survie dépendait du maintien des liens imbriqués l'un dans l'autre. Même l'homicide-suicide ne paraît pas avoir eu cette fonction. Autant, dans les autres

familles il est possible d'observer un mieux-être dans une baisse des rapports et à travers l'éloignement de la famille; ici, nous sommes amenés à constater une attitude inverse. Par exemple, comme la mère de Sara ne pouvait supporter l'éloignement de sa fille; Sara reproduit ce comportement avec sa fille qui devient sa bouée de sauvetage. Dans les deux cas, la fille doit colmater le trou narcissique de la mère face à sa mélancolie.

4.6 Famille 11

4.6.1 Résumé de l'histoire familiale

4.6.1.1 Présentation des données

Le drame homicide-suicide qui s'est produit dans cette génération est le seul de notre échantillon qui touche plusieurs générations; soit la deuxième et la troisième. En effet, nous retrouvons ici le cas d'un homme qui a tué sa femme et ses deux enfants avant de s'enlever la vie. L'histoire familiale est racontée par deux membres de la famille : la mère, Lisette, et la sœur, France-Lucie.

4.6.1.2 Description du drame

Les deux membres de la famille présentent le drame comme quelque chose d'étonnant qu'ils n'auraient pas vu venir. Selon elles, il n'y aurait pas eu de signe permettant de prévoir le passage à l'acte de Robert. Celui-ci a étranglé sa femme et ses enfants et s'est pendu par la suite. Il a été remarqué par la mère et la fille des difficultés au niveau du couple de Robert peu avant le drame. Toutefois, celui-ci est décrit comme un homme qui gardait tout à l'intérieur. Il est noté également que quelques jours avant le drame, Robert a demandé à sa sœur si cela faisait mal de mourir. Il lui a alors posé quelques questions sur la possibilité d'aller au Ciel sans avoir demandé pardon.

4.6.1.3 Histoire familiale chronologique par génération

Première génération

Lisette raconte une histoire de vie axée sur son état de santé. Il n'y a pas de séparation rapportée dans le foyer d'origine. Par contre, Lisette passe plusieurs moments de sa vie à l'hôpital. Ainsi, ses parents sont décrits comme des gens qui ont toujours été auprès d'elle. Elle dit cependant qu'ils n'étaient pas des gens chaleureux. Dès son plus jeune âge, Lisette se souvient de son père qui lui apporte des bonbons à l'hôpital lorsqu'elle est malade. Les parents sont rapportés comme des figures protectrices peu enclines à laisser Lisette sortir et s'émanciper à cause des répercussions possibles sur sa santé. Bien que Lisette mentionne que les enfants de sa fratrie étaient tous traités de la même façon avec des règles claires, elle dit tout de même avoir peu travaillé depuis son enfance et dans toute sa vie, toujours en lien avec son état de santé. Une de ses sœurs aînées a connu également de graves problèmes de santé. Celle-ci est décédée lorsque Lisette avait 18 ans. Peu avant son décès, cette sœur a proposé à Lisette de « l'amener avec elle » si elle le souhaitait, ce que Lisette a refusé à l'époque.

Lisette rencontre un seul homme qui devient son mari. Elle dit avoir choisi de se marier avec lui, à vingt-quatre ans, car il était bon pour elle et qu'il prenait soin d'elle. Le conjoint lui permet d'avoir accès à des soins appropriés. Toutefois, Lisette décrira son milieu à lui comme un milieu où tout n'est pas en douceur comme dans sa famille à elle. En conséquence, elle mentionne que son conjoint a l'habitude de crier après elle et après les enfants lorsque tout ne va pas comme il le souhaite. Une distance affective s'installe progressivement entre les deux membres du couple. Lisette exprime avoir peu d'énergie pour la vie de couple et la vie sexuelle. En outre, chacune de ses grossesses entraîne des conséquences importantes sur sa santé. En tout, Lisette a quatre enfants : Robert, Antoine, France-Lucie et Jocelyn. Il est à noter qu'Antoine est placé en institution depuis l'âge de vingt ans. Il a alors reçu un diagnostic de schizophrénie. Le mari de Lisette n'a jamais accepté cela et a coupé les contacts avec ce fils. Jocelyn de son côté est hydrocéphale et est décrit comme semi-autonome. Lorsque madame a cinquante-deux ans, son mari fait une tentative de suicide qu'il nie par la suite. En effet, son conjoint s'est toujours défendu d'avoir

attenté à ses jours. Toutefois, il a été hospitalisé après avoir été retrouvé inconscient avec un flacon de pilules presque vide.

De façon globale, Lisette signale qu'elle regrette beaucoup son mariage et souhaite que son mari meure pour retrouver plus de liberté. Elle mentionne qu'elle aurait plutôt voulu être religieuse.

Deuxième génération

France-Lucie raconte une enfance malheureuse marquée par l'absence de sa mère Lisette. Les enfants ont connu plusieurs séparations de leurs parents lors des hospitalisations prolongées de la mère. Dans ces moments, ils sont placés chez d'autres membres de la famille maternelle. Lorsqu'ils ne sont pas dans d'autres foyers, les enfants sont pris en charge par leur père. Toutefois, ces soins sont décrits comme minimaux. Par exemple, les enfants mangent la même chose à tous les repas, ils ont peu de vêtements qui se révèlent être en très mauvais état. Leur hygiène laisse également à désirer. Cela amène notamment de mauvais commentaires à l'école de la part d'élèves qui se plaignent de l'odeur dégagée par eux. La mère est présentée comme une femme ayant peu d'énergie pour s'occuper des enfants. Le père donne les soins minimaux comme mentionné plus haut. Mis à part ces moments, il est présenté comme un homme qui s'enfermait dans sa chambre.

À l'adolescence, France-Lucie rapporte qu'elle n'a pas le droit de sortir avec ses amis. Son père s'implique peu pour la discipline et sa mère est dénigrante envers elle. Lisette va parfois jusqu'à la violence physique et frappe ses enfants à coups de talons hauts. Les enfants ne sont pas présentés comme aimés de la même façon par les parents. Antoine est présenté comme le préféré de Lisette. En conséquence, France-Lucie dit qu'elle s'est sentie la préférée de son père. Elle explique cela comme une réaction du père devant la préférence de la mère pour Antoine. Elle décrit dans ce contexte un cycle où plus la mère constate la préférence du père envers France-Lucie, plus elle devient furieuse et jette son dévolu sur Antoine, entraînant une réaction semblable chez le père. Cela l'amène à dire : « Personne n'était gagnant ». De façon générale, France-Lucie décrit une rivalité entre mère et fille. La figure paternelle est alors peu impliquée au niveau de la discipline et la figure maternelle est dépeinte comme une femme de santé fragile qui blâme son mari pour tout et qui crie

beaucoup. À partir de l'adolescence, France-Lucie devient rebelle et consomme de la drogue. Toutefois, après des relations amoureuses empreintes de violence, elle entre dans un mouvement religieux, l'Église Évangéliste et laisse derrière elle ce mode de vie débuté à la puberté.

Le portrait de Robert est basé sur les caractéristiques du dévouement et de la discrétion. Il s'est mis à aider sa mère pour prendre soin d'Antoine et de Jocelyn. Il est également décrit comme un enfant ayant misé sur les études et qui est devenu un homme responsable avec un bon emploi. Tout au long de sa vie adulte, il a pris en charge ses deux frères.

Troisième génération

France-Lucie rencontre un premier conjoint à l'âge de vingt ans. Elle a deux enfants avec cet homme. Cette relation est marquée par la consommation de substances et par la violence des deux conjoints. Aussi, il y a beaucoup d'infidélités, principalement de la part du conjoint de France-Lucie. En effet, France-Lucie aurait décidé, avec le temps, de devenir exclusive sexuellement. Avec les tensions présentes, principalement à cause de l'infidélité, le couple devient en péril. Toutefois, c'est à ce moment que France-Lucie rejoint l'Église Évangéliste. Son mari tente dans un premier temps de se joindre à elle. Le couple se remet progressivement. Toutefois, son conjoint rechute dans la consommation et l'infidélité. La maison devient un lieu de vente de drogues allant jusqu'à des perquisitions policières. Le couple finit par se quitter d'un commun accord même si monsieur se révèle être insistant pour renouer avec France-Lucie durant les quatre années qui suivent. Cela cesse lorsque France-Lucie rencontre un autre homme. Celui-ci est décrit comme la perle rare, un homme affectueux. En revanche, six mois après leur mariage, son comportement change. Le conjoint devient violent verbalement et physiquement. Une troisième fille est née de cette union. Un jour, lorsque le conjoint de France-Lucie menace de la quitter, elle le prend au mot. Lorsqu'il décide de revenir à la maison, France-Lucie a fait changer toutes les serrures. Elle dit également avoir reçu beaucoup d'appui de la part de son Église.

France-Lucie décrit de bons rapports avec ses filles. Elle exprime qu'elle leur donne beaucoup d'affection pour compenser ce qu'elle n'a pas reçu de sa mère. Par contre, après sa

deuxième grossesse, elle fait une dépression. En conséquence, elle dit que depuis ce temps, elle est moins attachée à sa deuxième fille envers laquelle elle est plus neutre et développe une attitude de laisser-aller. Cette fille à son tour devient irrespectueuse envers sa mère. Les entrevues révèlent également que le deuxième conjoint de France-Lucie était violent avec les enfants de celle-ci. Les filles évoluent ainsi dans un contexte empreint de violence psychologique et physique.

4.6.1.4 Après le drame

À la suite de l'homicide-suicide, certains faits cachés de la vie de Robert sont révélés. En effet, Robert est caractérisé jusqu'alors par son isolement lorsqu'il n'est pas en train d'aider sa mère. Toutefois, après le décès, il est révélé qu'il aurait vécu trois épisodes de dépression majeure, état dans lequel il était au moment du décès.

Après la mort de Robert, Lisette met en place un sanctuaire pour lui. Elle affiche tous ses diplômes au mur. Elle y met également une photo de lui et de ses petits-enfants. Elle place aussi des fleurs séchées. Lisette passe régulièrement devant cet endroit en demandant à Robert : « Pourquoi m'as-tu laissée tomber, pourquoi m'as-tu abandonnée? ». Au sujet de la mort de son fils, Lisette dit : « Il a pris ma vie ». Depuis, elle n'a plus d'intérêt pour ses activités et souhaite mourir.

De son côté, France-Lucie mentionne que le décès de Robert a pour conséquence un éloignement de la famille. Puisqu'il était celui qui les réunissait et prenait soin d'eux, la famille se voit maintenant de façon sporadique. Lisette garde toutefois le contact avec ses deux autres fils, car elle doit maintenant en prendre soin elle-même.

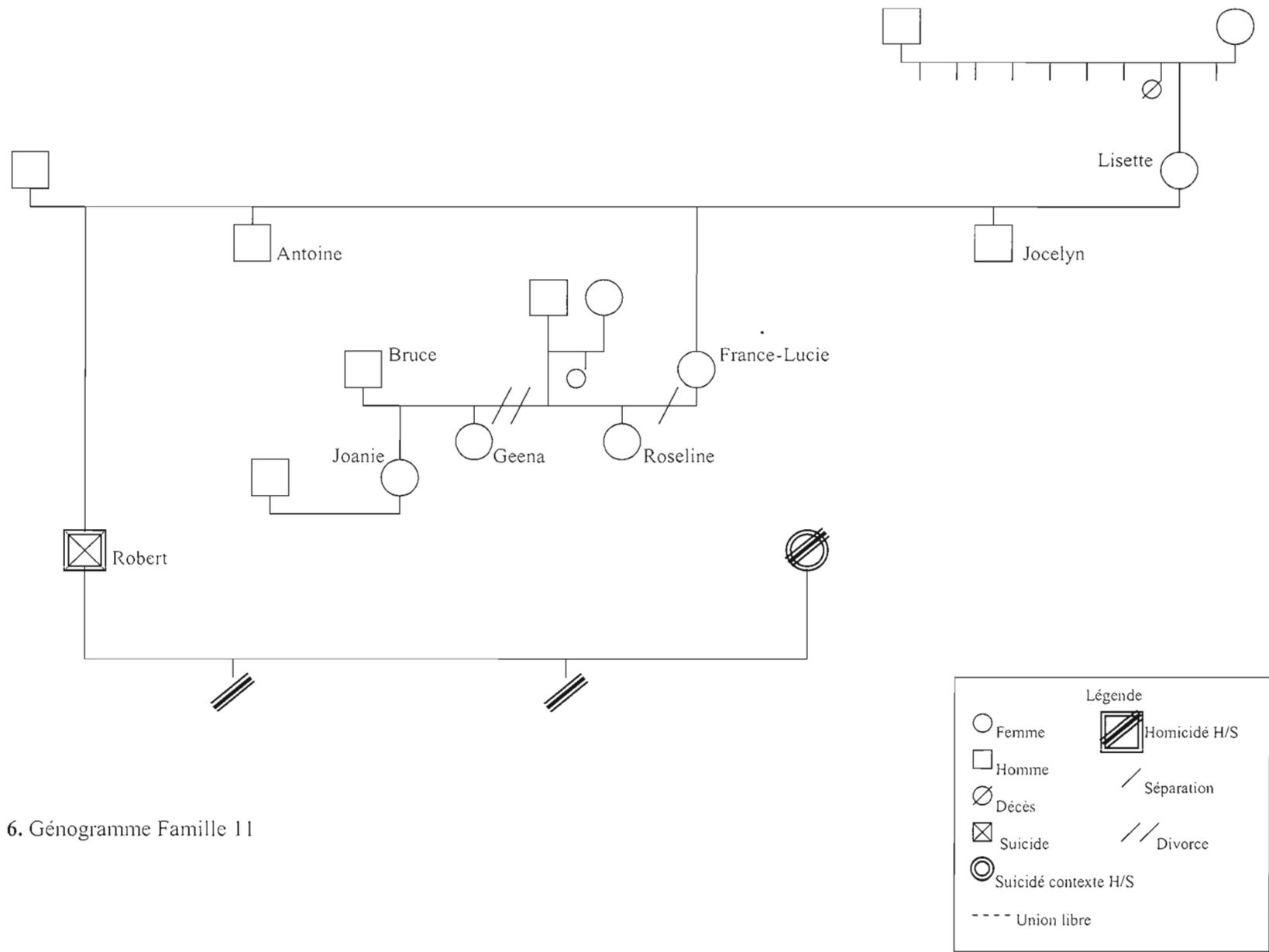


Figure 6. Génogramme Famille 11

4.6.2 Résumé de l'analyse et discussion

4.6.2.1 La structure familiale

Le témoignage de Lisette renferme peu d'informations concrètes sur cette génération. Elle mentionne que ses parents sont peu démonstratifs, mais qu'ils ont été en mesure de donner les soins de base. Les parents sont également décrits comme très protecteurs envers elle. Il n'est pas fait mention de tensions, de violences ou de sévices. Du côté de Lisette, la première génération se présente sous la forme d'une famille nucléaire intacte. L'information n'est pas disponible de la part de son mari. Toutefois, par Lisette, nous savons qu'il est originaire d'un milieu familial où le père est très sévère et très exigeant.

La deuxième génération présente une variation fréquente dans les foyers. Robert vit dans un foyer trigénérationnel avec parent célibataire de zéro à deux ans. À partir de deux ans, il connaît différents types de foyer : foyer nucléaire intact, foyer trigénérationnel, foyer incluant de la famille non nucléaire (ex. : famille d'accueil). Pour lui, les adultes de références alternent de manière constante pour des périodes qui varient de quelques mois jusqu'à un an. Ces fluctuations sont rythmées par les maux de la mère périodiquement déclenchés par les accouchements. Le père donne les soins de base, mais il se retire pour le reste. France-Lucie, la seule fille de la fratrie, paraît plus exclue. En effet, elle connaît moins la présence des parents. De la naissance jusqu'à l'âge de deux ans, elle vit chez sa marraine. Par la suite, de deux à six ans, elle vit chez une tante maternelle. Enfin, de six à dix-sept ans, elle vit chez ses parents en oscillation avec d'autres foyers.

Il n'y a pas d'information sur les rôles de chacun, sur leur place au sein des générations puisque le seul témoignage auquel nous avons accès est celui de France-Lucie qui est exclue du milieu familial de la naissance à six ans. En revanche, le caractère surprotecteur de la mère de la première génération ne semble jamais avoir été brisé. En effet, celle de la deuxième génération (Lisette) lui retourne régulièrement ses propres enfants.

Au niveau de la constellation de la fratrie, nous observons un recoupement dans les positions de Lisette et de sa fille France-Lucie. Toutes deux sont les avant-dernières de la famille. Plus spécifiquement à la deuxième génération, il se dégage des traits généraux selon

les enfants. Robert est l'aîné. Il est investi de la mission de prendre soin des autres et de sa mère. Il devient l'homme de la maison dans un contexte où la mère, déçue de son mari, se cherche quelqu'un pour prendre soin d'elle. En effet, le choix de son conjoint s'est fait en fonction de la caractéristique de pouvoir prendre soin d'elle. Or, le mari s'est désinvesti de cette affectation. De plus, Robert est né dans un contexte particulier puisque sa mère a failli mourir en lui donnant la vie. En naissant, Robert est venu bousculer les générations. La mère risque la mort et le père n'a pas la force de prendre le relais. Le jeune couple et leur bébé vont vivre chez la mère de Lisette pendant deux ans. Robert devient symboliquement le fils de sa grand-mère et le frère de ses parents puisque ni son père ni sa mère n'arrivent à en prendre soin.

Les autres enfants se révèlent plus faibles que l'aîné. De façon générale, ils se montrent selon les caractéristiques qui suivent : Antoine est le préféré de la mère. Dans une décompensation sur un versant psychotique, il s'oppose au père. Cela provoque son exclusion par celui-ci qui le place en institution. France-Lucie est une femme. Dès la naissance, elle est exclue du noyau familial. Elle est récupérée occasionnellement, mais dans un rapport conflictuel avec sa mère. Le père de son côté la choisit comme préférée dans un climat instrumental et en réactivité à la préférence de la mère pour Antoine. Enfin, Jocelyn est hydrocéphale. Il est un enfant, puis un adulte, qui a besoin d'assistance. Il est destiné par les médecins à mourir jeune.

Dans cette famille, il semble difficile de trouver appui sur un membre du même sexe. Le rapport femme-femme est marqué par le conflit. France-Lucie décrit d'ailleurs les femmes en disant qu'elles sont toutes jalouses. Au niveau des relations masculines, le conflit n'offre pas d'issue positive. Nous pensons au père de la deuxième génération et à ses deux fils malportants. De son côté, Robert se soustrait à cet aspect conflictuel en devenant le père protecteur de la famille.

4.6.2.2 Le parcours du cycle de vie

D'après l'analyse du cycle de vie, la famille s'organise et se désorganise au rythme des maladies de la mère qui en est le centre. C'est-à-dire que la famille est unie lorsque la mère est là. À l'instant où celle-ci doit être hospitalisée, les enfants sont placés chez les

grands-parents maternels, dans des foyers privés ou dans des camps d'enfants ayant des parents malades. Dans ces cycles, le père n'offre pas de présence stable. Il ne garde pas les enfants lors des absences maternelles et lorsque celle-ci est présente, il ne donne que des soins minimaux et se retire ensuite dans sa chambre. Il n'intervient pas non plus en matière de discipline.

Les maladies de la mère peuvent être aléatoires ou en fonction des grossesses. Au premier enfant, elle risque de mourir. Dix ans plus tard, elle donne naissance à son dernier enfant. Le médecin s'interpose alors pour lui signifier que si elle a un autre enfant, elle y laissera la vie. Dans ce contexte, Lisette décide de faire chambre à part avec son mari. Il se dégage l'image d'un homme immature, centré sur ses besoins et qui risque, comme Robert par sa venue au monde, de provoquer la mort de Lisette.

Robert met donc la vie de sa mère en danger et provoque le retour du couple parental chez ses grands-parents maternels. Sa grand-mère, et non sa mère, prend dorénavant soin de lui amenant un risque de confusion des générations. Cela semble dresser la table pour la suite, car Robert se comporte plus, suivant ce contexte, comme le conjoint de sa mère. Il la protège elle, ainsi que ses frères et sœurs. Cela donne un éclairage important sur la compréhension d'un risque de double perte pour Robert au moment de l'homicide-suicide. En effet, celui-ci coïncide dans le temps avec des difficultés de couple entre Robert et sa femme, de même qu'avec deux comas de Lisette. Symboliquement, Robert risque de perdre ses deux femmes et d'échouer doublement dans son rôle de protecteur.

Ainsi, les séparations et les absences de la mère, combinées au retrait du père, semblent avoir placé Robert dans la position de l'homme protecteur de la famille. Très tôt, ses retraits concordent avec des événements parfois dramatiques. Par exemple, à son départ de la maison, soit à l'âge de quinze ans, sa sœur commence à subir des sévices sexuels de la part d'un ami de la mère. D'autre part, France-Lucie et Antoine paraissent avoir développé une proximité. Celle-ci se manifeste d'abord dans le déploiement de comportements antisociaux puis dans le vécu commun du développement de problèmes de santé mentale. Les deux vivent des problèmes de consommation de substances. France-Lucie développe une

fragilité à des symptômes paranoïaques et dépressifs qui amènent une tentative de suicide. Antoine fait également une tentative de suicide et reçoit un diagnostic de schizophrénie.

À l'observation du cycle des naissances des enfants, nous observons une progression de la gravité de l'état maternel et donc, de l'impact négatif des naissances sur le couple parental. Robert cause une hémorragie lors de l'accouchement. Cela provoque le retour du couple parental chez les grands-parents maternels et l'exclusion du père de la dynamique familiale. Antoine ne cause aucun problème de santé à la mère. Toutefois, dans la relation privilégiée qu'il connaît avec la mère, le père se trouve également exclu de la dyade mère-enfant. France-Lucie doit vivre six ans à l'extérieur de la famille puisque la grossesse a épuisé sa mère. Cette dernière développe également une tumeur. Comme nous l'avons décrit précédemment, France-Lucie devient la préférée du père en réaction à la relation de Lisette avec Antoine, ce qui provoque une série de conflits dans le couple. Enfin, Jocelyn doit être le dernier enfant de la mère sinon le médecin est formel, elle va mourir. C'est à partir de cet enfant que le couple parental se sépare. Ils vivent sous le même toit, mais font dorénavant chambre à part.

4.6.2.3 Modèles répétitifs à travers les générations

Nous observons de la psychopathologie qui se répète d'une génération à l'autre. Les principales sont les suivantes : Dépression et abus/dépendance aux substances. Aussi, nous constatons la présence d'un historique familial de tentatives de suicide et de suicides complétés.

Il est frappant de constater que le thème de l'homicide-suicide est évoqué de manière inconsciente par Lisette au sujet de la première génération. Celle-ci parle de sa sœur qui lui a offert de « l'amener avec elle » dans la mort. Plus tard, dans sa vie adulte, Lisette mentionne à plusieurs reprises un désir de voir son conjoint mourir. Elle souhaite elle-même mourir sans vouloir faire un geste suicidaire actif. Il ressort clairement la présence de fantasme de mort chez Lisette depuis plusieurs années. Contrairement à Lisette chez qui ces idées demeurent passives, Robert passe à l'acte. Ces idées sont amenées par Lisette comme si les conflits ne pouvaient être résolus que dans la mort vécue passivement ou activement.

Le fonctionnement familial paraît tourné vers l'intérieur. Lisette et son mari refusent de sortir. L'accès à l'extérieur semble bouché. Cela s'observe dès la première génération chez la mère de Lisette. Elle est très protectrice envers Lisette et l'empêche de sortir à cause de sa maladie. L'ouverture sur le monde lui est proscrite. Elle se choisit un mari qui continue ce fonctionnement. Lisette mentionne d'ailleurs attendre cela de lui, qu'il la garde à la maison et qu'il prenne soin d'elle. Lorsque son mari se détourne d'elle en se retirant, Lisette ne profite pas de cette occasion pour se tourner vers l'extérieur. Elle prend plutôt appui vers l'intérieur en retournant vivre chez sa mère. Le mari de Lisette n'arrive pas à fournir un appui aux enfants du couple pour qu'ils se séparent de leur mère et qu'ils puissent, pour leur part, arriver à se tourner vers le monde extérieur. Les enfants sont plongés dans un paradoxe où ils ne peuvent avoir accès au monde externe sans trouver appui sur un père qui préfère se retirer et une mère qui n'a pas le temps ni la force de s'occuper d'eux.

D'après les témoignages, les enfants ne semblent pas libres de s'engager sur leur propre destin. Ils paraissent plutôt liés à une inversion des rôles. C'est-à-dire à un devoir de se rendre actifs là où leur mère a été passive. Les récits révèlent cette dynamique chez France-Lucie ainsi que chez Robert.

France-Lucie agit le désir de sa mère face à la séparation. Toutes deux se retrouvent au niveau de leur sentiment de liberté lors de moments de séparation d'avec leur conjoint. Lisette exprime avoir connu ce sentiment lorsque son mari est hospitalisé à la suite d'une tentative de suicide. France-Lucie de son côté provoque la rupture en rompant la relation. En outre, l'attitude est inversée quant à la sexualité. Lisette se préoccupe beaucoup d'être jolie, mais s'éloigne de la sexualité. France-Lucie vit d'abord dans une relation de sexualité libre. Toutefois, le recours aux institutions (mariage, Église) semble lui avoir permis de trouver son équilibre, un point milieu entre sa mère et l'opposé.

De son côté, Robert agit le fantasme d'homicide-suicide qui remonte à la génération précédente. Aussi, il hérite du rôle à la fois d'aîné ainsi que le rôle de partenaire de la mère. En bref, d'un côté il est poussé vers l'accomplissement professionnel et vers l'autonomie; de l'autre côté, il vit un interdit de séparation et d'autonomie. Robert est plongé dans un paradoxe, à devoir tenir une position impossible. L'inversion des rôles se manifeste

notamment dans une formulation qui ressemblerait à : Lisette n'est pas une ressource, mais elle a accès aux ressources alors que Robert n'a pas de ressources, mais il en est une.

Nous observons également une répétition transgénérationnelle des modes de relation avec une certaine dégradation. Par exemple, l'aspect protecteur/couveur est partagé entre la mère de la première et de la deuxième génération. Lisette répète ce trait, mais sans en avoir la composante d'énergie pour équilibrer l'emprise par l'aspect soignant. En outre, elle garde les enfants près d'elle sans être en mesure de pouvoir s'en occuper. Comme mis en relief plus tôt, l'accès à l'extérieur est entravé. Les analyses permettent de voir qu'elle n'est pas au même niveau pour tous les enfants. En fait, Antoine et Jocelyn peuvent en partie y avoir accès par leurs maladies. France-Lucie de son côté y accède en vivant en dehors de la famille jusqu'à six ans, puis en devenant rebelle et s'auto exclue (fugue) à l'adolescence. Le seul qui n'a pu trouver de voie alternative est Robert qui est coincé dans son double rôle.

4.6.2.4 Les événements de la vie et le fonctionnement familial

Le cycle de la vie familiale de la deuxième génération est réglé sur les maladies de la mère. Le père est une figure effacée. Il est présent pour faire les repas lorsque la mère est là. Lors des naissances et hospitalisations, les enfants sont généralement retournés chez leur grand-mère maternelle. Ces placements semblent avoir confirmé une rigidité du rôle de chacun. Robert est à la fois investi du rôle d'aîné avec le mandat de rester en même temps à l'intérieur de la famille. Il correspond à ce que la mère souhaite, un mari-enfant autonome qui ne s'éloigne pas et peut prendre soin d'elle.

Antoine est le préféré. Avec l'attitude de retrait du père, il peut rester sous la protection de sa mère jusqu'au jour où il se manifeste et bouscule le père lors d'une décompensation. Il est alors évincé par ce dernier qui le place en institution.

France-Lucie a un autre destin. Elle est mise de côté dès la naissance et est laissée à elle-même lorsqu'elle vit des sévices sexuels. En réaction, elle devient proactive et s'auto exclue. Elle vit dans un monde inverse de celui de la mère (drogue, sexualité libre, etc.), et ce, jusqu'à ce qu'elle trouve sa place à travers l'Église Évangéliste. Elle s'associe à eux et, par la voie active, elle se distingue de sa mère qui reste du côté de la passivité.

Le dernier élément de l'histoire familiale rapporté est l'homicide-suicide. À la suite de celui-ci, nous observons un éclatement de la famille qui a perdu son pilier. En outre, la perte de Robert a pour conséquence de briser l'inversion des rôles et d'amener une responsabilisation chez Lisette qui doit maintenant assumer son rôle de parent face à ses deux fils en institution. Toutefois, cela ne se fait pas sans une forme de reproches. Effectivement, Lisette se sent abandonnée et a l'impression que Robert, en se suicidant, a pris sa vie à elle.

4.6.2.5 Les modèles relationnels et les triangles

Au sein de cette famille, il existe plusieurs triangles parents-enfants. Le peu d'information que nous avons sur la première génération rend difficile la compréhension approfondie de l'étiologie de ces triangles. Toutefois, nous pouvons constater leur présence et l'interaction entre les triangles. Par exemple, nous voyons un triangle constitué des relations entre France-Lucie, son père et Lisette. Le père est plus présent pour France-Lucie en fonction de la présence et la sévérité de Lisette ainsi que pour alimenter une tension avec elle. Le même mode de fonctionnement se répète dans le triangle composé de Lisette, Antoine et son père.

Ces deux triangles interagissent. C'est-à-dire que le lien entre France-Lucie et son père est modulé par la fusion entre Lisette et Antoine. Toutefois, le lien est utilisé en réaction. Ainsi, le père se retire et peut laisser tomber France-Lucie à tout moment. Le lien à l'autre se révèle comme porteur de la caractéristique d'être un instrument qui peut être utilisé avec l'objectif de manipuler l'autre.

Les liens qui existent dans cette famille portent beaucoup d'ambivalence amour-haine. Chacun de ces deux points se révèle clivé de l'autre. Cela amène ce qui semble être des contradictions dans les discours. Ces contradictions peuvent coexister sans s'influencer. Par exemple, Lisette décrit à la fois son mari comme un homme qu'elle aime et qui lui apporte de la sécurité. À d'autres moments, elle dit regretter son mariage et souhaiter que son mari meure. Elle le décrit comme un homme avare et violent psychologiquement.

De plus, les relations en dehors de la famille semblent difficilement envisageables. Les parents de la deuxième génération sont décrits comme deux personnes gênées qui

n'aiment pas sortir. Leurs garçons sont enfermés dans la famille. Si ce n'est pas la famille nucléaire, ce sera la famille intégrant la génération précédente qui est tout aussi protectrice. Le moment d'ouverture dans un foyer privé sera synonyme de violence. Cela vient entraver la possibilité de recours à l'extérieur en renforçant la perception de la nécessité de protection qui se retrouve dans l'intérieur.

Bien qu'il y ait l'arrivée d'une partenaire amoureuse pour Robert, le lien fusionnel ne semble pas avoir été défait. Il garde toutefois sa relation de couple isolée de sa mère. En revanche, il continue d'exercer son rôle protecteur au sein de sa famille d'origine. Il semble impossible de pouvoir vivre l'un sans l'autre. C'est au moment où sa mère passe près de mourir que Robert commet l'homicide-suicide. Celle-ci, restée vivante, dit d'ailleurs : « Il a pris ma vie » et perd par l'occasion toute envie de vivre pour elle.

L'homicide-suicide pourrait être compris paradoxalement comme porteur de la fonction de permettre la poursuite du rôle de Robert. C'est-à-dire que devant la menace possible de rupture de son couple, ce qui aurait brisé l'interdit d'aller vers l'extérieur, Robert conserve son rôle de protecteur en reprenant, à travers l'agir, le fantasme familial par l'identification à la sœur aînée de la mère. Ainsi, il conserve sa position de protecteur de sa famille en les amenant avec lui dans la mort. Aussi, il maintient le couple uni et préserve son rôle d'unificateur de sa famille.

4.6.2.6 Équilibre familial et déséquilibre

Force est de constater l'absence de modèle masculin adapté. En effet, le père est présenté avec des traits rappelant soit une phobie sociale ou une personnalité schizoïde. Les hommes de la deuxième génération sont également des représentants invalides de la condition masculine. Ils sont notamment marqués par la maladie. Jocelyn est semi-autonome et destiné à mourir tôt. Antoine est schizophrène et son agressivité trouve en réponse l'exclusion physique et psychologique par le père qui refuse même que l'on parle de lui à la maison. Il ne reste que Robert qui se retrouve avec les rôles de protecteur, pourvoyeur, porte-parole, frère, père, mère et mari.

Robert hérite de plusieurs rôles. Des fonctions que les autres ne peuvent ou ne veulent assumer. Les capacités de Robert, telle son intelligence, combinées au contexte de vie comme la dette face à sa mère et la dangerosité de l'extérieur, ainsi que la rigidité croissante des modèles de fonctionnement au fil des répétitions, paraissent avoir contribué à le maintenir garant de l'équilibre familial. Devant les menaces de perte à venir (conjointe et mère) et confronté à l'impossibilité de compter sur des ressources extérieures, l'homicide-suicide se révèle porteur de la possibilité de rester dans le respect du même en reversant le risque de perte par l'agir du fantasme familial présent dès la première génération. Dans son acte, il « protège » la troisième génération en leur évitant de vivre à leur tour la perte du père.

En se soustrayant, l'équilibre peut être maintenu et peut permettre à France-Lucie de s'éloigner, sans personne pour la ramener. Elle devient libre de trouver son équilibre dans une « famille » extérieure constituée de l'Église Évangéliste. Aussi, le rôle protecteur du père est remis de nouveau au mari de Lisette. En effet, celle-ci dira que son mari est plus doux avec elle depuis le drame et ses deux comas. Enfin, le renversement des rôles cesse et Lisette prend en charge ses deux autres fils.

CHAPITRE V

CONCLUSION

Lors de la première partie de ce travail, nous avons émis le postulat de l'existence d'une fonction particulière de l'homicide-suicide au sein de la dynamique familiale de celui qui commet le drame.

Pour explorer celle-ci, nous avons choisi de suivre quelques questions : Que se dégage-t-il de l'observation du mode relationnel et des mécanismes de transmission à travers les générations? Pouvons-nous retrouver dans ces familles le développement d'une relation d'emprise qui prend appui sur des figures parentales qui se laissent saisir tout en acceptant d'être marquées par le manque? En conséquence, observerons-nous une reconnaissance de la différence et de l'altérité dans les dynamiques relationnelles des membres de ces familles?

Suite à ces questions, nous avons exposé et discuté des résultats obtenus par l'analyse des récits de vie de chaque participant des familles recrutées pour cette étude. Ces analyses nous permettent de répondre à nos questions et de mettre en relief un mode relationnel marqué par l'emprise passionnelle. Chez nos sujets, ce lien d'emprise se développe dans un rapport à une figure d'autorité qui ne tolère pas d'être marqué par le manque. Les pages qui suivent détaillerons nos constats.

5.1 Éléments communs aux familles étudiées

À la lumière de ces données, nous sommes en mesure de faire ressortir différents éléments retrouvés typiquement à l'intérieur de l'ensemble de ces familles. En effet, nous sommes amenés à voir que celles-ci partagent certains points communs.

5.1.1 Le rapport aux règles et les éléments du cycle de vie

Dans un premier temps, bien que certains participants fassent part d'une perception selon laquelle les règles étaient claires au sein de leur famille, force est de constater leur absence dans les éléments de vie que ces sujets rapportent. En effet, nous prenons plutôt conscience d'une dynamique familiale où les règles sont malléables et viennent servir une rigidité du statu quo qui condamne les membres de la famille à la répétition. En cours de discussion, nous avons maintes fois relevé les relations d'emprise et le caractère incestuel qui règnent à l'intérieur de ces familles; caractère qui a notamment pour conséquence l'absence de l'interdit de l'inceste. En effet Racamier (in D. L. Haineault 2006) précise que l'incestuel amène dans la vie psychique individuelle et familiale une trace semblable à l'inceste non fantasmé. De ce non respect de l'ordre des générations et de la différence se dégage le manque d'un cadre protecteur de l'identité et de la subjectivité. Un cadre qui serait garanti par des règles claires et fixes. À ce sujet, nous avons relevé plus tôt chez Onnis (in Pluymaekers 1989) que l'autoritarisme et le fonctionnement idéologique fusionnel viennent entraver la possibilité d'ouverture sur le changement puisque la différenciation est interdite. Selon lui, cela vient servir l'homéostasie du système familial. À la lumière de ces concepts et de nos données, la crise qui a pour aboutissement l'homicide-suicide paraît jouer un rôle particulier. En effet, il semble que la personne qui commet l'homicide-suicide vient déclarer son impuissance à vivre dans le système et tenter de briser l'homéostasie qui est, par le geste commis, forcément remise en question. En d'autres mots, il semble que l'impossible fin à l'homéostasie ainsi que l'impuissance provoquée par la répétition massive viennent jouer un rôle dans la mise en acte de l'homicide-suicide. En effet, le drame se trouve à jouer un paradoxe servant, dans un premier temps l'homéostasie, donc la répétition, dans une tentative d'éviter la perte (ex : perte de l'autre, perte du contrôle). Dans un deuxième temps, pour les survivants, une certaine ouverture, tel que décrite par Onnis, semble pouvoir s'élaborer. Toutefois, pour l'heure, étant donné que cette étude ne porte pas sur l'évolution de la famille à long terme, nous ne sommes pas en mesure de nous positionner sur le maintien dans le temps de cette ouverture pour les survivants.

La privation de délimitations amène également le constat d'une lacune au niveau de la protection relativement aux adversités. Les rôles distribués implicitement aux protagonistes

dans leur dynamique familiale ne se révèlent pas basés sur une adaptation à la personnalité de l'enfant lorsque celui-ci fait son entrée dans le monde. Au contraire, le nouveau venu s'insère dans un ensemble de relations qui portent la particularité de fonctionner bien souvent sous forme de triangles; et non de relation triangulée. En effet, les relations sous forme de triangle ne sont pas basées sur la reconnaissance d'un tiers. Tel que mentionné plus haut, elles se définissent plutôt comme des relations, entre trois individus, qui fonctionnent en réaction l'un à l'autre. L'individu doit se soumettre au fonctionnement préétabli par la génération précédente. En conséquence, il n'y a pas de barrière des générations. Le niveau d'exposition aux adversités n'est pas adapté selon l'âge, la personnalité ou le développement de l'individu.

Kaës (2007) relève que dans les cas où la composante traumatique est élevée, la pensée ou ce qui a été transmis par le fondateur prend une fonction particulière au sens où elle devient porteuse d'un rôle déterminant. Nous reviendrons ultérieurement sur la composante traumatique. Retenons pour le moment que dans ce contexte, les éléments du passé sont alors reconnus comme porteurs d'une destinée. « La répétition ne peut être qu'un destin, non une manière de traiter psychiquement un trauma, une énigme, un non-sens. La catégorie de l'après-coup est hors de pensée. »²⁰ La loi devient donc celle du fondateur ou du pilier de la famille et prend ici un aspect rigide. De son côté, la répétition subit cette rigidité pour entrer à son service. Ainsi, elle perd sa fonction de venir créer d'autres opportunités qui pourraient éventuellement mener à une élaboration du trauma.

5.1.2 Absence de soutien et d'encadrement à l'identité

Ainsi, les membres de la famille restent collés aux éléments du cycle de vie. Ces événements se vivent toujours dans le feu de l'action et se succèdent dans un contexte d'absence de protection et de règles. La privation de rôles parentaux sains, de protection et de règles amène la constatation d'une incapacité à ce que les éléments d'adversité soient nommés, expliqués et éventuellement anticipés. Cela a pour effet d'entraver la croissance et l'enrichissement du moi. L'impossible élaboration de la perte que provoque nécessairement le passage d'un cycle de vie à un autre empêche le travail du deuil de se faire. Nous n'entendons pas ici le travail du deuil spécifique à l'homicide-suicide mais plutôt au

²⁰ Nicolle, O., Kaes, R. (dir), (2007), p. 71

développement antérieur. Nous faisons en fait référence aux pertes cumulées dans la vie et aux deuils passés non-résolus. Cette observation nous rappelle ce que Michel Hanus nous dit de la résilience. Celui-ci mentionne que « la résilience est un constat de réussite, en dépit de grandes épreuves, constat dressé à un moment déterminé »²¹. Selon lui, à la fois le travail de résilience et le travail de deuil bénéficient du support affectif que la personne concernée peut connaître. Michaël Rutter renchérit avec la définition suivante de la résilience : « La résilience se caractérise par un type d'activité qui met en place dans l'esprit un but et une sorte de stratégie pour réaliser l'objectif choisi, les deux paraissant comporter plusieurs éléments connectés : une estime de soi et une confiance en soi suffisantes, la croyance en son efficacité personnelle et la disposition d'un répertoire de solutions. Elle est très nettement influencée par deux facteurs de protection : des relations affectives sécurisantes et stables et des expériences de succès et de réussite »²². Dans le contexte décrit à l'intérieur des familles à l'étude, cette absence d'appui, de soutien et d'encadrement à l'identité vient à notre avis contraindre sérieusement le développement et la maturité affective des enfants issus de ces familles.

Plus précisément, nous n'observons pas ce que Rutter appelle un but dans l'esprit avec une stratégie de réalisation adaptée. Bien au contraire, l'impossible élaboration ne permet pas cette mise en place; pas plus qu'elle n'offre la possibilité d'élaborer un répertoire de solutions qui seraient basées sur un historique de relations affectives qui seraient venues étayer l'identité.

5.1.3 Transmission et mode relationnel : Relation encapsulée

En fait, les familles à l'étude montrent avoir leur propre équilibre interne. Après analyse, il se révèle plutôt comme un fonctionnement encapsulé. De l'extérieur, tout semble à peu près normal ou encore, les éléments qui surgissent à l'extérieur de la famille ne présentent pas une gravité qui aurait pu motiver l'intervention d'un tiers. Cette constatation est cohérente avec deux points de vue. Premièrement, elle est conforme à la représentation sociale que nous remarquons lors de la survenue d'un de ces drames. Il n'est pas inhabituel

²¹ Hanus, M., (2002) La résilience à quel prix ? Survivre et rebondir, Maloine, Paris, p.54.

²² Rutter, M., In: M. Hanus (2002) La résilience à quel prix ? Survivre et rebondir, Maloine, Paris, p.23

de constater aux informations ou dans les médias la surprise et l'étonnement des voisins du couple dans lequel s'est commis un homicide-suicide. À un deuxième niveau, cette surprise sociale trouve écho dans la surprise rapportée par les membres des familles rencontrées. Eux-mêmes font part de leur étonnement : « Ce n'était pas lui; c'était un pacifique » (Régina famille 05) « La famille n'a jamais soupçonné un tel drame » (Ralph famille 03). En parallèle à cette surprise se retrouvent des réactions qui laissent perplexes. Par exemple, toujours dans la famille 03, malgré la surprise, un des fils s'est pourtant rendu chez le père quelques jours avant pour lui enlever quelques-unes de ses armes à feu. Dans le même sens, les membres de la famille numéro 04 mentionnent paradoxalement ne pas avoir vu venir le drame, bien qu'ils ne s'en déclarent pas surpris. Antoine avait pourtant fait une tentative de meurtre sur son ex-conjointe et son nouveau conjoint dans les jours qui ont précédé le drame. Il proclamait aussi sa révolte de même que sa décision de ne pas retourner en prison. Cet écart entre la surprise et des éléments de prévisibilité plus ou moins masqués nous a interrogés. Est-ce que les sujets nous mentaient ou s'agit-il plutôt d'autre chose qui est venu intervenir dans leur récit? Après analyse du fonctionnement intrafamilial, l'explication ne nous paraît pas être du côté d'une fable de leur part. Celle-ci supposerait qu'il y ait eu élaboration. Au contraire, il nous semble que par cet écart de position, les familles nous révèlent quelque chose de leur fonctionnement, de leur économie familiale : un fonctionnement encapsulé dans lequel les événements ne coexistent pas, mais apparaissent plutôt en alternance, sans jamais se toucher. Cette constatation nous rappelle le processus de transmission mis en lumière par Kaës (2007) : « Il en résulte que la problématique de la transmission ne s'organise plus seulement comme celle des signifiants et des désirs préformés et déformés qui nous précèdent, mais comme celle des signifiants gelés, énigmatiques, bruts sur lesquels n'a pas été opéré un travail de symbolisation. »²³ Dans les familles étudiées, la transmission opère de manière particulièrement rigide au niveau des « signifiants gelés », sur lesquels la symbolisation et l'élaboration auraient été impossibles.

5.1.4 Trauma transgénérationnel

Nous observons donc des familles fermées sur elles-mêmes et à l'intérieur desquelles les événements demeurent vécus dans un mode de survie, s'empilant les uns sur les autres.

²³ Nicolle, O., Kaes, R. (dir), (2007), p. 58

L'accumulation évoquant la notion de trauma vient par la suite entraver l'élaboration psychique qui aurait permis l'intégration de ceux-ci. À l'inverse, comme le souligne Puskas (2002), force est de constater que le trauma vient constituer « un terrain des plus fertile dans la transmission transgénérationnelle²⁴ ». Pour clarifier, précisons qu'il s'agit ici de ce que la littérature définit comme un trauma de type deux ou un trauma cumulatif. Ce type de trauma est défini comme « un pattern chronique de frustrations des expériences de l'enfance par des personnes significatives pour l'enfant, qui, répétées jour après jour sur un certain nombre d'années, peut cumulativement prendre la valeur affective d'un trauma »²⁵ Puskas (2002) poursuit en disant que dans ces cas d'incapacité parentale à expliquer et à accompagner l'enfant dans les adversités, cela dans un contexte où le parent est lui-même confronté à un écho historique provoqué par la survenue d'éléments d'adversité à la génération suivante, il se produit une collusion identificatoire et fantasmatique qui rend difficile de distinguer ce qui appartient à l'un ou à l'autre. Les éléments traumatiques vont donc être agis plutôt que d'être élaborés.

Ces points théoriques mis en lumière concordent avec ce que nous observons au sein du fonctionnement des familles étudiées ici. Il devient de plus en plus clair pour nous que l'homicide-suicide conjugal prend racine sur plusieurs générations et vient agir quelque chose de l'historique familial.

5.1.5 Le rapport d'emprise en lien l'homicide-suicide

Cela nous amène à mettre en lumière un autre point associé au développement relationnel et affectif des membres de ces familles. La collusion identificatoire que nous avons soulignée précédemment se constate à différents niveaux chez chacun des membres rencontrés. Il appert de manière évidente que pour chaque famille, la personne qui commet l'homicide-suicide est celle qui partage le plus haut niveau d'identification avec la figure dominante de la génération précédente. À l'opposé, l'exclusion vécue par plusieurs membres de la fratrie vient avoir une fonction paradoxalement protectrice. C'est-à-dire que dans un

²⁴ Puskas. D., (2002). *Amours Cloués; répétition transgénérationnelle et fonction paternelle*. Editions Sciences et Cultures, Montréal, p. 61

²⁵ Shabad, P In : D. Puskas, (2002). *Amours Cloués; répétition transgénérationnelle et fonction paternelle*. Editions Sciences et Cultures, Montréal, p. 67

contexte où les liens interpersonnels se révèlent instrumentalisés et enchevêtrés, l'exclusion vient dans ces cas permettre la chance de se confronter à la différence. Celle-ci peut, par la suite, offrir la possibilité d'une ouverture et d'une remise en question du fonctionnement originaire. Comme nous l'avons vu précédemment chez Ferrant (2001) il est essentiel que l'objet soit inachevé, qu'il soit marqué d'un manque pour que l'emprise puisse être tempérée. La mise à l'écart, même dans ces cas-ci elle ne se fait pas toujours de façon harmonieuse, semble venir ouvrir la voie à un possible recours au développement d'une relation d'emprise qui ne serait pas passionnelle.

Pour chaque famille où il y a eu homicide-suicide conjugal, le développement d'une relation à un premier objet qui se laisserait saisir tout en étant marqué par le manque ne semble pas avoir été possible pour l'auteur du drame. Ce dernier reste collé, fusionné au fonctionnement rigide imposé par le dictateur de la génération précédente. Nous observons que la figure dominante de la famille ne tolère pas d'être marquée par le manque. L'écart entre le pilier de la famille et cet enfant qui commettra plus tard l'homicide suicide n'est pas accepté. Ainsi, l'emprise et les mécanismes de transmissions ne sont pas tempérés par un tiers. À ce propos, nous retrouvons chez Kaës une référence à Desvignes et Rosolato (1969) pour distinguer « identification au père mort selon la Loi » et « Père idéalisé formé par l'imaginaire ». Face à ce dernier il dit : « C'est à ce père idéalisé que l'enfant délègue par la toute-puissance de ses pensées un pouvoir sans limites quoiqu'obscur dans ses raisons, qui protège et punit (Rosolato 1969, cité par Kaës p.68). Le père mort selon la Loi (...) au contraire (...) n'est pas le créateur de la Loi, mais son représentant. »²⁶ Pour ces enfants, il ne semble pas y avoir de père mort selon la Loi... Il faut noter également qu'il est question ici de la fonction paternelle. Ainsi, nous observons qu'au sens de fonction paternelle, dans ces familles le père est souvent la mère.

Le cas le plus élatant de l'impossible écart entre le pilier « fondateur » de la famille et le membre de la famille qui commettra l'homicide-suicide est sans doute celui d'Antoine de la famille numéro 04. Il se retrouve dépossédé du libre arbitre de choisir sa conjointe, de garder ses enfants, de se séparer et ainsi de suite. Tout est réglementé selon la volonté de sa mère qui s'ingère sans retenue dans sa vie. Se distancier d'elle vient prendre le sens de mettre

²⁶ Nicolle, O., Kaes, R. (dir), (2007), p.68

en péril le fondateur tel que Kaës (2007) le relevait. Rappelons que les deux membres du couple, Antoine et Josée, partagent plusieurs points historiques à valeur traumatique en commun avec la mère d'Antoine (ex. : contexte de naissance après la mort d'un enfant). Le cas de Robert (famille 11) est plus subtil, mais tout aussi probant. Il comporte moins de violence physique, mais la même notion d'obligation de soumission à une mère constamment malade, mais qui peut être tyrannique, et ce, dans un contexte où, d'un point de vue fantasmatique, il se retrouve, à cause de sa naissance, responsable de la déchéance du couple parental, du risque de mort chez sa mère et de la confusion générationnelle.

Ainsi, le type de lien qui existe entre la figure parentale dominante et celui qui va commettre l'homicide suicide paraît fonctionner selon un pacte narcissique²⁷ pathologique que Kaës a décrit ainsi :

« aucun écart n'est possible entre la position assignée par l'ensemble et la position du sujet; celui-ci ne peut que répéter inlassablement les mêmes positions, les mêmes discours, les mêmes idéaux. (...) Cette forme particulière du narcissisme de mort est caractérisée – comme A. Green l'a proposé - par le travail de désobjectalisation. Cet assèchement narcissique de l'investissement de l'objet, ce reflux du narcissisme sur les représentants imaginaires du moi se produit lorsque l'institution et le sujet ne parviennent pas à nouer leurs intérêts narcissiques dans un contrat identificatoire porteur d'un processus de subjectivation. »²⁸

5.1.6 Immaturité affective

D'autre part, comme mentionné plus haut, il apparaît que le membre exclu de la famille est souvent celui qui, au bout du compte devient le plus fonctionnel dans les sphères familiales et professionnelles. En revanche, chez tous, même chez ceux ou celles qui se montrent les plus adaptés, se constate une neutralité relationnelle. Celle-ci se manifeste de différentes manières. Par exemple, chez Robert (famille 05), cela passe par le choix d'une conjointe avec qui il partage peu de liens puisque tous deux sont centrés sur leur carrière.

²⁷ Le pacte narcissique est défini comme « un contrat qui lie le sujet à l'ensemble inscrit chacun dans la continuité, et assure ainsi la continuité de l'ensemble : les énoncés fondateurs de l'ensemble sont transmis, repris, par chacun des sujets de l'ensemble » P. Castoriadis-Aulagnier (1975) cité par KAES (2007) P.69

²⁸ Nicolle, O., Kaes, R. (dir), (2007), p.69

Yves (famille 04) de son côté arrive à trouver une stabilité avec une conjointe dans un contexte où l'accent est mis sur la famille au prix de l'intimité dans le couple.

Ainsi, certains membres plus fonctionnels arrivent à fonder à leur tour une famille qui semble être plutôt constante. D'autres restent aux prises avec une instabilité, mais ils arrivent plus ou moins bien à fonctionner avec celle-ci. Par exemple, David (famille 04) change continuellement de travail et de partenaire. Il n'a aucun lien continu dans le temps. Toutefois, malgré tout, il réussit à vivre, à avoir un toit et à voir ses filles. Il semble avoir trouvé une protection à travers la hiérarchie et les règles propres au milieu criminel. Cependant, d'autres cas, comme celui de Stéphane (famille 07), viennent traduire une importante vulnérabilité derrière une adaptation apparente. En effet, celui-ci décrit la construction d'une famille quasi idéale. Toutefois, lorsque sa partenaire le quitte, cela le plonge dans des symptômes d'allures psychotiques.

Comment comprendre que cette fragilité présente dans tous ces cas, soit masquée par une apparente normalité ou par une neutralité affective qui prend une valeur protectrice? Cela nous semble être ce qui constitue le point central des éléments mis en lumière dans cette thèse. En effet, nous sommes amenés à penser que le contexte développemental décrit plus haut vient causer une non-maturation affective des individus. En conséquence, ceux-ci ne parviennent jamais à vraiment quitter leur famille. Même si en apparence tout peut paraître normal, nous constatons notamment à travers l'analyse des modes relationnels et la force de la répétition transgénérationnelle, une impossibilité à vivre l'un sans l'autre. Le détachement de la famille équivaldrait à vivre dans un lien à autrui authentiquement séparé de la famille d'origine. Or, comment pourraient-ils se détacher de leur famille et vivre un attachement sûr à un autre sujet (Ainsworth, 1987) alors qu'ils ne peuvent pas vivre l'un sans l'autre et qu'ils évoluent dans un contexte où le travail du deuil ainsi que celui de la résilience sont barrés?

Devant la menace de perte, l'agir devient la seule voie possible et connue. Plus spécifiquement à nos cas, la violence de l'agir homicide-suicide trouve son origine dans la répétition transgénérationnelle massive et la force du traumatisme qui amène l'impossible séparation du milieu d'origine. Des sentiments humains qui viendraient amoindrir la

violence, par exemple l'empathie pour l'autre, ne peuvent se mettre en place étant donné le manque de maturation affective. En effet, l'empathie supposerait la possibilité d'avoir recours à un répertoire de pertes à travers lesquelles le moi aurait pu s'enrichir (Freud 1917)²⁹ et ainsi pouvoir faire face et comprendre les difficultés de l'autre et ne pas s'en sentir personnellement menacé. Cette maturation pourrait permettre à l'individu de s'identifier à l'autre qui subit à son tour un événement d'adversité et rendre possible le sentiment d'empathie. Or, dans le contexte décrit au sein de ces familles, les relations sont instrumentalisées et viennent servir le dessein de la figure dominante. Ouvrir sur l'empathie signifierait ouvrir sur une vulnérabilité dans un cadre où le lien sert massivement à la manipulation d'autrui. Il ne reste à l'individu, comme mécanisme de défense, que ceux qui visent à défendre l'identité. Nous observons par exemple, l'identification projective, le déni, le refoulement, la dissociation, l'anesthésie affective, l'identification à l'agresseur et bien sûr le retournement de l'agression envers soi-même. Ces deux derniers deviennent particulièrement évidents dans le cas de l'agir que constitue l'homicide-suicide en lui-même.

5.2 En résumé

Devant la mise en place de ces explications, que pouvons-nous dire de la fonction que tient l'homicide-suicide au sein de la famille?

À l'étude de la dynamique familiale des familles rencontrées, il nous semble réaliste de croire en une fonction de l'homicide-suicide. En effet, nous avons vu que cet agir tisse son origine et se prépare sur plusieurs générations. Nous en avons décrit le processus sous l'angle du développement du lien affectif et interpersonnel. L'analyse des cycles de vie et des lois à l'intérieur de ces familles nous renseigne sur leurs réactions dans des moments où des événements surgissent et viennent offrir la possibilité d'une adaptation quant aux changements provoqués par l'élément d'adversité. Nous avons mis en lumière que dans la plupart des cas, ces événements n'arrivent pas à produire un changement significatif qui viendrait authentiquement « décoller » les individus de leur famille d'origine. Or, l'étude de l'évolution familiale à la suite de l'homicide-suicide suggère une fonction particulière à ce

²⁹ Freud. S., (1917). Deuil et Mélancolie In : Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1968, p. 145-171.

drame. La force et l'implacabilité contenue dans l'agir paraît avoir permis la mise en place, dans quatre des six familles, d'un temps d'arrêt, conséquence d'une catharsis de la violence encapsulée depuis si longtemps. En effet, dans la plupart des cas, nous observons une prise de distance face à la famille et la création de nouveaux projets de vie. Par exemple, Robert (famille numéro 05) fonde un nouveau couple et songe à avoir un enfant pour la première fois de sa vie; France (famille 04) peut retourner vivre avec sa mère et se séparer de sa grand-mère; France-Lucie (famille 11) peut s'éloigner de sa famille et s'accomplir au sein d'une famille symbolique dans l'Église Évangéliste.

Toutefois, ce mouvement d'ouverture vers le changement est moins évident dans deux familles. Nous pensons à la famille 07 et la famille 09 qui paraissent toutes deux restées prises dans la répétition. Ces familles se démarquent par un fait intéressant. Dans les autres cas, les pères sont plutôt effacés devant des mères qui exercent une forte emprise sur les enfants. Toutefois, ils arrivent par moment à freiner ou tempérer la violence maternelle. Dans la famille 07, nous observons un père tyran et omniprésent qui terrorise dans la vie comme dans la mort. À l'intérieur de la famille 09, le père n'est pas aussi tyrannisant, mais il n'arrive pas à moduler la mère, il est plutôt lui-même aux prises avec des angoisses d'anéantissement.

Le manque de répondants dans ces familles nous empêche de saisir plus en profondeur les enjeux soulevés au sein de leur dynamique. Cependant, il nous semble que dans ces deux familles, l'absence de soutien à la différence est encore plus prononcée. Devant un plus grand déficit de protection, l'effet cathartique décrit ne paraît pas arriver à se produire. Ce constat montre l'intérêt de mener éventuellement d'autres études plus approfondies sur la fonction paternelle et les conséquences de son positionnement dans le développement de l'enfant.

5.3 Éléments de surprise et de nouveauté amenés par cette thèse

Nous sommes en mesure d'affirmer, pour le propos de cette thèse, que la surprise et l'originalité de cette étude se manifestent dans la mise en relief de la dynamique relationnelle qu'entretiennent les membres de ces familles. En effet, bien que nous ayons choisi de mettre de côté la question de la violence conjugale, celle de la violence dans le lien nous semblait devoir ressortir de façon évidente en cours d'analyse. Cependant, force est pour nous de

constater que l'analyse de nos résultats, sans l'exclure, ne révèle pas tant une dynamique liée franchement à la violence qu'un nœud relationnel se traduisant par une immaturité affective. Comme démontré jusqu'ici, cette immaturité se manifeste ensuite par des relations encapsulées. Ces deux points conduisent à l'impossible séparation du milieu d'origine que nous avons décrit.

Enfin, il appert que d'autres études devraient être menées afin de vérifier l'évolution à long terme de la fonction cathartique relevée. En effet, bien que l'homicide-suicide montre la possibilité de créer une catharsis ouvrant sur le changement, reste à savoir si les membres de la famille arriveront à mener à terme leur nouveau projet de vie ou si la compulsion de répétition l'emportera. Il paraît donc pertinent de mener d'autres recherches sur l'évolution de la réorganisation familiale après un drame de type homicide-suicide conjugal. De même, bien que notre échantillon représente une année type des cas d'homicides-suicides conjugaux au Québec, il est encore tôt pour penser à une généralisation de ces résultats étant donné le nombre limité de sujets.

Finalement, même si, pour l'équilibre de certaines de ces familles, l'homicide-suicide nous semble contenir une possibilité d'ouverture sur des projets d'avenir pour certains de ses membres, il est évident pour nous qu'il serait avantageux socialement de tenir compte des enjeux soulevés dans ce travail pour un effort de prévention. La mise en place d'un tel drame sur plusieurs générations ouvre la voie à de nombreuses occasions d'intervention. Nous avons identifié des éléments pouvant contribuer à la vulnérabilité de ces familles. Nous retrouvons : le rapport aux règles et aux éléments des cycles de vie; l'absence d'encadrement et de soutien à l'identité; le mode de relation encapsulé; la présence de trauma transgénérationnel; le rapport particulier que l'auteur du drame entretient avec l'emprise dans son mode relationnel et enfin, l'immaturité affective. Il nous paraît essentiel que ces éléments soient pris en compte par les ressources appropriées lors d'évaluations faites auprès de familles et de leurs enfants.

BIBLIOGRAPHIE

- Abraham, N., Torok, M. (1978). *L'écorce et le noyau*. Aubier-Flammarion, Paris, 481 pages.
- Adinkrah, M., (2008). Husbands who kill their wife. An analysis of uxoricides in contemporary Ghana. *International Journal of Offender Therapy and Comparative Criminology*, 52 (3), 296-310.
- Ainsworth, M. (1987). *Patterns of attachment*. Hillsdale NJ: Erlbaum.
- Alasuutari, P. (1995) *Researching culture. Qualitative method and cultural studies*. London: Sage Publications, 208 pages.
- Alfoldi F. (2005). *Évaluer en protection de l'enfance. Théorie et méthode*, 2^e édition. Paris: Dunod, 243 pages.
- Allen, N. H. (1983). Homicide followed by suicide: Los Angeles, 1970-1979. *Suicide and Life-Threatening Behaviour*, 13, 155-165.
- Ariès, P. (1973). *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*. Paris: Édition du Seuil, 501 pages.
- Badinter, E. (1986). *XY De l'identité masculine*. Paris: Odile Jacob, 315 pages.
- Badinter, E. (2003). *Fausse route*. Paris: Odile Jacob, 221 pages.
- Balier, C. (1988). *Psychanalyse des comportements violents*. Paris: PUF, 287 pages.
- Balier, C. (dir.) (2005). *La violence en Abyeme, essai de psychocriminologie*. Paris: PUF, 389 pages.
- Banks, L., Crandall, C., Sklar, D., Bauer, M., (2008) A comparison of intimate partner Homicide to intimate partner homicide-suicide. One hundred and twenty-four New Mexico cases. *Violence Against Women*, 14 (9), 1065-1078.
- Bard, C., Chauvaud, F., Perrot, M., & Petit, J-G. (2002). *Femme et justice pénale au XIXe – XXe siècles*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 375 pages.
- Barracough, B., & Harris, E. C. (2002). Suicide preceded by murder: The epidemiology of homicide-suicide in England and Wales 1988-92. *Psychological Medicine*, 32(4), 577-584.

- Barraclough, B., Brunch, J., Nelson, B., & Sainsbury, P., (1974). Hundred cases of suicide: clinical aspects. *British Journal of Psychiatry*, 125, 355-373.
- Bebbington, P.E., Brugha, B., McCarthy, B., Potter, J., Trurt, E., Wykes, T., Katz, R., McGuffin, P., (1988). The Camberwell Collaborative Depression Study I. Depressed Probands: Adversity and the form of depression. *British Journal of Psychiatry*, 152, 754-765
- Beck, A. T. (1978). *Depression Inventory*. Philadelphia: Centre for Cognitive Therapy.
- Benasayg, M., & Schmit, G., (2003), *Les passions tristes. Souffrance psychique et crise sociale*. Paris: Éditions La découverte, 187 pages.
- Bergeret, J., (1984) *La violence fondamentale*. Paris: Dunod.
- Bifulco, A. T., Brown G. W., & Harris, T. O. (1987). Childhood loss of parent, lack of adequate parental care and adult depression: A replication. *Journal of Affective Disorders*, 12, 115-128.
- Bifulco, A., Brown, G. W. & Harris, T. O. (1994). Childhood experience of care and abuse (CECA): A retrospective interview measure. *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 35, 1419-1435.
- Black, D., Harris-Hendriks, J., & Kaplan, T. (1992). Father kills mother: post-traumatic stress disorder in the children. *Psychotherapy and Psychosomatics*, 57, 152-157.
- Blatt, S. J., Quinlan, D. M., Chevron, E. S., Mcdonal, C., & Zuroff, D. (1982). Dependency and self-criticism: Psychological dimensions of depression. *Journal of consulting and Clinical Psychology*, 50, 113-124
- Bowlby J., (1961). Process of Mourning. *The International Journal of Psycho-Analysis*, 42, 317-340.
- Bowlby, J. (1973). *Attachment and Loss. Volume I: Attachment*. London: Hogart.
- Bowlby, J. (1980). *Attachment and Loss. Volume II: Separation*. New-York: Basic.
- Brouselle, A. (1998). Le masochisme masculin : « Avoir les boules », In : Revue Française de psychanalyse : Le masculin, Tome LXII, Avril-Juin, PUF, Paris, pp. 539-549.
- Broderick, C. B. (1993). *Understanding family process. Basics of family systems theory*. Newbury Park: Sage, 269 pages.
- Brown, G. W., Adler, Z., & Bifulco, A. (1988). Life events, difficulties and recovery from chronic depression. *British Journal of Psychiatry*, 152, 487-498.

- Brown, G. W., Harris, A. T., Adler, Z., & Bridge, L. (1986). Social support, self-esteem and depression. *Psychological Medicine*, 16, 813-831.
- Brown, G. W., & Harris, A. T. (1989). *Life events and illness*. New York: Guilford.
- Buteau, J., Lesage, A. D., & Kiely, M. C. (1993). Homicide followed by suicide: a Québec case series, 1988-1990. *Canadian Journal of Psychiatry*.
- Bydlowski, M. (2000). *La dette de vie : itinéraire psychanalytique de la maternité*, 3^e édition. Paris: PUF, 203 pages.
- Capdevila, L. (1998). Le mythe du guerrier et la construction sociale d'un « éternel masculin » après la guerre, In : *Revue Française de psychanalyse : Le masculin*, Tome LXII, Avril-Juin, PUF, Paris, pp.607-623.
- Cario, R. (1992). *Femmes et criminelles*. Toulouse: Érès, 330 pages.
- Cario, R. (1997). *Les femmes résistent au crime*. Paris: L'Harmattan, 191 pages.
- Casoni, D., & Brunet, L. (2003). *La psychocriminologie*. Montréal: Presses Universitaires de l'Université de Montréal, 239 pages.
- Castoriadis-Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation*. Paris: PUF, 363 pages.
- Centre Canadien de la Statistique Juridique. (2005). *La violence familiale au Canada : Un profil statistique 2005*. Ottawa: Statistique Canada.
- Condry, J., & Ross, D. (1985). Sex an aggression: The influence of gender label on the parception of aggression in children. *Child Development*, 56, 225-233.
- Côté, G., Lesage, A. D., Chawky, N., & Loyer, M. (1997). Clinical specificity of prison inmates with severe mental disorders. A case-control study. *British Journal of Psychiatry*, 170, 571-577.
- Couchard, F. (1991). *Emprise et violence maternelles*. Paris: Dunod, 224 pages.
- Dawson. M., (2005). Intimate femicide followed by suicide: Examining the role of premeditation. *Suicide and Life Threatening Behavior*, 35(1), 76-90.
- Delvaux, M. (1998). *Femmes psychiatisées femmes rebelles*. Le Plessis-Robinson, 281 pages.
- Eliott, P. S. (1993). Health-enhancing and health-compromising lifestyles. In Millstein et al. *Promoting the health of adolescents*. New York: Oxford University Press.

- Farberow, N., Gallagher, D., Gilweski, M., & Thompson, L. (1992). The role of social support in the bereavement process of surviving spouses of suicide and natural deaths. *Suicide and Life-Threatening Behaviour, 1*, 107-124.
- Ferrant, A. (2001). *Pulsion et liens d'emprise*. Paris: Coll. Psychismcs, Dunod, 205 pages.
- Fields, T. (1996). Attachment and separation in young children. *Annual Review of Psychology, 47*, 541-61.
- Fincham, B., Scourfield, J., Langer, S., (2008). The impact of working with disturbing secondary data: Reading suicide files in a coroner's office. *Qualitative Health Research, 19* (6), 853-862.
- Frank, E., Anderson, B., Reynolds, C., Ritenour, A., & Kupfer, D. (1994). Life events and the research diagnostic criteria endogenous subtype. A confirmation of the distinction using the Bedford College methods. *Archives of General Psychiatry, 51*, 519-524.
- Freud, S. (1917). Deuil et Mélancolie. In : *Métapsychologie* (pp. 145-171). Paris: Gallimard, 1968.
- Freud, S. (1915). L'identification. In : *Essais de psychanalyse* (pp. 126-133). Paris: Petite bibliothèque Payot, 1981.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris: Gallimard, 1989, 211 pages.
- Frigon, S. (1996). L'homicide conjugal féminin, de Marie-Josephte Corriveau (1793) à Angélique Lyn Lavallée (1990) : meurtre ou légitime défense ? *Criminologie, 29*(2), 11-27.
- Frigon, S., & Viau, L. (2000). Les femmes condamnées pour homicide et l'Examen de la légitime défense (Rapport Ratushny): portée juridique et sociale. *Criminologie, 33*(1), 97-119.
- Frigon, S. (2003). *L'homicide conjugal au féminin d'hier à aujourd'hui*. Montréal: Les éditions du remue-ménage, 157 pages.
- Geroge, C., Kaplan, N., & Main, M. (1985). The attachment interview of adults. Unpublished Manuscript, University of California, Berkeley.
- Haineault, D.L. (2006). *Fusion mère-fille. S'en sortir ou y laisser sa peau*. Paris: PUF, 110 pages.
- Hammen, C. (1991). *Depression runs in families*. New-York: Springer-Verlag.
- Hanus, M., (2002) *La résilience à quel prix ? Survivre et rebondir*. Paris: Maloine, 239 pages.

- Harris, T., Brown, G. W., & Bifulco, A. (1986). Loss of parent in childhood and adult psychiatry disorder: The role of lack of adequate parental care. *Psychological Medicine*, *16*, 641-659.
- Hatters Friedman, S., Holden C.E., Hrouda, D.R., Resnick P.J., (2008). Maternal Filicide and its intersection with suicide. *Brief Treatment and Crisis*, *8*, 283-291.
- Hazan, M., & Mercier, K. (1992). Fille ou garçon? *Filigrane*, *1*, Printemps.
- Hazan, M., & Mercier, K. (1993). La féminité entre maternité et bisexualité. *Filigrane*, *2*, Printemps.
- Houel, A., Mercader. P., & Sobota. H. (2003). *Crime passionnel crime ordinaire*. Paris: PUF, 190 pages.
- Houel, A., Mercader. P., & Sobota. H. (2008). *Psychosociologie du crime passionnel*. Paris: PUF, 234 pages.
- Nicolle, O., & Kaes, R. (dir) (2007). *L'institution en héritage. Mythes de fondation, transmission, transformations, Inconscient et culture*. Paris: Dunod, 162 pages.
- Kaes, R. (2003). *Transmission de la vie psychique entre les générations*. Paris: Dunod, 202 pages.
- Kaslow, N. J., Rehm, L. P., & Siegel, A. W. (1984). Social-cognitive and cognitive correlates of depression in children. *Journal of Abnormal Psychology*, *12*, 605-620.
- Keller, M. B., Beardslee, W. R. & Dorer, D. J. (1986). Impact of severity and chronicity of parental affective illness on adaptive functioning and psychopathology in children. *Archives of General Psychiatry*, *43*, 930-937
- Klein, M. (1946). Notes sur quelques mécanismes schizoïdes, In : *Développements de la psychanalyse* (pp. 274-300), (1987). Paris: PUF.
- Klein, M. (1990). *La psychanalyse des enfants*, 8^e édition. Paris: PUF, 318 pages.
- Lefkowitz, M. M. & Tesiny, E. P. (1985). Depression in children: Prevalence and correlates. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, *11*, 421-422.
- Lesage, A. D., Boyer, R., Grunberg, F., Vanier, C., Morrissette, R., Ménard-Buteau, C., & Loyer, M. (1994). Suicide and mental disorders: A case-control study of young adult males. *American Journal of Psychiatry*, *151*, 1063-1068.
- Lesage, A., Vanier, C., Morrissette, R., Boyer, R., & Grunberg, F. (1991). Diagnosis and use of services in suicide victims. Continuing Medical Education Syllabus and Proceedings in Summary Form. November 25th 1991.

- Lessana, M-M. (2003). *Entre mère et fille : un ravage*, 4^e édition. Paris: Hachette Littératures, 413 pages.
- Lund, L.E., & Smorodinsky. S. (2001). Violent death among intimate partners: a comparison of homicide and homicide followed by suicide in California. *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 31 (4), 451-459.
- Martins Borges, L., & Léveillé, S. (2005). L'homicide conjugal commis au Québec: observations préliminaires des différences selon le sexe des agresseurs. *Pratiques psychologiques*, 11, 47-54.
- Marton, P., Churchand, M. & Kutchner, S. (1993). Cognitive distortion in depressed adolescents. *Journal of Psychiatry and Neuro-science*, 18, 103-107.
- Marzuk, P.M., Tardiff, K., & Hirsch, C.S. (1992). The epidemiology of murder-suicide. *JAMA*, 23, 3179-3183.
- McGoldrick, M., & Gerson, R. (1990). *Génogrammes et entretien familial*. Paris: ESF Editeur, 199 pages.
- Nock, M. K., & Marzuk, P. M. (1999). Murder-suicide: Phenomenology and clinical implications. In: G. Douglas & M.D. Jacobs (Eds), *The Harvard Medical School Guide to Suicide Assessment and Intervention* (pp. 188-209). San-Fransisco: Jossey-Bass.
- Ollié-Dressayre J., & Mérigot, D. (2001). *Le génogramme imaginaire; liens de sang, liens du cœur*. Issy-les-Moulineaux: ESF Éditeur, 129 pages.
- Paillé P., & Mucchielli A. (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris: Armand Colin Éditeur, 211 pages.
- Palmer, S., & Humphrey, J. A. (1980). Offender-victim relationships in criminal homicide followed by offender's suicide, North Carolina, 1972-1977. *Suicide and Life-Threatening Behaviour*, 10(2), 106-118.
- Parkes, C. M. (1991). Attachment, bonding and psychiatric problems after bereavement in adult life. In C. M. Parkes, J. Stevenson-Hinde., P. Marris (Eds), *Attachment across the life cycle*. London: Routledge Publishing.
- Pluymaekers, J. (dir) (1989). *Famille, institutions et approche systémique*. Paris: Les Éditions ESF, 207 pages.
- Puskas. D. (2002). *Amours cloués: répétition transgénérationnelle et fonction paternelle*. Montréal: Editions Sciences et Cultures, 192 pages
- Raphael, B. (1984). *The anatomy of bereavement*. London: Hutchinson Publishing.

- Rosenbaum, M. (1983). Crime and punishment - The suicide pact. *Archives of General Psychiatry*, 40, 979-982
- Rosenbaum, M. (1990). The role of depression in couples involved in murder-suicide and homicide. *American Journal of Psychiatry*, 147, 1036-1039.
- Rosenbaum, M., & Bennett, B. (1986). Homicide and depression. *American Journal of Psychiatry*, 143, 367-370
- Rutter, M., & Quinton, D. (1984). Parental psychiatric disorder: Effects on children. *Psychological Medicine*, 14, 853-880.
- Rutter, M. (1985). Resilience in the face of adversity. *British Journal of Psychiatry*, 147, 598-611.
- Rutter, M. (1987). Temperament, personality and personality disorder. *British Journal of Psychiatry*, 150, 443-458.
- Rutter, M. (1994). La résilience: quelques considérations théoriques. In Bolognini et al. *Préadolescence: Théorie, recherche et clinique* (pp. 147-157). Paris: ESF Editeur.
- Schakelford, T.K., Weekes-Schackelford, V.A., Beasley S.L., (2008). Filicide-suicide in Chicago 1870-1930. *Journal of Interpersonal Violence*, 23 (5), 589-599
- Schneider, M. (2000). *Généalogie du masculin*. Paris: Aubier, 379 pages.
- Schutzenberger, A. A. (2001). *Aie, mes aïeux!* 15^e édition. Paris: La méridienne Desclée de Brouwer, 257 pages.
- Séguin, M., Bernard, P., Lesage, A., Tousignant, M., Kiely, M., Habimana, E., & Labelle, R. (2005). Contexte et conséquences de l'homicide suicide. In: J. J. Chavagnat, *Prévention du suicide* (pp. 15-24). UK: John Libbey.
- Séguin, M., Lesage, A., & Kiely, M. (1995a). Parental bereavement after suicide: A comparative study. *Suicide and Life-Threatening Behaviour*, 25, 489-499.
- Séguin, M., Lesage, A., & Kiely M. (1995b). History of early loss among a suicide group. *Crisis*, 16, 121-125.
- Séguin, M., Tousignant, M., Lesage A., Keily M. C., Habimana E., Chawky N., Biron. C., Payette, T., & Godin. G. (1995). Étude-pilote d'un modèle de vulnérabilité lors du deuil par suicide. Rapport de recherche remis au CQRS, Université du Québec à Hull et Laboratoire de recherche sur le Suicide et le Deuil du Centre de recherche Fernand-Séguin.

- Spitzer, R. L., Williams, J. B. W., Gibbon, M., et al. (1989). Instruction Manual for the structured clinical interview for DSM-III-R (SCID, 5/1/89 Revised). New York: Biometrics Research Department, New York State Psychiatric Institute.
- Strobe, W., & Strobe, M. S. (1987). *Bereavement and health*. New York: Cambridge University Press
- Tennant, C. (1988). Parental loss in childhood. *Archives of General Psychiatry*, 45, 1045-1050.
- Tousignant, M. (1993a). Écologie sociale des familles de réfugiés et processus de socialisation des adolescents. Privation d'affection parentale (PAP), cahier de codification. Laboratoire de recherche en écologie humaine et sociale (LAREHS), Université du Québec à Montréal.
- Tousignant, M., Bastien, M. F., & Hamel, S. (1993b). Famille, écologie sociale et comportements suicidaires à l'école secondaire. Rapport final remis au CQRS. LAREHS.
- Vachon, M., Sheldon, A. R., Lancee, W. J., Lyall, W., Rogers, J., & Freeman, S. (1982). Correlates of enduring distress patterns following bereavement: social network, life situation and personality. *Psychological Medicine*, 123, 783-788.
- Van Wormer, K., (2008). The dynamics of murder-suicide in domestic situation. *Brief Treatment and Crisis Intervention*, 8, 274-282.
- Yip, P.S.F., Wong, P.W.C., Cheung, Y.T., Chan, K.S., Beh, S.L., (2009). An empirical study of characteristics and types of homicide-suicides in Hong-Kong, 1989-2005. *Journal of Affective Disorders*, 112, 184-192.